

L E  
TRIOMPHE

D U  
SENTIMENT,

*Par Mr. DE BIBIENA.*

SECONDE PARTIE.

*Nouvelle Edition.*



A LONDRES,

*& se vend à Paris*

Chez MERIGOT & Fils , Quai des  
Augustins , près la rue Gist-le-Cœur.

---

M. DCC. LV.






LE  
TRIOMPHE  
D U  
SENTIMENT.

---

SECONDE PARTIE.

 ACHÉE dans ma coëf-  
fe, & déguisée, autant  
qu'il me fut possible, je  
pris un carosse de place, pour n'être  
pas reconnue dans mon équi-

A 2 page,

#### 4 LE TRIOMPHE

page , & je me rendis au lieu indiqué. Le Bois étant heureusement plus épais dans cet endroit , il me fut facile de me placer de façon à pouvoir distinguer ceux qui viendroient sans être aperçue. Je vis le Chevalier arriver le premier dans son équipage , il descendit à quelque distance où j'étois , & le carosse s'éloigna. Le Baron arriva dans le sien presque au même instant ; il vint descendre près de l'endroit où je me tenois cachée ; je reculai quelques pas pour être plus sûre que l'on ne me vît point ; les gens du Baron s'éloignèrent.

Le Chevalier vint au-devant du Baron ; & , en l'abordant de l'air le plus obligeant : Je suis surpris, Baron , lui dit-il , du choix de ce rendez - vous. J'aurois été chez vous aujourd'hui pour vous prévenir

## DU SENTIMENT. Y

venir que je n'avois pû soutenir ma feinte. Oui ; j'ai manqué à ce que nous étions convenu ; mais ; Baron , j'en ai une excuse si légitime , que j'aurois à rougir si j'avois eu le honteux courage de n'y pas manquer. Et , quelle est cette *merveilleuse* excuse , dit le Baron ? La voici en un seul mot , repartit le Chevalier ; faites-vous présenter à Madame de Meral. . . . . ( C'est mon nom , c'est-à-dire , celui que je me donne dans ces Mémoires ) . . . . . Et , que me prouvera la vûe de cette femme ? repliqua-t-il. Voyez-la ; répondit le Chevalier , & , lorsque vous aurez examiné ses charmes , son esprit & ses graces , je me soumetts si vous pouvez me condamner. Vous serez forcé d'avoüer que j'aurois été le plus méprisable de tous les hommes , si j'avois pu

## 6 LE TRIOMPHE

continuer à jouer devant elle un faux personnage. Ah ! j'entens, s'écria le Baron , Monsieur est tombé subitement amoureux de Madame de Merâl , & moi qui n'ai rien à faire dans ce coup de sympathie , je dois supporter . . . . Venons au point essentiel , interrompit le Chevalier. Je sai , Baron , par votre aveu , que le Président ne vous intéresse qu'autant que vous espérez par son appui , obtenir le jugement que vous demandez. Il vous obligera avec le même zèle , j'en ai sa parole ; mais , je ne veux point y mettre toute ma confiance ; en un mot , je vous promets ce que vous desirez par le crédit de mes connoissances. Etes-vous satisfait ? mais , oui , répondit le Baron d'un air distrait & presque insolent , des offres obligeantes, une excuse polie

## DU SENTIMENT. 7

lie à un rendez-vous comme celui-ci ? Au vrai, je ne connois rien de plus flatteur. Pardonnez-moi, répondit le Chevalier tranquillement, je fais une satisfaction plus intéressante ; il se recula pour mettre l'épée à la main. Je fus prête à faire un cri ; mais le mouvement du Baron me rassura. Eh ! quoi ! Chevalier, s'écria-t'il en s'approchant de lui précipitamment, *vous le prenez donc au sérieux ?* Un sujet aussi frivole doit-il brouiller deux amis comme nous ? Y songez-vous ? Je songe, répondit le Chevalier avec le même flegme, que je n'aime point le jargon ; croyez-moi, prenons le langage convenable à un rendez-vous comme celui-ci : encore, Chevalier repartit le Baron, c'est abuser de la tendre amitié que j'ai pour vous, vous la mettez à l'épreuve  
la

## 8 LE TRIOMPHE

la plus rude , mais elle ne se démentira pas ; & , en disant ces gentilleses , il prit par dessous le bras le Chevalier , qui , interdit de la lâcheté du Baron , rougissoit pour lui , le regardoit d'un air étonné , & se laissoit tenir machinalement , n'étant plus à lui-même dans la surprise où il se trouvoit.

Ecoute , Chevalier , reprit le Baron , j'attens de toi cette complaisance qui m'est dûe , promets-la moi. Le Chevalier le regarda encore avec plus d'étonnement , & il leva les épaules. Ah ! fort bien , s'écria le Baron , je vois que tu me la promets. Je conviens , reprit-il , qu'il est de ton honneur & du mien , que l'on pense que nous nous soyons battus , puisque nous sommes venus ici. Eh ! bien , dit le Chevalier , ne démentons point l'attente....

## DU SENTIMENT. 9

l'attente. . . . Ecoute donc , interrompit le Baron , ( faudra-t-il toujours que mon amitié résiste à tes vivacités ? ) C'est moi qui me charge de l'iniquité de l'aventure ? oui , je feindrai d'être blessé ; notre honneur sera à couvert , & le Président se trouvera satisfait ; car , enfin , je crois des merveilles de tes connoissances ; mais le Président peut tout dans mon affaire : allons , Chevalier , souscris à cet accord. Moi , s'écria le Chevalier en rougissant , me prêter à une supercherie aussi honteuse ? Et à quoi te prêteras-tu ? reprit le Baron , au fond à rien du tout ; il est de la délicatesse du vainqueur de se taire ; je ne te demande que de ne rien dire. Feras-tu cet effort miraculeux ? Mais enfin , Baron , repartit le Chevalier , avec votre ton amical qui m'excede , ne pouvez-

vez-

## 10 LE TRIOMPHE

vez - vous pas vous - même vous prêter à réaliser les devoirs d'un homme de naissance , au lieu de les feindre ? Vous aurez peut-être l'honneur du combat. Tu es un ingrat , repliqua le Baron : où as - tu imaginé qu'il me fut possible de me glorifier d'un honneur aussi funeste ? Tu en serois trop assuré toi-même , si je tirois l'épée contre toi , & je ne veux pas te faire rougir d'une victoire aussi facile. Veux-tu éprouver ma valeur ? Employe-moi à te défendre , c'est-là où tu me verras intrépide. Le Chevalier sourit à ces mots , & le regarda d'un air de pitié. Finissons , reprit le Baron , j'accepte ton excuse & tes offres ; & toi , pour récompense de ma docilité , accepte la réputation de m'avoir blessé ; écartons-nous pour en imposer à nos gens :  
& ,

## DU SENTIMENT. 11

& , en parlant de la sorte , il entraîna le Chevalier dans une allée plus étroite , qui bordoit la touffe d'arbrisseaux où j'étois cachée.

La répugnance avec laquelle le Chevalier le suivoit , l'impudente fatuité de cet impertinent personnage , qui , en faisant l'action la plus lâche , avoit encore l'effronterie de lui donner un mérite de générosité , l'empressement avec lequel il s'envelopa le bras d'un mouchoir , l'air humilié dont le Chevalier le regardoit , comme s'il eût été lui-même coupable de cette honte ; enfin , l'embarras de l'un & l'impudence de l'autre faisoit une scène si comique , qu'en vain me fis-je des efforts inexprimables , je ne pus retenir le plus prodigieux éclat de rire qui me soit jamais échappé. Il me fut impossible

## 12 LE TRIOMPHE

possible de m'esquiver, les forces me manquerent par l'excès de mes ris ; le Baron , malgré sa profonde blessure, fut le premier qui vint précipitamment du côté où il entendoit ma voix. Le Chevalier le suivit sans empressement , me croyant une de ces aventurieres que l'on rencontre , dit-on , assez fréquemment dans ce Bois ; mais quelle fut sa surprise , lorsqu'il me reconnut ! Il en éprouva une si grande révolution , qu'il fut contraint de s'appuyer contre un arbre. Un Laquais qui étoit le seul dont je m'étois fait suivre , accourut aussi à ma voix.

Le Baron qui remarqua le saisissement du Chevalier , devina l'aventure , il fit un mouvement de surprise , & me regardant avec attention , *oh ! parbleu , s'écria-t-il , ce coup de Théâtre est trop frappant*

## DU SENTIMENT. 13

*frappant , pour moi je n'en reviens pas.* Il affecta de demeurer un instant immobile , comme s'il eût été hors de lui-même. Il courut ensuite vers le Chevalier , & l'embrassant avec un transport étudié , ah ! Chevalier , lui dit-il , je te pardonne ; j'en conviens , on ne résiste point à un objet divin ; à ta place , j'aurois encore été plus prompt que toi à manquer à notre convention ; excuse ma pétulance , j'en suis puni , & je le mérite , ajouta-t-il en me montrant le bras enveloppé.

Ce nouveau trait d'une fatuité inconcevable , me fit encore redoubler mes éclats de rire ; le Chevalier , revenu à lui-même ; ne put s'empêcher d'en rire aussi. Le Baron , pour nous faire penser qu'il imaginoit que nous riyons uniquement de ma rencontre ,

## 14 LE TRIOMPHE

se mit à rire également , mais avec ce petit air , ces graces minaudieres , ce léger mouvement d'épaules qui forment le rire du bon ton. Et mon Laquais , qui étoit un nouvel arrivé de la campagne , ne pouvant plus y tenir , éclata avec toute la naïveté d'un Villageois , sans avoir cependant d'autre objet que celui de nous voir rire.

Nous cessâmes enfin , le Chevalier me donna la main pour me relever , car je m'étois laissée tomber sur des broussailles ; il me témoigna combien il étoit pénétré de ma démarche. Je conçois , lui dis-je , que vous devez en être surpris ; je n'aurois point dû m'intéresser si vivement à un obstiné qui me refuse la plus petite satisfaction ; nous verrons si vous abuserez de ma bonté. Comment  
s'écria

## DU SENTIMENT. 15

s'écria le Baron, déjà une brouillerie entre vous deux ? Oh ! le fait est rare dans trois jours de connoissance ; je ne permettrai point *un scandale de cette sorte* ; vous trouverez bon que je vous racommode , & il voulut approcher la tête du Chevalier contre la mienne pour l'engager à m'embrasser. Le Chevalier le regarda d'un air si froid , qu'il n'osa pousser plus loin son étourderie. Nous sortîmes du Bois pour entrer dans la grande allée , où nous montâmes dans le carosse du Baron qui se présenta le premier.

J'aurois voulu m'empêcher de regarder le Chevalier , sentant que je ne le pouvois , sans lui montrer de la tendresse ; mais ce qu'il avoit dit de moi au Baron , me revenoit à l'esprit à chaque moment , & mes yeux se tour-

B 2           noient

## 16 LE TRIOMPHE

noient vers lui malgré moi. Il  
Il est agréable à une femme de  
s'entendre donner des louanges fi-  
nes & délicates pour l'objet qu'elle  
aime ; mais de le voir soutenir  
à d'autres personnes ces mêmes  
éloges , lorsqu'elle est assurée qu'il  
la croit éloignée , c'est une dou-  
ceur inexprimable. Lorsque le  
Chevalier m'avoit louée au Baron  
avec une expression si naturelle  
& si tendre , une satisfaction ra-  
vissante s'étoit répandue dans mes  
sens , & j'avois éprouvé dans ce  
moment que le Sentiment porte  
à l'ame une volupté délicate ,  
qui m'avoit été inconnue jus-  
qu'alors , & que j'avois crue une  
chimere. Cet enchantement se  
soutenoit encore , parce que les  
paroles du Chevalier & tout ce  
que j'avois vû de lui , se retra-  
çoient sans cesse à mon imagina-  
tion ;

## DU SENTIMENT. 17

tion ; sa prudence pour éviter l'éclat , ses offres généreuses au Baron , le courage ferme & tranquille avec lequel il avoit repoussé l'offense , la noble pudeur dont il avoit été saisi en voyant la lâcheté du Baron , tout enfin , le rendoit à mes yeux digne d'être aimé. Mais , plus je le trouvois aimable , plus il me sembloit qu'il étoit de ma gloire à ne point résister à mes volontés. Enfin , ma curiosité me tenoit toujours , & jusqu'à ce que le Chevalier l'eût satisfaite , je me promettois de lui disputer le triomphe de mon cœur ; car je commençois à sentir qu'il pouvoit être question du cœur dans un commerce amoureux.

Le Baron accabloit le Chevalier de tendres protestations , le félicitoit de ma connoissance , nous exhortoit à ne jamais bou-

206

B a

den

## 18 LE TRIOMPHE

der , faisoit l'éloge de mes charmes , me regardoit en dessous , me sourioit, & tenoit toujours son bras dans la même situation , ce qui me donnoit quelquefois à rire ; mais j'en fus ennuiée enfin , je trouvois cet homme trop méprisable. Et lorsque nous fûmes arrivés chez moi , je ne le priai de monter que par une politesse dont il me fut impossible de me dispenser. On me dit tout bas que le Président étoit revenu , & qu'il m'attendoit ; j'en fus charmée , je n'en parlai ni au Chevalier , ni au Baron , me préparant à un nouvel incident qui alloit encore m'amuser.

En entrant dans mon appartement , le premier coup de surprise fut assez singulier ; le Président , le Chevalier & le Baron demeurèrent interdits en se regardant

## DU SENTIMENT. 19

gardant sans rien dire ; mais la scène ne resta pas long-tems muette. Le Baron courut embrasser M. de Remigny , & le prenant par la main : viens, Président , lui dit-il en l'approchant de moi , viens rendre graces à Madame ; sans sa généreuse prévoyance , tu serois chargé de mon épitaphe au moment que je te parle ; tu en vois un léger prélude , reprit-il en montrant son bras. . . . Enfin , il eut l'impudence de lui faire entendre qu'en arrivant au Bois , je les avois déjà surpris aux mains , lui & le Chevalier , & que je les avois séparés. Le Chevalier souffroit de ce mensonge , débité encore avec tant de hardiesse , & rougissoit à chaque mot : moi , j'avois presque envie d'en rire , mais je me contraignis , sentant qu'il n'é-  
roit

toit pas mal que le Président crût cette histoire, que sa jalousie ou sa vanité n'en seroit que plus irritée. Je le voyois qui frémissoit de dépit que j'eusse pris un intérêt si vif pour le Chevalier. La contrainte où il se trouvoit étoit singulière & plaisante, puisqu'il n'étoit encore forcé par bienveillance de m'approuver, de feindre de la satisfaction que l'on n'eût pas porté les choses à une plus grande extrémité, & d'assurer le Baron que loin d'être refroidi pour lui, il lui étoit obligé de la connoissance du Chevalier. Rien n'étoit si amusant que de le voir embarrassé sur les termes, lui qui ordinairement avoit une abondance de mots & une volubilité de prononciation qui tenoit assez du caquet.

Le Chevalier ne pouvant plus  
soutenir

## DU SENTIMENT. 21

soutenir les fatuités du Baron qui ne finissoient point, prit congé le premier ; le Baron ne tarda point à le suivre , & nous restâmes seuls le Président & moi. Ce fut alors qu'il désaprouva avec aigreur ma démarche , & qu'il lui donna toutes les couleurs désavantageuses que la jalousie peut imaginer. Je lui répondis froidement que j'avois cru convenable d'empêcher un éclat qui auroit rejailli sur lui & sur moi. Il prit un ton léger & railleur , pour me féliciter sur ma conquête du Chevalier ; mais ne faisant que m'en défendre foiblement , & le laissant disserter à son aise , il en fut outré & déconcerté. Il tomba dans un morne silence , & donna toutes les preuves d'un homme jaloux & humilié. Il sortit en marmotant entre ses dents que  
j'étois

## 22 LE TRIOMPHE

j'étois une coquette , & je le lais-  
 sai aller en lui faisant un souri-  
 re des plus méprisans.

Il vint le lendemain me de-  
 mander pardon , & il assista à  
 ma toilette , où il fut le plus ga-  
 lant de tous les hommes. Je pé-  
 nétrois dans son ame ses projets  
 de perfidie & de vanité ; il au-  
 roit voulu avoir le pouvoir sur  
 moi de me faire renoncer au Che-  
 valier , pour me quitter ensuite  
 brusquement , & jouir de l'or-  
 gueilleuse satisfaction de m'avoir  
 quittée lui-même ; il m'auroit cé-  
 dé volontiers , mais il ne vouloit  
 pas que je lui fusse ravie. Obli-  
 gé d'aller à ses occupations , il  
 sortit en me promettant un  
 prompt retour , ce qui ne me  
 flattoit pas infiniment. Je crois  
 qu'il rencontra le Chevalier sur  
 l'escalier , car on vint me l'an-  
 noncer

## DU SENTIMENT. 23

hancer un moment après qu'il fut parti. Je fis entrer le Chevalier avec empressement ; je lui montrai , sans nul déguisement , tout le plaisir que j'avois de le voir. Après cet épanchement d'amitié , je l'amenai tout de suite sur l'article de ma curiosité ; je le trouvai aussi inébranlable que la veille , en se défendant toujours avec le même respect & la même tendresse. Étonnée , hors de moi-même qu'il pût encore me résister , & pénétrée d'un dépit qu'il me seroit difficile de dépeindre , je lui annonçai que je me brouillois avec lui sérieusement ; mais je ne lui dis point de cesser de me voir : toute irritée que j'étois , je sentoís que mon cœur n'autoit pu y consentir. Je le vis pâlir à l'arrêt que je lui prononçai , même en verser des larmes,

## 24 LE TRIOMPHE

mes<sup>D</sup>, mais sans témoigner la moindre envie de se rendre.

Le Président revint ; la Marquise, la Comtesse, son Amant & l'Abbé entrèrent aussi. On s'aperçut de ma froideur pour le Chevalier, froideur affectée ; car, ma colere apaisée, je sentoits toujours que je l'aimois. Le Président se flatta qu'il commençoit à triompher ; la Marquise conçut de nouvelles espérances ; l'Abbé se trouva confondu, ne voyant point le Président fort disposé à profiter du rappel de Madame de Limeuil ; & à l'égard du Comte & de la Comtesse, tout cela leur étoit parfaitement indifférent

Cette journée passa de la sorte, & quinze jours s'écoulerent, sans que le Chevalier manquât un seul jour de me venir voir, sans qu'il me montrât aucun desir de me satisfaire,

## DU SENTIMENT. 25

risfaire, & sans que je lui donnasse aucune espérance de raccommodement; mais combien ne m'en coûtoit-il pas? Que je me faisois de reproches!

La Marquise recommença ses agaceries; je crus que le Chevalier s'y prêteroit un peu pour essayer si l'inquiétude de le perdre pourroit me ramener. Mais, trop naturel pour employer aucun manège, il ne répondit à la Marquise que par des politesses sérieuses, & ne lui donna que du respect pour tous les desirs qu'elle lui faisoit paroître. L'Abbé se trouva *supérieurement* intrigué de voir le Président toujours indécis: cet aimable Président auroit voulu une victoire complète avant de m'abandonner.

Le Chevalier toujours plus affligé de mon indifférence, me pei-

II. Partie C gnoit

## 26 LE TRIOMPHE

gnoit sa douleur avec les expressions les plus touchantes, & je ne fai où je prenois des forces pour lui résister, car je l'adorois; il faut que la curiosité dans les femmes soit une passion bien opiniâtre! Cependant je commençai à m'alarmer du changement visible qui se faisoit sur son visage & dans toute sa personne; la pâleur succéda à des couleurs qu'il avoit naturellement fort belles, & il parut en lui tous les symptômes d'un homme qui est sur le point de tomber malade. J'en fus effrayée, suspendue plus d'une fois, & au moment de lui tendre la main en signe de réconciliation; mais l'orgueil me retint toujours. Je pensai qu'un amant, & encore plus un amant aimé, devoit en tout satisfaire mes fantaisies: autres quinze jours s'écoulerent encore de la sorte. Le

## DU SENTIMENT. 27

Le Président crut son triomphe achevé, & le Chevalier absolument effacé de mon cœur. Il commença à se rallentir de ses soins en tout genre ; ce qui m'inquiétoit ; à l'égard de ses assiduités diminuées , il me faisoit plaisir.

Je voyois chaque jour le Chevalier plus languissant perdre enfin toute gayeté. Moi , qui avois été accoutumée dans un monde où l'on se fait un jeu de l'indiscrétion , je ne pouvois comprendre que le Chevalier voulût acheter à un prix si cher le mérite d'être discret. Il n'étoit pas possible qu'il résistât ; parce qu'il aimoit foiblement ; j'avois devant moi une preuve trop sensible de la tendresse la plus vive , la plus rare , & peut-être unique. Le Chevalier manquoit-il d'esprit ? Non , il en avoit infiniment. Etoit-il

## 28 LE TRIOMPHE

d'une morale trop austère ? Non ,  
 puisqu'il savoit aimer. Je conclus  
 donc qu'il falloit que la discrétion  
 fût une vertu indispensable à  
 l'honnête homme , puisque le Chevalier ,  
 pour la conserver , étoit  
 prêt à sacrifier son inclination ,  
 son plaisir & sa vie même. Cette  
 réflexion porta dans mon ame le  
 premier trait de lumière , qui a  
 été la source de l'heureuse aver-  
 sion que j'ai prise ensuite pour la  
 fausseté du siècle.

Je frémis de ma dureté & de  
 la constance que j'avois eue de  
 voir souffrir le Chevalier. Je ne  
 vis le moment qu'il parut à mes  
 yeux , que pour lui donner plus  
 de satisfaction qu'il ne pouvoit  
 en desirer lui-même. Il arriva en-  
 fin , ce digne objet de ma tendres-  
 se ; il étoit bien éloigné de s'atten-  
 dre au bonheur que je lui prépa-  
 rois.

## DU SENTIMENT. 29

rois. Il s'avança d'un air abbatu, en portant douloureusement sur moi des regards chargés de langueur ; mais ayant rencontré mes yeux où mon repentir & mon amour étoient vivement exprimés, il s'arrêta ; une joie subite, tendre, naïve, anima ses yeux, colora son visage : mais encore en doute & enflammé du desir de se convaincre, il voulut me regarder fixement, & le respect le retint. Ne soyez point en suspens, lui dis-je d'une voix émue, achevez de vous assurer ; lisez dans mes yeux : je vous le permets, je vous l'ordonne ; voyez - y la récompense de votre constance & de votre probité : oui, je vous pardonne, je vous approuve, je vous admire ; mais je fais encore plus, Chevalier, je vous aime.

A cet aveu si naturel & si positif,

tif, le Chevalier transporté, hors de lui-même se jeta à mes genoux, &, trop pénétré pour pouvoir parler, il ne s'exprimoit que par la vive ardeur dont il les tenoit embrassés. Cette expression passoit dans mon ame, troubloit déjà mes sens; le Chevalier, loin de l'affoiblir, la rendoit à chaque instant plus séduisante, & je ne sai jusqu'à quel point il l'auroit portée, & encore moins jusques à quel degré j'aurois pû l'entendre, si l'on n'étoit venu m'annoncer du monde; &, qui étoit-ce encore? Des femmes, qui m'avoient fait prévenir le matin qu'elles viendroient passer la journée avec moi, que j'avois oubliées, & qui alloient me faire mourir d'ennui; car, c'étoient des prudes de la plus sublime & ennuyeuse pruderie qu'il y eût dans tout mon voisinage.

## DU SENTIMENT. 31

sinage. Elles eurent la bonté pour m'amuser, disoient-elles, de pousser leur journée jusques à une heure après minuit; & le Chevalier en conséquence, fut obligé de sortir avec elles, & de plus encore, de les reconduire.

Je me couchai de fort mauvaise humeur; je crois que je l'aurois retrouvée le lendemain en m'éveillant, si des illusions agréables ne l'eussent apaisée dans mon sommeil. Je me levai donc avec moins d'ennui que je ne m'étois couchée, & j'attendis avec impatience le Chevalier, qui cependant vint de bonne heure.

Nous étions à nous dire de jolies choses, & à traiter de l'amour, quoiqu'encore métaphysiquement, lorsqu'on vint nous interrompre, & cela, pour m'annoncer, qui ? La plus impertinente

### 32 LE TRIOMPHE

nente de toutes les visites , l'Abbé. Il entra avec l'air le plus fat que je lui eusse encore vû ; il se plaça avec fracas , & prit une de ces postures inattentives , négligées , nonchalantes , qui caractérisent un homme au-dessus de la foiblesse des bienséances ; en un mot , il prit la contenance du bon ton. Il me dit qu'il venoit pour me tenir sa parole , & m'obliger , comme il me l'avoit promis , & me demanda s'il pouvoit parler devant Monsieur le Chevalier.

Vous le pouvez sans nulle contrainte , répondis-je , je vous entendrai avec plus de plaisir. Goûtez-le donc , Madame , dans toute son étendue , repartit-il , vos vœux sont remplis : l'accord est conclu , & les parties intéressées au comble de la satisfaction.

J'en ai assurément une joye  
ravissante ,

## DU SENTIMENT. 33

ravissante , lui dis - je ; & depuis quand , lui demandai-je , ce traité célèbre est-il consommé ?

Il y a précisément une demie heure & six minutes , repartit - il en regardant sa montre , que l'on y a mis le sceau ; & dans ce moment-ci , que je vous fais , Madame , un plaisir si sensible de vous raconter ce fait , le Président est occupé à amuser cette adorable enfant d'un récit plus intéressant & plus expressif , dont il est à présumer qu'ils sont également charmés l'un & l'autre. Je crois cependant que le Président doit être le plus satisfait , car sa victoire est grande. Pendant sa lenteur & ses indécisions , ne s'étoit-il pas présenté un certain *demi - Financier* par le titre , mais *correctement* Financier par l'opulence ? Sexagénaire à la vérité , un tant soit peu éthique ,

## 34 LE TRIOMPHE

éthique , mais n'importe , tous ces petits défauts sembloient devoir être étouffés par l'éclat de ses richesses. Madame de Limeuil éblouie , auroit bien voulu faire entendre raison à sa fille , & la rendre *sensée* ; mais ce *cher petit Ange* s'est métamorphosé en *petit Démon* aux propositions de la mere : elle a menacé de fuite , de désespoir , que sai-je ? même d'ensanglanter la scène. Il faut tout dire aussi : M. de Melcar , qui est le personnage en question , avec toute sa *Melcarerie* , son équipage *au plus leste* ; ses bijoux , ses broderies , & son chien , oui , M. de Melcar est d'une *maussaderie* & d'un *gauche insoutenable* : enfin , nous l'avons *débusqué*. Cette charmante Pupille a résisté en héroïne , & n'a voulu entendre parler que du Président ; il lui en fait sans doute ses remerciemens

## DU SENTIMENT. 33

remercimens à l'heure qu'il est...  
Il lui en doit de bien tendres !...  
qu'en pensez-vous , Madame ? Je  
le crois comme vous , Abbé , lui  
répondis-je , en me soutenant  
toujours avec la même intrépidi-  
té, mais qui me coûtoit beaucoup ;  
il doit tout employer pour mé-  
riter & se conserver des bontés si  
peu communes.

Le Chevalier regardoit l'Abbé  
avec indignation ; il ne compre-  
noit point comment il avoit pu  
avoir l'audace de venir me racon-  
ter cette histoire , & m'entretenir  
de tant d'impertinences. L'Abbé  
feignit de ne point remarquer son  
air impatient & ennuié.

Eh ! bien , dis - je à l'Abbé ,  
avez - vous encore quelque cir-  
constance à m'apprendre ? Je  
vous en supplie , rappelez-vous  
tout ; il n'y a point de minuties  
dans

dans ces sortes d'événemens ; tout intéresse , parlez ; j'ai une satisfaction infinie à vous entendre. Et moi , Madame , un plaisir *indicible* , repartit-il , lorsque j'ai le bonheur de vous amuser. Mais , reprit-il , comme par réflexion , puisque cela vous divertit , je pense que ce ne sera pas me hasarder à vous déplaire de vous remettre moi-même un petit griffonnage du Président , qu'il a fait à la hâte chez Madame de Limeuil , & que l'on a exigé de lui pour premier article au traité , c'est une missive .... *un je ne sai quoi. . . .* Au reste , je vous suis garant que l'on ne la point lu , continua-t-il en tirant de sa poche ce *je ne sai quoi* , qui étoit une lettre cachetée.

Le Président , reprit-il , me l'avoit donnée pour la remettre à

*amb* Dupré ;

## DU SENTIMENT. 37

Dupré , son valet de chambre , qui devoit venir humblement vous la présenter ; & tout considéré , je crois aussi que j'agirai plus décemment de suivre. . . .  
Donnez , lui dis-je en l'interrompant ; je suis charmée de la recevoir de votre main.

Enfin , j'eus la force de me déguiser si heureusement , qu'il me remit cette lettre sans qu'il pût remarquer en moi la moindre émotion. Ma tranquillité apparente le frappa & le confondit. Il s'étoit attendu à s'amuser de mon trouble , & voyant que rien n'éclatoit , il se leva , & nous quitta fort peu content de lui même.

Lorsque je fus assurée qu'il étoit loin , je me soulageai de l'oppression qui me suffoquoit , en laissant exhaler un profond soupir qui marquoit tout mon dépit. Le

*II. Partie.*

D Chevalier

## 38 LE TRIOMPHE

Chevalier me regarda avec une surprise extrême, & m'examina en tremblant. J'ouvris la lettre avec fureur, & j'y lus ces termes, que je prononçai tout haut, quoique d'une voix étouffée.

*Je me fixe où je trouve le plaisir ; c'est mon objet en amour. Et tout autre ne peut être que ridicule. Il ne sauroit jamais être satisfait qu'imparfaitement avec vous, Madame, non par le défaut de vos charmes, mais par l'obstacle invincible de votre froideur naturelle. Permettez donc que je me retire, puisque je ne puis, avec vous, remplir mon objet. Au reste je regretterois de cesser de vous rendre des soins d'une autre espèce, peut-être même ne les cesserois-je pas, si je n'étois assuré que vous en serez fastueusement indemnisée.*

Ces derniers mots me parurent  
les

## DU SENTIMENT. 39

les plus offensans, & le Chevalier en rougit, les interprétant comme une insolente raillerie qui le regardoit, & je les conçus de même. J'étois doublement irritée pour le Chevalier & pour moi ; j'en fus outrée jusques à en verser des larmes, je ne pus m'en empêcher.

Mais, Madame, s'écria le Chevalier en soupirant, vous aimiez donc M. de Remigny ? Non, Monsieur, lui dis-je d'un air un peu piqué, je ne l'aimois point, puisque je vous aime. Et, que regrettez-vous donc ? me demanda-t-il d'un air moins inquiet. Ah ! Chevalier, m'écriai-je en rougissant, ce que je regrette ! J'entens, reprit-il : mais, pourquoi rougissez-vous ? Si vos regrets sont naturels, je n'y vois point de honte.

Que vous dirai-je ? repartis-je

D 2 un

40 LE TRIOMPHE

un peu émue de me voir engagée dans une conversation de cette sorte, c'est une puérilité à moi de rougir ; car enfin , que faisois-je à quoi je ne fusse autorisée par des exemples sans nombre ?

Eh ! quoi ! Madame , repliqua-t-il , cette multitude d'exemples n'a encore pu vous affermir ? La nature vous a donné le teint d'une blancheur admirable ; pour ne le point ternir , vous avez renoncé à l'usage , en ne mettant point de rouge ; vous vous êtes rendue singulière , mais vous n'en rougissez pas ; & la honte vous prend malgré vous d'une chose que vous convenez être la plus commune ? Il paroît plutôt naturel de ressentir de la confusion de se trouver seul d'un sentiment , que de rougir d'être de celui de bien d'autres. Je dirai plus ,

## DU SENTIMENT. 41

plus , il y a des usages ridicules , connus tels ; mais étant universellement reçus , personne n'a honte de les suivre , ni de convenir de les avoir suivis. Rougissez-vous , Madame , d'avoir fait un compliment de condoléance ? Cet usage est cependant assez ridicule ; car c'est aigrir la douleur de quelqu'un qui en est déjà assez accablé.

Mais , à quoi voulez vous m'amener ? lui demandai-je avec un mouvement mêlé de curiosité & de crainte.

A une conclusion bien simple , répondit-il. On n'est point confus d'une chose indifférente , quoi que l'on soit seul à la pratiquer ; on ne l'est pas non plus d'un ridicule lorsqu'il est généralement reçu ; on peut enfin ne pas rougir des erreurs de l'esprit : mais , quelque accrédité que soit un vi-

D ;      ce

## 42 LE TRIOMPHE

ce du cœur , quelque nombreuse que soit la foule de ceux qui s'y livrent, on en a toujours de la honte.

Ce n'est donc point une foiblesse puérile qui vous fait rougir de vos regrets , continua-t-il d'un ton ferme qui m'étonna , mais un reproche juste & naturel ; & , combien n'avez-vous point à vous en faire , vous , Madame , à qui la nature a prodigué ses faveurs les plus rares ?

Mais ; Chevalier , qu'allez-vous me dire ? m'écriai-je en me sentant saisie d'une sorte d'inquiétude que je n'avois jamais éprouvée , & que je n'aurois pû définir.

Daignez m'entendre , répliqua-t-il ; de quel esprit n'êtes-vous point douée ? la solidité alliée aux agrémens , la finesse jointe au naturel , quels dons aimables ! Mais , combien ne vous êtes-

## DU SENTIMENT. 43

êtes-vous point appliquée pour les détruire , & faire prendre à votre esprit l'hyperbole insensée du persiflage ? Par un prodige , il s'est heureusement préservé de cette contagion , & à quelques tournures près , vous parlez malgré vous le langage de la raison. Venons à votre cœur.

A ces mots je me sentis encore plus agitée.

Attentive , & avec raison , à ne point flétrir votre teint , reprit-il d'un ton doux & pas moins important , l'avez-vous également été à ne point flétrir votre cœur ? Consultez , Madame , le mouvement qui vous a fait rougir : comment, vous dira-t-il , que vous ayez usé du don le plus précieux que la nature vous ait fait ? Car ce cœur est adorable , je le fais , par des traits de bonté que vous croyez

#### 44 LE TRIOMPHE

croyez que j'ignore , & qui me sont connus. Oui , la nature l'a formé pour être tendre , noble , généreux , elle vous l'a donné paîtri de candeur & de délicatesse , & vous l'avez terni d'une honteuse flétrissure ! Vous , Madame , faite pour être adorée par vos charmes , par votre esprit , par vos graces & par votre cœur même , vous l'avez avili jusqu'à le négociier ? Car enfin , au nombre près des amans , vous vous êtes associée aux sentimens de ces femmes dont le nom seul est une honte & une injure.

Ah ! Chevalier , m'écriai-je les yeux pleins de larmes , cessez , vous m'irritez ; quelle comparaison odieuse !

Je ne présume pas , reprit-il , que vous puissiez penser que je veuille vous offenser. On ne s'attaque

## DU SENTIMENT. 45

taque point à la personne qui est la maîtresse absolue de notre vie , & je crois vous avoir prouvé combien vous l'êtes. Mais si je vous adore en amant , je ne vous suis pas moins attaché comme ami ; & , ce moment-ci , puisqu'il est venu naturellement , doit être consacré à l'amitié , il est même précieux. Daignez donc écouter l'ami , vous en aimerez ensuite l'amant avec plus de tendresse. A ce prix , lui dis-je en soupirant , & n'osant presque pas le regarder , écoutons donc cet ami sévère. Il le sera si peu , répondit-il , qu'il veut laisser à vous-même le soin de se juger.

La comparaison vous a fait horreur , reprit-il , il est naturel que vous en ayiez frémi ; mais parlons un instant pour ces malheureuses , l'objet de votre mépris.

## 46 LE TRIOMPHE

pris. Qui sont-elles , la plûpart ? Des personnes nées de parens qui ont été dans un être aisé , que des revers ou défaut de conduite ont plongé dans l'infortune , & qui ne leur ont laissé pour héritage que le mérite dangereux d'une éducation distinguée. Trop élevées dans la mollesse pour avoir acquis aucune industrie , ou pouvoir vivre des foibles produits du travail d'une femme ; livrées bientôt aux extrémités les plus affreuses , elles cherchent une ressource dans leurs charmes , croient en avoir trouvé une solide & durable au premier choix qu'elles font , sont trompées , & de choix en choix tombent enfin dans le dernier opprobre : mais , quelle a été la source de leurs égaremens ? La misere. Revenons à vous , Madame.

Née

## DU SENTIMENT. 47

Née avec tous les avantages de naissance , d'esprit , de beauté , d'agrémens , de fortune , veuve d'un homme distingué , tout s'est réuni en vous pour vous rendre aussi respectable que séduisante. Une circonstance fâcheuse a diminué votre opulence , mais il vous est resté un bien-être gracieux. Assez embellie de vos charmes sans le secours d'ornemens étrangers , libre de vos volontés , pouvant puiser dans une lecture utile ou amusante mille sujets de consolation , même mille plaisirs , vous avez renoncé à jouir du vrai bonheur : & pour soutenir un éclat inutile , pour satisfaire des goûts de mode ou de caprice , vous vous êtes soumise à recevoir des bienfaits , de la main de qui ? d'un homme à peine votre égal , à qui vous avez rendu pour prix

## 48 LE TRIOMPHE

ce que vous ne lui avez point donné , puisque vous n'avez jamais rien senti pour lui.

Mais , c'est vous , cruel ami , interrompis-je , qui m'avez fait connoître que je ne lui ai rien donné. Savois-je que le cœur entrât pour quelque chose en amour ? Vous me le faites sentir , & avec un si grand pouvoir , que j'entens de vous des choses qui feroient auprès de moi la disgrâce de tout autre ; que dis-je ? tout en frémissant de moi-même ; je vous entens avec plaisir. Cependant, Chevalier , j'ai donné au Président ce que j'ai cru de l'amour ; est-ce ma faute , s'il n'a point su intéresser mon cœur ? Ah ! si ce cœur avoit parlé pour lui , s'écria-t-il , il se seroit ouvert au Sentiment ; & la seule idée d'exiger un tribut pour le lui donner , vous auroit fait

## DU SENTIMENT. 49

fait frémir , vous surtout , Madame , qui jouissez d'une fortune honnête. Enfin , j'ai tracé les deux portraits ; mais je ne jugerai point , je vous l'ai promis.

Je vous entens , lui répondis-je d'une voix tremblante de confusion ; vous voulez à présent m'en laisser le soin , parce que vous sentez que je serai plus inexorable à me juger , que vous ne le seriez peut-être vous-même. Soyez satisfait , Chevalier , je sens toute l'horreur de mon avilissement ; je ne puis jeter un seul regard sur moi , que je ne sois pénétrée de honte. Se peut-il que mon cœur ne m'ait jamais suggéré des sentimens aussi naturels ! J'ose le dire , il est fait pour les recevoir ; car enfin , Chevalier , c'est sans effort qu'il vole à ces vérités. Détestable bon ton ! ter-

*II. Partie.*

E      mé

50 LE TRIOMPHE

me imaginé pour séduire , c'est par ce mot que je me suis égarée ; en suivant les traces de ceux à qui on le donne , j'ai cru me conduire sensément. Il étoit cependant simple de sentir mon erreur , puisque même en général tout bienfait humilie.

Cette maxime n'est point juste , Madame , reprit le Chevalier ; daignez consentir que l'ami vous parle encore un moment. Il est des bienfaits qui n'humilient point ; il en est même dont tout sexe & tout état se trouve honoré. C'est une gloire de posséder des faveurs particulières de la Divinité, ( comme vous en êtes un exemple , Madame ; ) par conséquent , c'en est une aussi de jouir de bienfaits accordés par ceux qui nous en représentent l'image ; & une gloire plus éclatante encore d'user de  
cette

## DU SENTIMENT. 51

cette faveur auguste pour relever l'innocence opprimée , protéger le mérite , encourager les talens , & tendre aux malheureux une main bienfaisante. Recevoir des bienfaits de cette sorte , & en faire un tel usage , c'est s'illustrer ; en recevoir de son égal pour des objets frivoles , c'est s'avilir ; plongé dans l'indigence , en recevoir de la main d'un ami , c'est céder à l'infortune. Il y a donc des bienfaits glorieux , des bienfaits humilians & des bienfaits qui ne sont ni l'un ni l'autre.

Ah ! cruelle distinction , m'écriai-je , mais que trop convaincante ! Enfin , Chevalier , lui dis-je , sans oser lever les yeux sur lui , que prétendez-vous de mon cœur ? Je ne puis que convenir de mon ignominie , repris-je en laissant couler des larmes qu'il me fut

E 2 impossible

## 52 LE TRIOMPHE

impossible de retenir ; je le fais ,  
& je mets au rang des bienfaits  
véritables le courage que vous  
avez eu de me la montrer : mais  
je n'y résiste plus ; que l'amant  
reparoisse , ou je meurs.

Il est à vos pieds , s'écria le  
Chevalier en se jettant avec pré-  
cipitation à mes genoux ; il adore  
ces précieuses larmes , il implore  
vos bontés, pour lui pardonner les  
expressions dures d'une amitié un  
peu trop sincère. Des regrets aussi  
beaux & aussi naturels effacent  
tout , vous rendent encore plus  
respectables , & digne à mes yeux  
d'un hommage qui ne finira qu'a-  
vec ma vie. Ah ! Madame , s'é-  
cria-t-il en serrant mes genoux  
tendrement , cessez vos pleurs ,  
ils me pénètrent d'une douleur  
trop vive ; voulez-vous me faire  
mourir moi-même.

Mais

## DU SENTIMENT. 53

Mais j'avois commencé , & je ne pouvois plus m'arrêter si aisément : des pleurs , j'en vins aux sanglots & aux soupirs les plus profonds dont j'étois réellement étouffée. Le Chevalier se leva avec une inquiétude extrême ; il essuya mes larmes du mouchoir que j'avois à la main , & pour en dissiper les traces , il employa sa bouche même. Cette façon séduisante de sécher des pleurs , passa rapidement dans mon ame , calma ma douleur , & le Chevalier s'appercevant de l'heureux succès de ses soins , les redoubloit toujours avec plus de tendresse. Il faut en convenir , j'aurois bientôt perdu tout de vue ; mais ayant entendu du bruit dans l'antichambre , je fus contrainte de repousser le Chevalier.

Un laquais entra ; avant qu'il

E 3 parlât ,

## 34 LE TRIOMPHE

parlât , je vis à son air un peu embarrassé , qu'il alloit m'annoncer quelqu'un qu'il n'avoit pas encore vu chez moi ; mais de quelle surprise ne fus-je pas frappée moi-même , lorsqu'il m'annonça le Duc de Mongennes ! Le Chevalier en fut étonné , ne m'ayant jamais entendu parler de ce Duc ; il me dit qu'il étoit de sa connoissance , & qu'ils avoient même ensemble une liaison particulière.

Le Duc entra au moment que le Chevalier achevoit de me dire ces mots ; il fit une exclamation de surprise & de joye en voyant le Chevalier , s'avança tout de suite vers moi , s'excusa de sa distraction , m'assura que tout intéressant que le Chevalier fût pour lui , il me prouveroit bientôt qu'il n'y avoit personne dans l'Univers qui l'intéressât autant que moi ,

## DU SENTIMENT. 55

moi , & se plaça dans le sofa où j'étois, Je feignis de n'avoir pas entendu ces dernières paroles ; je lui dis avec un air poli , mais extrêmement sérieux , que je me trouvois fort honorée de sa visite ; mais que je n'imaginois en aucune façon ce qui pouvoit me la procurer.

Une chose toute naturelle , toute unie , répondit-il. Je ne me déguiserai point devant le Chevalier , reprit-il ; c'est mon ami : je vous aime , Madame ; j'ai pris , *mais au vrai* , un goût si vif pour vos charmes , *même si sérieux* , que *tel que vous me voyez* , il y a , je crois , six mois que je pense à vous uniquement , comme si Paris n'étoit pas *une pépinière de beautés*.

Croiriez-vous bien , continuait-il avec une rapidité qu'il ne me  
fut

fut pas possible d'arrêter , que nombre de menues intrigues que je me suis données pendant ce tems de douleur ; n'ont pu exciter en moi la plus mince distraction ? Tout en me livrant à leurs charmes , je voyois toujours que ce n'étoit pas vous. Envain ordonnois-je à ces petites friponnes de me séduire , je ne leur voyois que des graces manquées ; plus j'en voyois , plus les vôtres me devenoient uniques & précieuses ; & perir d'ennui au milieu du plaisir , vous conviendrez que cela est douloureux , mais au plus douloureux. J'ai fait encore plus. Vous connoissez , Chevalier , la Comtesse de Pezieres ; elle est jolie : ce sont des traits dessinés avec une correction admirable , un esprit de société , & des yeux languissans qui attendriroient les plus insensibles.

Je

## DU SENTIMENT. 59

Je me suis présenté , j'ai été écouté ; mais bientôt je me suis ennuyé de sa langueur : cette femme s'évanouit trop souvent. D'ailleurs , c'est la *personne de la Cour la plus prévoyante , la plus rangée* ; elle n'est jamais avec un seul Amant ; ses prévoyances m'ont déplu. . . . . En un mot , Madame , vos charmes sont venus encore me troubler. Parbleu ! aussi vous êtes *d'une ténacité qui n'a jamais eu d'exemple* ! Car enfin , chaque fois que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer aux spectacles , que ne vous ai-je point dit par ma lorgnette , par le soin de me placer dans des Loges près de la vôtre , par l'attention de m'offrir sur votre passage , & autres preuves aussi marquées ! On n'a jamais vu une constance comme la vôtre pour un Président ! Je m'admire ,

58 LE TRIOMPHE

m'admire, moi, d'avoir eu une si longue patience de souffrir cet insecte auprès de vous ; mais j'ai respecté votre goût, & cela vous prouve sans doute le pouvoir que vous avez sur moi, quoique en conscience ( cela soit dit entre nous trois ) ce goût-là étoit indigne de vous : mais je vous le pardonne, je ne m'en souviendrai jamais ; oui, je vous le jure. A propos, je l'ai vû hier ce merveilleux Président ; il m'a raconté l'histoire d'une certaine Pupille, à qui il doit m'a-t-il dit, des soins par mille raisons qu'il m'a impayablement déduites, & que j'ai eu l'imbécillité d'entendre. Enfin, j'ai compris qu'il cessoit de vous rendre son hommage ; & ce qu'il m'a dit de mieux, c'est qu'il m'a fait entendre que vous méritiez celui d'un homme comme moi.

Cependant

## DU SENTIMENT. 59

Cependant j'ai été choqué que ce petit personnage pensât que je ne le savois pas aussi bien que lui ; je n'ai pas voulu qu'il l'ignorât. Je lui ai dit qu'il y avoit un siècle que j'attendois que vous eussiez la bonté de le congédier ; qu'il n'imaginât point que je l'eusse toléré auprès de vous par respect pour la Robe , mais uniquement dans la crainte de vous déplaire. Je lui ai conseillé de ne prendre plus la peine de monter vos escaliers , que je le savois sujet à faire des faux pas , & que je l'avertissois, en ami, qu'il pourroit y rencontrer le danger d'une culbute. A cette déclaration polie de ma part, nous nous sommes séparés fort content l'un de l'autre. Je viens donc , Madame , jouir des droits de six mois de constance , vous déclarer que je vous adore , vous

le

## 80 LE TRIOMPHE

Je prouver quand vous le voudrez , & vous offrir des soins plus étendus que ceux du Président & plus dignes de vous.

Quelque envie que j'eusse eu de parler , le Duc ne m'avoit pas laissé le moment d'interrompre sa déclaration , que j'avois trouvée fort ridicule , & qui m'auroit peut-être charmée , il y avoit six semaines ; car depuis trois mois que je connoissois le Chevalier ; il y avoit bien six semaines que je commençois à m'appercevoir qu'il naissoit en moi un goût tout différent de celui que j'avois eu.

Lorsque le Duc eût fini par lassitude , je lui répondis que je me trouvois infiniment flattée de l'offre de ses soins , mais que j'étois dans une ferme résolution de n'en recevoir de personne ; que je le priois très-instamment de ne point  
m'en

## DU SENTIMENT. 61

m'en parler davantage, l'assurant que je n'aurois jamais l'honneur de lui faire que la même réponse.

Bon ! s'écria-t-il, vous allez prendre cela au tragique ; je le vois bien : quoi ! parce que vous êtes d'une beauté miraculeuse, faudra-t-il que j'expire ? Oh ! cela ne fera point ; je suis persuadé, moi, que le Chevalier, qui est mon ami & le vôtre, ne le voudroit pas. Permettez, reprit-il en se levant, que je parle à une de vos femmes ; & sans m'écouter, il passa dans leur antichambre.

Le Chevalier souffroit beaucoup, & se trouvoit dans une situation d'autant plus cruelle, qu'il étoit forcé de la cacher sous un air ouvert. Je lui tendis la main qu'il baïsa en soupirant ; & je lui serrai la sienne pour le rassurer.

Le Duc rentra, & vint se re-

II. Partie.

F. place

## 61 LE TRIOMPHE

placer auprès de moi. Il me regarda d'un air galant, & voulant me prendre la main, que je retirai: Non, s'écria-t-il, plus j'y pense, & moins je crois qu'il y ait jamais eu dans l'ancienne & nouvelle histoire un mortel aussi heureux que je le serai désormais. Comment donc à tous les jours entre l'amour & l'amitié! Car je ne veux point, Chevalier, que vous nous quittiez jamais. Je songe pourtant qu'il faudroit que la partie fût plus arrondie, & que le Chevalier pût être aussi entre l'amour & l'amitié. Mais ce cher Chevalier, où trouvera-t-il un choix comme le mien? reprit-il en voulant me reprendre la main, que je retirai encore plus brusquement; dites donc, Chevalier, lui demanda-t-il, où le trouverez-vous?

## DU SENTIMENT. 63

Le Chevalier répondit qu'il ne tenteroit point de le chercher, ne croyant pas la chose possible.

A propos, s'écria le Duc, combien y a-t-il, Chevalier, que vous connoissez Madame? Le Chevalier répondit, qu'il y avoit près de trois mois. Je respire, s'écria-t-il: je date avant vous, car il y en a six que je l'aime: ainsi, nulle crainte pour moi.

Mais, Monsieur, dis-je au Duc, songez-vous que tous ces arrangemens m'offensent; daignez vous rappeler ma résolution, & vous persuader que je n'en changerai jamais.

Moi! s'écria-t-il, me ressouvenir d'une idée aussi funeste! Je n'en ferai rien; elle me meneroit au tombeau, & je veux vivre pour vous adorer. J'espère, reprit-il en se levant, que demain

#### 84 LE TRIOMPHE

vous m'ordonnerez de prendre une résolution moins lugubre. Non , M. le Duc , lui dis - je , daignez ne rien espérer ; je n'aurai jamais que la même chose à vous répondre.

Vous le croyez , repartit-il , mais cela ne sera point , faites-y réflexion , vous , Madame , avec un cœur reconnoissant , moi avec un amour prodigieux ; de bonne foi , comment , voudriez - vous que la résistance fût éternelle ? cela ne se peut pas ; & vous m'aimerez , vous m'adorerez , vous dis - je. Au reste , Chevalier , reprit-il en lui adressant la parole , songez , je vous en supplie , que je date avant vous ; je remets entre vos mains les intérêts de ma vie ; faites sentir à Madame , qu'il n'est pas possible de renvoyer sans récompense un amour de six mois :

## DU SENTIMENT. 65

mois : je vous offre les mêmes services en conjoncture égale ; mais point de loyauté , c'est un vice abominable. Il nous salua d'un air gracieux , & partit.

A peine entendit-on le bruit du carosse , qu'une de mes femmes , celle en qui j'avois le plus de confiance , entra pour me présenter un écrain de diamans que le Duc lui avoit remis. Je fus frappée de la beauté , du brillant & du prix de ces pierreries ; ce mouvement éclata malgré moi. Le Chevalier le remarqua , & quelque violence qu'il se fit , je m'aperçûs de son inquiétude. A la magnificence de ce don , il étoit aisé de conjecturer que le goût que le Duc avoit pris pour moi , pouvoit bien être sérieux , comme il me l'avoit déclaré. Je grondai vivement l'Anglade , c'étoit le nom de cette

F 3 femme

femme , de s'être chargée d'un message que je n'approuvois en aucune maniere. L'Anglade me regarda avec étonnement ; c'étoit elle à qui le Président se confioit. Je sentis le sujet de sa surprise , & au même instant la rougeur la plus vive me couvrit le visage. Le Chevalier fut satisfait de ce sentiment de honte , qui étoit une preuve incontestable que ses discours s'étoient gravés dans mon cœur.

L'Anglade étoit toujours coupable en quelque façon d'être venue au moment que j'étois en compagnie ; mais le Duc avoit voulu sans doute que sa générosité éclatât aux yeux du Chevalier , & sans contredit , cette femme avoit été bien récompensée pour se prêter à l'intention du Duc : elle mit l'écrain sur une table , & se retira.

Me

## DU SENTIMENT. 67

Me retrouvant seule avec le Chevalier , tout ce qu'il m'avoit dit , vint se représenter à mon esprit avec la même force qu'il avoit donnée à ses expressions. Je retombai dans une confusion d'autant plus mortifiante , que le Chevalier ne m'engageoit à aucune distraction. Ses yeux se portoient malgré lui sur cette table , & il ne les en détournoit qu'en laissant échapper un soupir , qu'il cherchoit vainement à étouffer. Il rompit enfin le silence , pour me parler de la lettre du Président , & me faire remarquer que nous nous étions trompés ; que dans les derniers mots de cette lettre il avoit voulu m'annoncer le Duc , mais que nous ne pouvions pas deviner un fait aussi singulier. Il se hazarda ensuite à me demander fort doucement , comment

## 68 LE TRIOMPHE

ment je trouvois ce Duc.

Je lui répondis qu'il y avoit environ trois mois qu'il m'auroit paru aimable ; mais aujourd'hui, repris-je, je trouve ce ton, qu'on appelle léger, le ton de l'impertinence. Il peut amuser un instant par l'extravagance des idées, mais je sens que ce n'est pas le langage fait pour le cœur ; il faut des expressions naturelles pour le pénétrer, & je ne veux les entendre que de la bouche de celui qui me les a fait connoître.

Une réponse aussi flatteuse méritoit un remerciement ; le Chevalier me baïsa la main ; & il vint se mettre à la place où étoit le Duc. Il ne put s'empêcher encore de jeter tristement les yeux sur cette table, & en les ramenant de cet objet qui l'inquiétoit, il les porta sur moi. Je compris ce qu'il vou-

loit

## DU SENTIMENT. 69

loit me dire ; mais je fus piquée enfin , qu'il doutât de l'usage que je ferois de cet écrain. Pour l'en punir , je feignis de ne point m'appercevoir de son inquiétude. J'ignore encore à quelle sorte de conversation ce début auroit pu nous mener ; il me vint des visites , & cette fin de journée s'écoula dans des parties de jeu qui m'ennuyèrent infiniment.

Accablés des révolutions que j'avois éprouvées dans ce jour , je fus charmée de me voir au moment de prendre du repos. Cependant occupée sans cesse des discours du Chevalier , je fus sans nulle attention pour les soins que mes femmes prenoient autour de moi , & je me trouvai couchée , sans presque m'en appercevoir. Je ne pouvois comprendre quel avoit été mon aveuglement ; plus je pensois

## 70 LE TRIOMPHE

pensois à ce qu'il m'avoit dit , plus je convenois en moi-même que rien n'étoit si naturel & plus vrai. Je réfléchis aussi sur la différence de la générosité du Chevalier à celle du Duc. L'un , entraîné par la vanité autant que par l'amour , prend toutes les mesures pour être connu en me faisant ses dons & pour les faire éclater ; l'autre , plein d'une tendresse délicate , après s'être dérobé à mes yeux pour me faire un sacrifice au-dessus des bornes de sa fortune , s'étoit laissé constamment ignorer ; & lorsque je l'en découvris l'auteur , il ne veut pas même en convenir ; car je n'avois point encore pu l'engager à me faire cet aveu.

Je demandai à mes femmes le flacon de sel d'Angleterre. L'Anglade me l'apporta d'un air allarmé ;

## DU SENTIMENT. 71

mé; mais rassurée sur mes couleurs & sur l'ordre que je lui donnai de se retirer, elle me quitta sans inquiétude. Je baisai ce flacon par un transport que bien des gens insensibles regarderont comme un enfantillage, & que toute personne née avec un cœur tendre approuvera, se sentant capable de la même émotion. Je fis plus, je l'arrosai de mes larmes, non assurément de larmes de tristesse, mais de ces pleurs délicieux, que l'on répand avec volupté : il faut en avoir versé pour en connoître la douceur. Avouons avec franchise que le cœur des femmes est fait pour le sentiment. Tout homme équitable, & qui les aura sincèrement étudiées, en conviendra. La mode, le faux air, l'exemple, le mot séduisant du bon ton, les éblouissent & les égarent.

égarent. Mais qu'on leur montrât ce feu divin, elles en font bien-tôt enflammées ; & toujours vives dans leurs actions, elles porteront leur généreuse délicatesse même au-delà de ce qu'on leur aura demandé.

Le sommeil me surprit, que j'étois encore dans cette douce yvresse du Sentiment ; mes idées se brouillèrent un peu pendant la nuit ; quelque chose de matériel & de plaisant se confondit avec ces transports de l'ame : ce mélange ne me parut point à rebutter, & j'en portai le même jugement, lorsque je fus éveillée.

Je me levai, & mon premier soin fut celui de mettre l'écrain sur ma toilette. Plongée dans mille pensées qui se succédoient les unes aux autres, & qui avoient toujours pour objet, ou les dis-

cours

## DU SENTIMENT. 73

cours du Chevalier, ou le Chevalier lui-même, je ne prenois aucun intérêt à l'arrangement de mes cheveux, & je crois que mes femmes deyoient en être surprises. On m'annonça le Duc, je l'attendois; & je dis à mes femmes de se retirer, & je demurai à la même place, dans l'espérance que la visite du Duc seroit moins longue; il entra, & j'eus lieu de penser, à la magnificence de sa parure, qu'il avoit employé encore cette ressource pour m'éblouir.

Ah! Reine, s'écria-t-il en s'approchant de moi, quelle félicité! Je vous trouve seule; & en achevant ces mots, quelque résistance que je fisse, il me baïsa la main. Je lui fis sentir que je n'aimois point cette politesse. Quoi! s'écria-t-il, encore un ton grave!

II. Partie.

G

J'ai

## 74 .LE TRIOMPHE

J'ai eu l'honneur, Monsieur ; repris-je, de vous dire hier que je n'en prendrois jamais d'autres. Et moi, j'ai l'honneur, Madame, repliqua-t-il, de vous répondre aujourd'hui que vous en changerez. Seroit-il de votre goût de repaître vos yeux du funeste tableau d'un homme agonisant de désespoir ? On pourra vous réjouir de ce spectacle ; & si vous me tenez rigueur encore vingt-quatre heures, je ne répons pas que vous ne me voyez le plus décharné de tous les hommes. Cela vous fera aussi une jolie réputation dans Paris ; on vous regardera comme un *petit tigre* ; & un inconvénient encore plus terrible, c'est que si l'envie vous venoit alors de m'accorder la plus petite faveur, vous m'aurez réduit dans un état si déplorable, que vous seriez obligée

## DU SENTIMENT. 75

obligée de la reprendre ; voyez-vous à quoi vous vous exposez ? Ainsi , pour sauver votre réputation & me conserver la vie , moi je suis d'avis que vous m'aimiez.

A ces derniers mots , je ne pus m'empêcher de sourire , quelque résolution que j'eusse prise de garder le sérieux.

Ah ! je le vois , ! s'écria-t-il sans me laisser le moment de dire un seul mot , vous voulez me subjuguier ; eh ! bien , je me sou mets à la rigueur de mon étoile : quels yeux ! quel teint ! que de noblesse ! que de graces ! . . . En vérité , Madame , vous avez là un tour de gorge divinement travaillé ! On n'a jamais vû de dentelle d'un dessein aussi apétissant. Permettez-vous que l'on examine... Mais , Monsieur , m'écriai-je en le repoussant vivement , vous abu-

76 LE TRIOMPHE

sez du silence où vous me contrain-  
 gnez par vos . . . . Ah ! j'entens ,  
 interrompit-il , vous voulez du  
 respect ; soyez rassurée , je suis  
*le garçon de France le plus respec-*  
*tueux* ; je ne vois à la Cour , &  
 dans Paris , que des femmes qui  
 me reprochent mon respect ; vous  
 êtes l'unique qui m'en demandiez ,  
 & je ne serai point assez cruel pour  
 vous en refuser. Faut-il tomber à  
 vos pieds ? je vais m'y proster-  
 ner ; il se leva pour se mettre  
 réellement à mes genoux. Je le  
 retins , & je le suppliai de vouloir  
 bien m'entendre. Vous vous mo-  
 quiez , répondit-il , ordonnez , je  
 vous écoute.

Je ne sens que trop , repris-je ,  
 que mes égaremens vous ont mis  
 en droit , Monsieur , de présumer  
 que je pourrois continuer sur le  
 même ton.

Ah !

## DU SENTIMENT. 77

Ah ! Ciel , s'écria - t - il , je ne puis y résister ; ce commencement est d'un ténébreux qui obscurcit trop l'imagination. Convenez-en , Madame , c'est un petit larcin que vous avez fait à quelque Oraison funébre.

Puisqu'il n'est pas possible , repartis-je , de vous engager à m'honorer d'un moment d'attention , je me vois forcée de vous dire , en peu de mots , que je ne veux ni aimer , ni être aimée.

Doucement , repliqua-t-il , on peut vous passer le premier article , mais quant au second , il n'est point en votre pouvoir de le faire exécuter ; *car , moi qui vous parle , je vous aimerai malgré vous.* J'espère du moins , repris - je , que vous m'accorderez la faveur de ne m'en point instruire ; vous me devez cette grace , puisque je vous

## 78 LE TRIOMPHE

en supplie , comme je vous dois ; Monsieur , mille remerciemens de la générosité que vous avez voulu me faire , mais dont je ne veux nullement profiter. Je vous prie aussi d'être persuadé que j'ai pris des sentimens si opposés à ceux que j'ai eus malheureusement , que je n'accepterois aucun don , quand même je serois aussi disposée à recevoir l'offre de votre cœur , que j'en suis entierement éloignée.

A ces mots , le Duc changea de couleur , & demeura encore plus interdit , lorsqu'il me vit prendre l'ecrain & le poser dans son chapeau. Nous restâmes dans le silence pendant quelques momens. Le Duc le rompit le premier , & me regardant avec des yeux toujours pleins d'étonnement : Est-ce bien sérieusement , me dit-il , que vous

## DU SENTIMENT. 79

vous vous déterminez à me faire une peine aussi sensible ? Je lui répondis que je n'avois nul dessein de lui en causer , mais que je le priois de réfléchir , qu'ayant repris les sentimens de ce que j'étois née , il me faisoit une peine véritable de me rappeler des idées qui me mortifioient.

Je n'y tiens plus , s'écria-t-il , vous me pétrifiez trop , & je crains bien-tôt de devenir un marbre. Votre procédé est si éloigné de nos usages , que je vous regarde attentivement dans la crainte de m'être déçu : oui , vous me donnez la plus grande envie du monde de vous croire une Divinité descendue du Ciel.

Malgré ses expressions outrées ( c'étoit son ton naturel ) je m'aperçus que je l'avois étonné sérieusement , & engagé à me respecter.

## 80 LE TRIOMPHE

pecter. Je connus dans ce moment qui m'étonna aussi , quel est le pouvoir du Sentiment , & je compris même que ceux qui en font une plaisanterie , lorsqu'il ne s'agit que de paroles , sont frappés de l'action , & forcés de l'admirer.

Je dis au Duc que je voulois encore le supplier d'une grace. Non pas , s'il vous plaît , répondit-il , vous ne m'en supplierez point ; conserver son être est un devoir indispensable ; & si je vous accorderois encore une grace dans le même goût , vous me rendriez l'homme de moi-même.

Je me trouverois extrêmement flattée , lui dis-je , d'avoir l'honneur de vous voir ; mais , Monsieur une visite aussi éclatante que la vôtre .... Est faite pour vous , interrompit-il ; j'accepte si peu un scrupule ,

## DU SENTIMENT. 81

scrupule , qui ne va nullement avec votre naissance , si peu , Madame , que je dîne ici. Attendez pourtant, reprit-il , voyons si vous voulez acquiescer à un arrangement qui me vient dans l'esprit , & qui est tout simple ; c'est une option que je vous offre. Reprenez cette bagatelle que vous avez mise impitoyablement dans mon chapeau , & je vous jure que je serai à jamais un homme éclipsé pour vous ; ou si vous m'obstinez à me soumettre au chagrin de la remporter , consentez que je vous fasse ma cour assiduellement : encore faut-il que je sois consolé de quelque façon ; si je ne vous vois plus , j'aurai du moins le plaisir de vous savoir parée d'un hommage que je vous aurai rendu ; & , si vous le refusez , il faut que je vous voye pour n'en pas mourir

## 82 LE TRIOMPHE

mourir de douleur ; cela est sans réplique , ajouta - t - il d'un air content de lui-même.

Cette alternative m'étonna, neme figurant pas le Duc capable d'une façon de penser aussi délicate, & je compris encore combien l'exemple du Sentiment fait une impression prompte & admirable. Je me trouvais embarrassée ; j'aurois voulu sérieusement me garantir des visites du Duc ; mais , comment faire une réponse qui fût obligeante , & qui me procurât ce que je desirois de lui ? Le Chevalier entra. Je respire , s'écria le Duc ; voici mon génie tutélaire ; venez, Chevalier, on me vexe , on me tourmente , on me tue ; consentirez-vous que l'on plonge le poignard dans le cœur de votre ami ? Madame rejette avec une constance inouïe une bagatelle , un foible hommage

## DU SENTIMENT. 83

hommage que j'aurois voulu lui rendre ; & , non contente de m'acabler de cette douleur mortelle , elle voudroit encore me proscrire de sa présence. Moi , je lui donne à opter , & je me sou mets ou à l'arrêt de mon exil , avec la consolation d'avoir vu mon hommage reçu , ou à l'amertume d'un refus aussi cruel , mais soulagé par le bonheur de la voir. Que dites-vous de ma soumission ? Parlez donc , Chevalier ; appuyez-moi , je meurs , si on me laisse encore une minute dans cette perplexité : serois-je au milieu de deux Barbares ?

Le Chevalier , comblé de joie de se voir hors de doute sur sa résolution , & en même tems extrêmement embarrassé des questions & des sollicitations du Duc , ne répondoit que par des expressions

## 34 LE TRIOMPHE

sions tranquilles qui ne sembloient avoir aucun sens , & auxquelles , je erois , il auroit eu de la peine d'en trouver lui-même. Aussi-tôt qu'il fut question de soulager le Chevalier , mon esprit se trouva développé , & je n'hésitai plus sur ce que je devois répondre. Je dis au Duc que je le priois de commencer par éloigner de ma vue un objet qui m'humilioit , & qui ne pouvoit point être mis en doute sous aucun prétexte , ainsi qu'il m'honorât assez de son estime pour en être persuadé , & pour ne pas m'en parler davantage. Quant au reste , repris-je , je sens ce que je vous dois , Monsieur , je ne vous prescrirai rien , mais je m'en remets à votre délicatesse.

On vint nous avertir que l'on avoit servi ; nous nous mîmes à table.

## DU SENTIMENT. 85

table. Le Duc eut pour moi les attentions les plus galantes, & s'acquitta avec grace de tous les soins que l'on peut prendre dans cette conjoncture ; il ne négligea rien aussi pour m'amuser : tout lui fournissoit un sujet de plaisanterie, & ses idées étoient quelquefois si singulieres, qu'il auroit été impossible de n'en pas rire. Le Chevalier mettoit tout à profit, mais sur un ton différent. Contraint de se déguiser, il donnoit aux expressions du Duc, dont il feignoit d'appuyer les sentimens, les interprétations les plus tendres & les plus délicates ; & , par un regard furtif & jetté à propos, il me faisoit entendre que c'étoit pour lui-même qu'il me parloit. Aussitôt que je pouvois en dérober le moment, mes yeux lui parloient, & l'assuroient que je comprenois

II. Partie,

H son

## 88 LE TRIOMPHE

son intention, qu'elle m'étoit chère; en effet, il ne pouvoit point ouvrir la bouche que mon cœur n'en fût ému. Je me voyois au milieu de deux hommes, dont l'opposition de goût & de caractère formoit un contraste singulier qui m'amusoit. J'avois beau me contraindre, il falloit rire lorsque le Duc parloit, comme il m'auroit été impossible de ne pas me sentir touchée, lorsque le Chevalier m'adrescoit la parole. Ces deux mouvemens, dont je ne pouvois me défendre, produisirent aussi ce qu'il étoit naturel qu'il en arrivât. Le Chevalier voyant que je m'amusois du discours du Duc, trembla que le goût pour la fatuité & les petits Maîtres, ne se réveillât dans mon cœur; enfin, il prit ombrage du Duc; & celui-ci s'appercevant que je ne jectois  
jamais

DU SENTIMENT. 86

jamais les yeux sur le Chevalier avec indifférence, sentit parfaitement qu'il auroit pû se passer d'un interprète tel que le Chevalier.

Nous nous levâmes de table. Le Duc me dit qu'il étoit au désespoir de ne pas passer avec moi toute la journée; il ajouta qu'il devoit le lendemain se trouver à Versailles, mais qu'il en reviendrait d'assez bonne heure pour pouvoir souper avec moi. Je le regardai d'un air surpris. Point d'étonnement, dit-il, je m'en tiens à notre convention. N'est-il pas vrai, Chevalier, qu'il y auroit une injustice horrible à me chicaner? Vous étiez tout-à-l'heure mon soutien, soyez-le encore. Le Chevalier se trouva forcé de paroître du sentiment du Duc; je n'osai rien répondre, j'étrouffois

## 88 LE TRIOMPHE

d'envie de rire d'une scène aussi plaisante. Le Duc regarda cet article arrêté , & ne m'en parla plus. Il me dit qu'il alloit donner des ordres chez lui , & prendre des arrangemens qui exigeoient sa présence. Je pourrois ensuite , reprit-il , me trouver à Versailles encore de jour ; mais j'aurois honte d'y être avant deux heures après minuit ; car je ne vois rien de si ignoble que de marcher de jour , & de dormir la nuit ? Il se leva , & voulut me baiser la main , je l'en empêchai. Voilà , par exemple , dit-il , une sévérité trop roturière. Une femme d'une certaine naissance doit laisser baiser sa main , & même en sourire , c'est un usage reçu , & faire présumer qu'on l'ignore , c'est se dégrader. Demandez-le au Chevalier , Madame , il vous le dira  
comme

## DU SENTIMENT. 87

comme moi. Ce cher Chevalier, s'écria-t-il en lui serrant la main, que je l'aime ! C'est mon consolateur, mon appui : daignez l'écouter, Madame ; je serois perdu si vous refusiez de l'entendre : ah ! qu'il vous dira de jolies choses pour moi ! Au moins, Chevalier, lui dit-il à demi-voix, comme s'il lui eût parlé en secret, point de confusion d'idées ; conservez toujours bien nettement le souvenir que c'est à mon nom que vous devez persuader. En achevant ces mots, il me fit une révérence, salua le Chevalier en souriant, & nous quitta.

Je me dédommageai aussi-tôt que je le vis parti, & je ris de tout mon cœur, en laissant tomber ma main sur le Chevalier, qui la prit assez froidement, & ne la serra qu'à demi. Eh ! bien, lui dis-je, parlez-moi donc pour

## 60 LE TRIOMPHE

Le Duc, Le Chevalier soupira, & ne put répondre à ma plaisanterie. Je vis bien qu'il falloit le rassurer; &, pour pouvoir le faire par un discours suivi, tel qu'il convenoit dans cette circonstance, j'allois donner ordre que ma porte fût fermée à tout le monde, lorsque la Marquise de Verberay entra; on peut juger si sa visite me déplut.

Les marques du plus violent dépit étoient peintes sur le visage de la Marquise. Je lui demandai ce qu'elle avoit, qu'elle me paroissoit agitée. Ce que j'ai? s'écria-t-elle, je suis furieuse. Et, contre qui? lui demandai-je. Contre la plus ingrate de toutes les femmes, répondit-elle, à qui j'ai tout donné, puisqu'elle m'est redevable de ses charmes. Et de qui voulez-vous parler? lui demandai-je encore.

Vous

## DU SENTIMENT. 91

Vous avez de l'esprit, Madame, repartit la Marquise; mais, je ne conçois pas une question de cette sorte: De qui? Mais de la Comtesse d'Emery. J'en conviens, repris-je, elle vous doit son esprit & ses graces. Dites sa beauté, repliqua-t-elle; car, enfin, qu'est-ce qu'une beauté de Province? Un mélancolique assemblage de traits réguliers, si vous voulez, mais sans ame, uniquement sculptés. C'est moi qui ai donné aux yeux qu'elle porte aujourd'hui, ce feu séduisant que vous y voyez briller; c'est moi qui ai appris à cette bouche traîtresse la juste mesure d'un sourire agréable; savoir-elle seulement entr'ouvrir ses lèvres pour montrer à propos la symétrie & la blancheur de ses dents? C'est moi enfin, qui d'une physionomie hon-  
teuse,

## 92 LE TRIOMPHE

teuse, en ai fait un visage du bon ton ; & cette méchante personne me gratifie aujourd'hui de la perfidie la plus horrible.... Ecoutez le fait, vous en frémirez.

Le Comte de Regnicour , reprit-elle, homme des plus incommodes pour les soupçons, en avoit pris contre l'Abbé d'Olimi , & il avoit fait entendre à Madame d'Emery qu'il ne prétendoit pas que , lorsqu'il ne pourroit pas occuper sa ruelle , elle y substituât cet impertinent personnage ; qu'il approuvoit fort le goût qu'elle avoit pour la lecture , mais que cette lecture ne faisoit point une impression avantageuse lorsqu'on étoit au lit ; que les idées pouvoient aisément s'y égarer , & faire une confusion qui ôtât tout souvenir & tout moyen de réfléchir ; que l'Abbé pouvoit lui lire  
dans

## DU SENTIMENT. 93

dans son cabinet de jour; enfin que  
 si elle vouloit absolument un lec-  
 teur de ruelle, il lui en donneroit  
 un de sa main. Je conviens qu'il  
 faudroit être de mauvaise humeur  
 pour prendre de la jalousie de ce  
 petit souffle d'homme; car c'est  
 bien, dit-on, de tous les foibles  
 sujets le plus débile. Cependant  
 la Comtesse devoit cette satisfac-  
 tion à son amant; moins on sacrifie,  
 plus on est coupable de ne  
 pas le faire. Loin d'avoir cette  
 complaisance, elle a pris plus de  
 goût pour les lectures de l'Abbô,  
 & celles de ruelle sont devenues  
 plus fréquentes. Le Comte en a été  
 outré, & il y a quinze jours qu'il  
 rompit avec elle de la façon la  
 moins ménagée, en employant  
 pour adieu les phrases les plus for-  
 nores. Non content de cet éclat,  
 il la peignit par-tout le lendemain  
avec

## 94 LE TRIOMPHE

avec des couleurs abominables ; en soutenant tout haut que ses charmes étoient des trahisons , & que son petit pied , & sa bouche mignone , étoient en elle les préjugés les plus imposteurs qu'il y eût jamais eu. Cela peut être vrai , mais vous sentez qu'une injure de cette sorte est impardonna- ble , & qu'il n'y a point de femme qui ne se dégradât en se prê- tant à un accommodement après une offense aussi atroce.

Il me semble , au contraire , dit le Chevalier , qu'en l'accep- tant , elle rétablirait l'honneur de ses charmes , puisque l'amant se démentirait lui-même , en re- venant lui rendre hommage. D'accord , dit-elle au Chevalier , lorsque c'est le perfide qui vient demander grace ; mais écoutez la honte & l'ingratitude de cette femme.

Le

## DU SENTIMENT. 95

Le Comte, trois jours après sa rupture, vint me voir & m'offrir ses empressements; il me charma par une déclaration courte & naïve. Cependant, je ne m'engageai à aucune réponse, & par triade de candeur comme je le suis, je courus chez la Comtesse la prévenir de ce qui venoit de m'arriver, & l'assurer que je ne me déterminerois point sans son consentement : peut-on se conduire avec une politesse plus engageante & plus rare ? La Comtesse me répondit que le Comte étoit devenu pour elle le plus indifférent de tous les hommes. Elle me confia qu'elle l'avoit dignement remplacé, & qu'entre plusieurs sujets qui étoient venus *se mettre sur les rangs*, elle avoit fait choix du Baron de Lognieres. A une déclaration aussi positive, je n'hésitai plus,

plus. Dès le lendemain, le Comte étant venu me réitérer ses sentimens, je lui témoignai que j'y étois sensible, & comme je ne suis pas begueule, je lui en donnai des preuves.

Satisfaite de mon amant, continua-t-elle, prenant à chaque instant plus de goût pour lui, croyant cet engagement éternel, j'ai vécu pendant une semaine entière dans la sécurité la plus parfaite. Mais m'appercevant de quelque tiédeur dans ses soins, j'en ai été alarmée & troublée par de justes soupçons; j'ai voulu m'éclaircir, on m'en a évité la peine. Le Comte se jeta à mes pieds, il y a deux jours, pour m'avouer qu'il n'y résistoit plus; qu'il se sentoit contraint d'aller reprendre ses anciennes chaînes; qu'il me demandoit pardon, & qu'il

## DU SENTIMENT. 97

qu'il voyoit bien que de quelque côté que l'on se tournât il falloit que les Ruelles fussent occupées. Je ne compris point ce qu'il vouloit me dire par ces derniers mots, mais stupéfaite de son procédé, je le regardai avec des yeux immobiles, & n'ayant pas la force de parler, je le laissai à mes genoux. Il se leva en tirant de sa poche quelques lettres que je lui avois écrites, & qu'il mit très-délicatement sur mes genoux, disposé à me faire sa révérence. Je pris ces lettres avec fureur pour les déchirer; mais surprise d'en voir une du caractère de la Comtesse, que je connois parfaitement, je l'ouvris avec précipitation. Le Comte s'aperçut de son étourderie; il voulut m'engager à lui rendre cette lettre, & même employer quelque violence pour me l'arracher;

II. Partie.                    I                    mais

## LE TRIOMPHÉ

mais il me vit si irrité & si positivement résolu d'appeller mes gens, qu'il fut obligé de céder, & il se retira avec autant de dépit que j'en avois moi-même.

Je lus donc cette lettre, pour-  
suivit-elle en soupirant de colere,  
qui, à chaque mot, me pénétra  
d'horreur. Jamais femme n'a  
conçu un tissu aussi odieux de sou-  
missions & de salomnies. Offre  
de sacrifier le Baron & l'Abbé,  
cela étoit dans l'ordre; mais les ter-  
mes soumis que l'on y employoit,  
ne l'étoient point. Promesse ram-  
pante de se conduire désormais sui-  
vant les lois que le Comte vou-  
droit lui prescrire. Avec honteux  
sur sa valeur, convenant que d'au-

## DU SENTIMENT. 99

le détail de ma vie ; soutenant entr'autres impossibles, que les amans s'étoient suivis auprès de moi avec la dernière exactitude, sans qu'il y eût eu jamais de vuide ; & enfin, la plus horrible de toutes les inventions pour dernier trait de plume.

Vous connoissez, reprit-elle d'un ton encore plus ému, le petit d'Aumière, je vous l'ai amené toi quelquefois. C'est le fils d'une tendre amie que j'ai en Provence, qu'elle m'a recommandé, & à qui je donne des instructions de politesse & d'usage du monde, dont il profite au mieux. Eh ! bien, pour dernier trait de noirceur, ce monstre d'ignorance & d'ingratitude a hasardé

tres tenoient bien de jolis propos :  
mais que lui seul savoit les prou-  
ver. Une contexture affreuse de  
mensonges pour mon portrait &c  
I 19

## 100 LE TRIOMPHE

petit d'Aumiere étoit ma ressource , en faisant sentir au Comte que , lui qui avoit pris d'injustes soupçons sur un homme qui ne pouvoit être suspect en aucune maniere , parce que cet homme lisoit quelquefois dans sa ruelle , ne s'appercevoit pas qu'un jeune évaporé remplissoit la mienne aussitôt qu'il la laissoit vuide. Vous sentez qu'en lisant ces mots , je compris ce que le Comte avoit voulu me dire. Mais peut-on trouver une méchanceté plus infernale ? Une femme ; qui se respecte comme moi , est - il à présumer qu'elle sera assez in- considérée , pour donner sa confiance à un jeune homme de dix- huit ans ? Que je reçoive cet enfant , lorsque je suis levée , ou lorsque je suis dans mon lit , je ne crois pas qu'il soit possible d'en

effrontément dans cette lettre,  
que lorsque j'accordois quelque  
répit à mon amant en titre, et

I 2

petit

## ' DU SENTIMENT. 101

d'en tirer aucune induction contre moi-même, en mettant à part mon rang. Cependant cette impudente femme a encore osé ajouter dans son griffonnage, que le petit d'Aumière se trouvoit fatigué des entrepos qu'il étoit obligé d'essuyer, qu'il commençoit à les publier hautement & à se plaindre de cette rude occupation. C'est encore une offense cruelle contre ce jeune homme, qui est plein de respect & de modestie, & incapable d'imaginer non-seulement une noirceur de cette sorte, mais nul mensonge.

Enfin, cette petite personne, reprit-elle avec dépit, a su ramener le Comte par ses artifices. Elle le tient; il l'adore. C'est l'Abbé qui est venu encore m'en assurer ce matin : on a exigé une réforme totale; lui-même

I 3

## ROY LE TRIOMPHE

se trouve dans le nombre des exilés : il m'en a paru charmé, & avec justice ; car je m'y confonds : comment peut-elle captiver un homme aussi aimable que le Comte ? Par quels agrémens ? Par quels charmes ?

Par ceux que vous lui avez donnés, Madame, lui dis-je en me faisant effort pour ne pas rire.

J'avoue, répondit-elle, qu'elle en tient beaucoup de moi ; mais enfin, s'écria-t-elle modestement, il est clair que l'on ne donne pas tout ce que l'on possède.

Il est incontestable, repartis-je, que vous lui êtes supérieure en tout ; mais, Madame, lui dis-je avec un peu trop de méchanceté, bien des hommes ont un goût dépravé, c'est l'âge qui les détermine.

Mais

# DU SENTIMENT. 107

Mais assurément l'âge, s'écria-t-elle en rougissant, je pense que . . . Je suis d'accord avec vous, interrompis-je ; il ne peut y avoir qu'une légère différence (je disois un mensonge, car il y avoit même une disproportion,) mais quelque foible qu'elle puisse être, cela fait impression aujourd'hui sur l'esprit d'un homme. Cependant vous la surpassez si éminemment en tout, qu'on ne peut regarder l'attachement du Comte, que comme une passion aveugle.

Ah ! Madame, s'écria-t-elle ; si vous saviez combien cette chiffonneuse Comtesse est digne de mépris ! Mais à propos, reprit-elle par réflexion, M. le Chevalier, qui est de vos amis, doit vous en avoir instruite.

A ces mots, je tressaillis de joie,

## N<sup>o</sup>4 LE TRIOMPHE

joie , prévoyant que c'étoit sans doute le sujet de ma curiosité qu'on alloit me développer. Je dis à la Marquise que je ne savois rien , & que je la priois de me raconter ce fait , que je le croyois intéressant. Le Chevalier parut extrêmement inquiet ; il voulut engager la Marquise à garder le silence.

Comment donc , Monsieur ? lui dit-elle , pourquoi me tairois-je sur une aventure qui vous fait honneur , & qui prouve l'avilissement d'une femme que je hais à si juste titre ? Ecoutez , Madame , reprit-elle , c'est à vous que je m'adresse ; & c'est moi , répondis-je , qui vous entends avec plaisir.

A ce que je vois , dit la Marquise , il n'y a encore que trois personnes , en me mettant du nombre ,

## DU SENTIMENT. 105

nombre , qui soient informées de cette aventure. La Comtesse m'en a fait confidence le même jour que l'on vous a présenté M. le Chevalier ; fort embarrassée de l'avoir vû chez vous , & cependant , se rassurant enfin sur sa probité ; je m'apperçois qu'elle avoit raison : mais toute la terre sera désormais instruite de son ignominie.

Le Chevalier leva les yeux avec étonnement , ne pouvant concevoir l'indiscrétion de la Marquise. Il eut presque envie de prendre congé de moi ; mais en le regardant , je lui fis sentir si affirmativement que je voulois qu'il restât , qu'il n'osa me déplaire.

Je vous rendrai les mêmes termes de Madame d'Emery , reprit la Marquise en m'adressant la

la parole. Lorsque nous vous quittâmes , la Comtesse monta dans mon équipage , & me dit qu'elle avoit quelque chose de particulier à me raconter , & qui la faisoit trembler. A peine fûmes-nous arrivées chez moi , qu'elle m'embrassa tendrement , & me regardant avec des yeux mouillés de larmes , je vais , me dit-elle , ensevelir dans votre sein un secret mortifiant pour moi ; mais je ne puis vous le taire : jugez de l'amitié que j'ai pour vous. Je l'assurai que je garderois ce secret religieusement dans mon cœur ; & il y auroit resté clos à jamais , sans sa noire perfidie. Ce n'est point le Chevalier d'Obville , reprit-elle , que vous avez vu chez Madame de Meral , mais le Chevalier de Vermeuil. Je ne sai ce qui l'en-

gage

gagé à se *masquer* sous un nom emprunté ; mais ce n'est point de cela que je suis *alarmée*. Il est ami de Milord Kelney : ce Milord me rendoit les soins les plus assidus deux mois avant que j'aye fait votre connoissance, & quinze jours après mon arrivée à Paris. C'est peut-être l'amant le plus magnifique & le plus tendre, mais d'un *lourd assomant* dans la conversation, & d'un *léger si futile* dans la façon de prouver, qu'il me devint bientôt insupportable : ce qu'il y a encore de plus rare, c'est qu'il avoit de la présomption, & qu'il me tourmentoit de sa jalousie. L'envie me venoit souvent de me délivrer de ses importunités, mais trop attachée à de minutieuses bien-séances, je suspendois ma résolution, craignant l'éclat d'une rupture.

rupture. Je tremblois aussi en songeant à ce que l'on dit du désespoir des Anglois, & cette forte idée me retenoit encore. Mon mari me mena à la campagne, au Château d'Emery, parce que cette Terre est à la proximité de celle de Pezieres, où étoit alors la Vicomtesse de ce nom, à qui mon mari rend de sérieux hommages depuis un siècle, avec une constance la plus *bénigne* & une *docilité d'ange*, sur l'article des rivaux & des associés, qui ne sont point en petit nombre; car vous savez que c'est la Vicomtesse aux vapeurs. Milord vint bientôt nous voir à Emery, & nous présenta le Chevalier de Vermeuil, en nous déclarant que c'étoit son ami intime. La figure du Chevalier me frappa, & dès ce moment, je me sentis encore plus

## DU SENTIMENT. 109

plus d'aversion pour Milord. Le lendemain Milord nous annonça douloureusement une absence d'un mois, forcé, nous dit-il, de faire un voyage à Londres : cette nouvelle me combla d'une joie des plus sensibles, que je cachai soigneusement. Il nous dit qu'il nous laissoit le Chevalier pour gage de son amitié ; nous l'acceptâmes avec grand plaisir, car mon mari avoit trouvé, comme moi, le Chevalier *adorable*. Je compris que Milord, toujours dévoré de la sorte jalouse, me laissoit dans son ami intime un surveillant ; mais je n'en eus nulle inquiétude, espérant au contraire en faire mon consolateur. Milord partit le même jour ; & moi, sentant qu'il n'y a point de tems à perdre dans le court espace d'un mois, deux jours après

*II. Partie.*

K      le

le départ de Milord , je fis entendre au Chevalier que je n'étois nullement en doute que son ami ne lui eût confié le langoureux attachement qu'il avoit pour moi. Je lui avouai naturellement combien il m'étoit devenu ennuyeux, & les sujets légitimes de mon dégoût ; je lui déclarai que lui-même , par le mérite que je lui trouvois , avoit encore augmenté mon indifférence pour Milord. Je continuai plus vivement , en lui montrant la facilité que nous pourrions avoir de prendre des arrangemens si bien ménagés , que notre intelligence fût toujours cachée à Milord , & cela pour lui sauver la vie , redoutant de ce phrénétique , quelque excès de fureur contre lui-même , si je le délaissois. Le Chevalier qui m'avoit écoutée avec un étonnement extrême ,

DU SENTIMENT. *iii*  
extrême, se défendit de se prêter à cet arrangement avec les termes les plus polis, les plus respectueux, les plus persuasifs même, me faisant une peinture frappante des devoirs de l'amitié. Mon goût pour lui en devint plus vif. Pendant deux jours je ne fis que rire de ses raisons, & je l'attaquai par les agaceries les plus séduisantes; & pendant trois ou quatre autres le voyant toujours aussi inébranlable, je commençai à en sentir du dépit contre moi, & de la haine contre lui. Mais ensuite, m'apercevant qu'il étoit quelquefois ému de mes charmes, que ce n'étoit donc pas par mépris ou par insensibilité, mais par une vraie délicatesse d'amitié qu'il me résistoit, je ne pus continuer à le haïr, quelques desirs que sa

## 112 LE TRIOMPHE

résistance allumât dans mon cœur,  
 & je me trouvai enfin forcée de  
 l'admirer. Ah ! ma chère Mar-  
 quise, s'écria-t-elle en rougissant,  
 j'en suis bientôt à l'aveu de ma  
 confusion ; vous le ferai-je ? Je  
 l'encourageai à se soulager dans  
 mon cœur, l'assurant de toute  
 l'indulgence de l'amie la plus ten-  
 dre. Continuons donc, reprit-  
 elle. Je me trouvois, comme  
 vous voyez, dans la situation la  
 plus *impatiente*, au milieu d'un  
 mari qui ne l'a jamais été pour  
 moi que huit jours, & d'un hom-  
 me charmant que j'adorois, sans  
 pouvoir le blâmer de me tenir  
 rigueur. Livrée à des mouve-  
 mens impétueux, & dans un  
 abandon désespérant, je m'avi-  
 sai, par l'influence d'une étoile  
 maligne, de remarquer que le  
 Valet de chambre de mon mari,  
 jeune

## DU SENTIMENT. 113

jeune homme d'une phisionomie & d'une structure heureuses , jetoit sur moi des regards passionnés & avides , lorsqu'il présu-  
moit que je ne pouvois pas m'en appercevoir. Ah ! Marquise , *qu'il y a des momens fatals à la vertu !*  
Le même jour de cette malheureuse découverte , j'allai seule dans le jardin pour m'y distraire. Benard , c'est le nom de ce jeune homme , s'y trouva , je ne sai par quel hazard. Je le surpris encore dans un instant qu'il me contemploit avec passion. Dévorée par tout ce qui m'agitoit , & dédaignant , avec un homme de cette espèce , de descendre à aucune explication tendre , je le pris par la main , sans qu'il en fût *excessivement* troublé , & je le menai en silence sous un berceau , où il ne me prouva que trop qu'un

finiss...

K 3

Benard

Benard vaut une douzaine de Milords. Me sentant chaque jour plus éprise du Chevalier, Benard me devenoit aussi plus indispensable. Je lui ordonnai un soir de se trouver la nuit au même endroit, lorsque tout le monde seroit ou endormi, ou retiré. Il avoit fait le jour *une chaleur à étouffer*, & cette nuit se trouva des plus sombres, mais agréable. Je me rendis la première au berceau pour jouir du frais, sachant que Benard étoit encore pour quelques instans auprès de son Maître qui se couchoit. Je ne fus pas long-tems sans entendre le mouvement de quelqu'un qui s'approchoit, & qui entra sous le berceau. Je crus reconnoître la taille de Benard, autant qu'il est possible de démêler dans l'obscurité. Je courus à lui en le nommant

## DU SENTIMENT. 119

nommant d'une voix émue, en lui donnant quelques tendres épithètes, naturelles en ces cas décisifs, & en le saisissant par la main pour l'approcher d'un lit de verdure. Je n'étois point étonnée de son silence, le sachant homme avare de paroles, & libéral d'actions. Observant le même goût par respect pour moi-même, je commençois à ne lui parler que par des caresses, lorsqu'une lumière éclata qui me fit reconnoître le Chevalier : comment ne meurt-on point de ces coups de foudre ! Je m'écriai que j'étois perdue, & je me penchai à demi morte sur le lit de verdure, car j'y étois déjà assise. Le Chevalier, à qui je vis à la main une lanterne sourde, me dit de me rassurer sur sa probité & sur celle de son ami ; qu'il étoit natu-  
turel

turel qu'il eût cherché à trouver un moyen pour sauver la vie à Milord , & qu'il m'étoit garant que ma perte ne lui coûteroit pas un soupir. Il ajouta encore qu'il espéroit que je lui ferois gré de m'avoir délivrée de Milord à si peu de frais , & qu'à l'égard du secret , il me répétoit encore , sur sa parole , qu'un seul mot de cette aventure ne transpireroit jamais ; il me fit une révérence , & se retira. Je ne vous parlerai point de ma douleur , je n'en ai jamais éprouvée d'aussi profonde. Le Chevalier , sous prétexte d'affaires , nous quitta le lendemain. La parole a été ponctuellement observée ; on ne m'a jamais fait rapport d'un seul mot qui ait eu quelque relation à ce qui m'étoit arrivé. Je n'ai plus vu Milord Kelpy ni le Chevalier , & vous sen-

tez

## DU SENTIMENT. 117

tez quelle a dû être ma surprise , lorsque j'ai vû le Président présenter le Chevalier à Madame de Meral , & sous le nom d'un autre. Il m'a rassurée par un regard obligeant & respectueux ; mais je crains le pouvoir que peut prendre sur lui une femme de l'esprit & du mérite de Madame de Meral. Je me suis apperçue qu'elle avoit remarqué mon trouble. Que deviendrois-je , si cette aventure étoit divulguée dans une maison où il y va une compagnie aussi nombreuse & aussi choisie ? Cependant le caractère du Chevalier me calme & me console ; je connois sa droiture & sa fermeté. Je l'approuvai d'avoir ce sentiment , & je l'engageai à dissiper toute crainte ; un mouvement de curiosité me sollicita à lui demander ce qu'étoit devenu

Benard.

Benard. Elle me répondit, moitié en rougissant, moitié en souriant, qu'il étoit toujours le domestique favori de son mari.

Vous voyez donc, Madame ; reprit la Marquise de l'air le plus agité, si cette vile créature est digne d'aucun ménagement. Le Comte de Regnicour sera instruit de Benard ; je me le propose infiniment. Nous verrons s'il voudra s'avilir jusques au point ou de le souffrir, ou de la contraindre à le réformer ; car l'un ou l'autre de ces deux partis sera également humiliant pour lui, & il ne peut se laver de la honte d'avoir aimé cette femme qu'en la quittant brusquement & avec mépris.

Le Chevalier fut au supplice pendant tout ce récit ; il ne pouvoit porter les yeux sur la Marquise

## DU SENTIMENT. 119

quise sans indignation. Ce que je venois d'entendre me donnoit encore de nouveaux sujets à l'aimer plus tendrement ; je ne savois comment contenir dans mon cœur tout l'amour que je lui devois , & qu'il m'inspiroit. La Marquise demanda à jouer. Pendant que l'on arrangeoit les cartes , je dis tout bas au Chevalier que j'approuvois sa discrétion plus encore que je ne l'avois fait , & qu'il me donnoit tant d'amour , que j'ignorois comment je m'y prendrois pour le lui prouver ; nous nous serrâmes la main. On se mit au jeu. La Marquise passa impitoyablement le reste de cette journée chez moi : on se retira enfin. Le Chevalier fut obligé de donner la main à la Marquise pour la reconduire à son carrosse , & moi je me hâtai de me livrer au sommeil , flattée de l'espérance  
de

120 LE TRIOMPHE

de retrouver le Chevalier dans les illusions de la nuit.

A peine fus-je éveillée le lendemain, que je demandai s'il y avoit dans l'anti-chambre quelques gens du Chevalier; on me répondit qu'il n'y avoit personne de sa part, mais que le Valet de chambre du Baron de Lognieres attendoit depuis deux heures mon réveil; j'en fus surprise, ne pouvant point imaginer ce que son Maître avoit à me dire; je ne l'avois pas vu depuis long-tems. J'ordonnai à l'Anglade de voir ce que cet homme vouloit.

Le Chevalier m'envoyoit quelquefois le matin un billet conçu en des termes les plus tendres; ce petit hommage que je trouvois à mon réveil, me plaisoit beaucoup; je m'y attendois ce jour. Je ne fus pas satisfaite de voir qu'il y eût manqué;

## DU SENTIMENT. 121

manqué; me le croyant dû par l'aveu que je lui avois fait la veille pendant que l'on arrangeoit les cartes.

L'Anglade revint, & m'apporta un billet du Baron; cela m'étonna davantage, je l'ouvris & j'y lus ces mots.

*Daignez, Madame, m'accorder un quart d'heure d'entretien; j'ai quelque chose de fort sérieux à vous communiquer, mais je ne le puis dire qu'à vous seule, Madame.*

Quelque chose qu'il ne pouvoit dire qu'à moi seule, me parut encore plus étrange; j'hésitois sur la réponse que je devois lui faire, lorsque le Chevalier entra. A peine le vis-je, que je lui pardonnai de n'avoir point satisfait à mon attente, trouvant que sa présence valoit bien un billet; je lui donnai à

II. Partie.

L            lire

## 122 LE TRIOMPHE

lire celui du Baron. Il me dit , en le remettant sur le lit , que je ne pouvois me dispenser d'accorder au Baron l'entretien qu'il me demandoit , ignorant la confidence qu'il avoit à me faire. Je lui répondis que ce seroit donc pour un autre jour , ne voulant point me priver dans ce moment du plaisir de le voir , d'autant plus que le soir nous nous trouverions encore importunés de la présence du Duc. Il me répondit qu'il n'étoit venu que pour avoir le bonheur de me voir un instant , étant obligé d'aller arranger une affaire de la dernière conséquence , & qui exigeoit de lui toute son attention. Pendant qu'il me parloit de la sorte je remarquai dans ses yeux une joie qui ne lui étoit pas ordinaire ; quoiqu'il me regardât tendrement , & que je visse que le

## DU SENTIMENT. 123

le désordre où l'on se trouve naturellement dans la situation où j'étois , le touchât beaucoup , je m'apperçus évidemment qu'il étoit encore pénétré d'un plaisir différent de celui que je lui inspirois , & dont je ne pouvois démêler la source. Il m'embrassa avec le transport le plus vif , paroissant agité sur le point de me confier quelque chose , & retenu par la réflexion. Il ne voulut point s'asseoir , m'assurant que pour peu qu'il retardât il se feroit attendre , ce qui n'auroit point été décent qu'il fit , me dit-il , ni même prudent , & il me quitta , en me promettant de revenir le plutôt qu'il pourroit. Je ne fus point contente de l'avoir vu se refuser à me déclarer cette affaire si pressante ; je trouvai qu'il me devoit cette confiance , & que c'étoit

L 2      m'offenser

m'offenser de m'en priver : lorsqu'une fois le cœur s'est ouvert au Sentiment, on passe rapidement d'une délicatesse essentielle à la plus scrupuleuse, & on est souvent ingénieux à se donner de l'inquiétude.

Je fis dire au Valet de chambre du Baron, que son Maître pouvoit venir dans une heure, & je me levai.

Nullement de bonne humeur, tout ce qui m'approchoit s'en ressentait un peu. L'Anglade, qui étoit moins timide que les autres, se hasarda à me demander ce que j'avois, me priant de faire attention que ni elle, ni ses compagnes ne faisoient rien qui pût me déplaire. Je sentis mon tort, & je pensai dans ce moment à la triste condition de cet état, qui expose souvent des malheureux qui

## DU SENTIMENT. 125

y sont contraints , à se soumettre aux brusqueries les plus injustes.

Pour couvrir ma mauvaise humeur d'un prétexte , je dis à l'Anglade que la visite du Baron m'impatientoit déjà ; elle s'offrit de m'en exempter , si je l'ordonnois ; je n'y voyois aucune possibilité après la réponse que j'avois fait faire : mais , pour me distraire par quelques discours , j'allois lui demander comment elle s'y prendroit , lorsqu'il entra. Je fis signe à l'Anglade , aussi bien qu'aux autres de se retirer , & je le reçus d'un air extrêmement sérieux , en ne lui faisant que les politesses d'un usage indispensable ; cela n'empêcha point qu'il ne se placât auprès de moi , en me disant que ce qu'il avoit à me confier exigeoit tout le secret imaginable , qu'il étoit important que per-  
son-

ne ne l'entendît. Je remarquai qu'il étoit vêtu superbement, & qu'il avoit tout mis en usage pour relever l'éclat de ses charmes.

Il débuta par des louanges assez fines sur ma beauté, mon esprit & ma conduite; il vint insensiblement & avec art à me parler du Président, le blâmant beaucoup de son inconstance, & le plaignant d'avoir perdu ce qu'il ne pourroit jamais retrouver. Ce préambule ne m'annonça rien qui pût m'intéresser; je me doutai que le Baron étoit venu pour ménager un raccommodement, & je me préparois à répondre comme il le convenoit, suivant ma nouvelle façon de penser.

Il passa ensuite à me faire un éloge assez étendu du mérite & de la figure du Chevalier, & s'écria sur l'injustice de la fortune  
 qui

qui répand rarement ses faveurs sur ceux qui les méritent le plus.

Je l'écoutai avec plaisir pendant qu'il me parla du mérite du Chevalier ; mais le dernier article me déplut , & impatientée , je lui demandai enfin à quoi tendoient tous les discours qu'il tenoit.

A une fin bien naturelle , répondit-il , & que vous auriez dû prévoir , Madame. Je vous aime , & j'aime le Chevalier ; il n'est point opulent , je le suis ; je vous offre de réparer la perte du Président ; mais d'une façon distinguée ; le Chevalier est mon ami , par conséquent il sera le vôtre ; & dès ce moment , si vous le voulez , Madame , je laisserai ici des preuves de la sincérité de mes sentimens.

Je ne puis exprimer quelle fut

ma surprise & mon indignation. Je le regardai fixement avec des yeux pleins de tout le mépris que j'avois pour lui ; & pour toute réponse , je lui demandai s'il étoit guéri de sa blessure.

Cette question , qui auroit dû le pénétrer de honte , ne le troubla point : il me répondit que je lui avois fait , moi , une blessure réelle & profonde , qu'il ne me demandoit pour le présent qu'un peu de pitié , & que pour l'avenir , il se reposoit du reste sur ma reconnoissance. Je me levai brusquement , en lui faisant sentir , par mon air irrité , combien il me déplaisoit. Un moment ; Madame , s'écria - t - il , peut - être vous a-t-on parlé de la Comtesse d'Emery ; j'ai paru l'avoir prise , mais il n'en est rien ; j'ai voulu tenter un essai pour me distraire ,

VOUS

## DU SENTIMENT. 119

vous tenez trop fortement dans mon cœur . . . Daignez , interrompis-je , ne plus m'importuner ; retournez à la Comtesse , si l'on veut encore de votre hommage. Je n'ai aucune envie de faire un choix , & je n'en ferai point ; mais si le desir m'en prenoit jamais , je le ferois tomber sur quelqu'un qui fût digne de sa naissance & de son nom ; en achevant ces mots , je sonnai mes femmes. Il tenta encore de me distraire & de m'amuser par des propos légers & médifans sur plusieurs femmes. Je lui montrai une inattention si marquée, qu'enfin j'eus le bonheur de le piquer & de l'engager à prendre congé de moi. Dès le moment que je le vis partir , je donnai ordre que ma porte lui fût fermée à jamais ; il ne s'y est pas présenté , & depuis

130 LE TRIOMPHE

puis même je n'ai plus entendu parler de lui.

La Comtesse d'Emery ; bien persuadée que sa rivale m'avoit instruite de sa fatale aventure , n'a plus paru chez moi. J'ignore le prétexte qu'elle en a pris avec le Comte de Regnicour , qui n'a point cessé de me rendre des devoirs de bienfaisance ; je le vois même avec plaisir , c'est un homme estimable.

La guerre a toujours été allumée sérieusement , & l'est encore entre la Marquise & la Comtesse ; & dans toutes les occasions où elles ont pu & qu'elles peuvent se donner des preuves de leur haine , elles l'ont fait & continuent à le faire avec une cordialité admirable. Quelque chose qu'ait tentée la Marquise , elle n'a pu enlever le Comte à sa rivale

## DU SENTIMENT. 131

valé ; il a resté constamment attaché à la Comtesse. Ce qu'il y a de singulier & de plaisant dans cette aventure , c'est que l'incomparable Benard , loin de s'être trouvé dans le nombre des exilés , a passé de la chambre à des occupations plus éminentes ; il est devenu l'homme de confiance pour le détail de la maison de son maître , & même pour les affaires du Comte de Regnicour , & l'on imagine aisément qu'il n'a point cessé de l'être pour celles de la Comtesse.

Je fus occupé tout le matin à songer quelle affaire si importante avoir pu obliger le Chevalier de me quitter avec tant de précipitation ; dans quelle circonstance ne m'avoit-il point trouvée ? Je ne voyois rien qui ne dût y céder. Je ne pouvois imaginer

giner que quelque arrangement définitif sur un bien considérable, & encore falloit-il que cet arrangement n'eût pas pu absolument être remis. Je sentis qu'en rendant justice à l'amour du Chevalier, il n'y avoit pas moyen de penser autre chose, & je murmurai contre moi-même d'en avoir été en doute. Je réfléchis aussi qu'il avoit voulu attendre cette définition, pour ne me faire part que d'une chose conclue; c'est par délicatesse qu'il diffère, me dis-je, & moi je le condamne; que je suis injuste! Cette idée me calma; je repris ma gaieté.

Cependant, dans l'attente où j'étois, je me sentis agitée, non par une triste inquiétude, mais par un desir vif & gai, qui éclatoit dans toutes mes actions. Quel bonheur! me dis-je, je trouverois  
dans

## DU SENTIMENT. 133

dans l'objet de mon cœur un soutien du même état , que . . . Je m'interrompis en rougissant ; je voulus étouffer cette idée, elle renaissoit malgré moi. Ce cœur se sentoît encore un peu du bon ton ; il ne méritoit point l'hommage du plus aimable de tous les hommes.

Pour me dissiper de ces idées ; j'eus recours à la lecture ; elle m'ennuya ; je me mis à mon clavier ; je ne pus m'en amuser qu'un quart d'heure. Je passai de la sorte , jusques vers le soir , tantôt à prendre une occupation , tantôt à m'amuser des discours de mes femmes ; & l'impatience & l'ennui commençoient enfin à me saisir , lorsque j'entendis le bruit d'un carrosse. Je ne doutai point que ce ne fût le Chevalier ; il faisoit encore jour : ainsi

*II. Partie.*

M je

je ne fis point l'offense au Duc de  
 soupçonner qu'il fût de retour ,  
 & qu'il eût marché à des heures  
 aussi ignobles. C'étoit cependant  
 lui ; & en entrant , il fit une ex-  
 clamation des plus vives sur ma  
 beauté , en m'assurant , sur son  
 honneur , qu'il ne m'avoit point  
 encore vûe si *radieuse*. Il s'appro-  
 cha de moi , & s'arrêta tout-à-  
 coup , comme un homme indé-  
 cis sur ce qu'il doit faire. Est - il  
 permis aujourd'hui de baiser cet-  
 te main *angélique* ? me dit - il en  
 s'avancant doucement pour la  
 prendre ; mais je la retirerai. C'est  
 donc de cette façon que mon in-  
 terprète me favorise ? s'écria-t-il ;  
 ou bien est - ce vous , Madame ,  
 qui êtes indocile à ses préceptes ?

De bonne foi , reprit-il en se  
 plaçant auprès de moi , pensez-  
 vous qu'une sévérité aussi farou-

cho

## DU SENTIMENT. 137

che soit une jolie chose ? La plus belle ame unie au plus beau corps , c'est vous. On voudroit se jeter à vos pieds , pour rendre un culte à cette ame , & l'adorer. Point d'adoration avec vous : il faut se tenir assis & être spectateur des actions les plus nobles & les plus délicates ; sans donner le moindre signe de vie. On voit mariée sur votre teint la blancheur du lis à l'incarnat de la rose , & cela par la nature , nullement par l'art. Il seroit juste & même décent de rendre l'hommage d'un baiser à des beautés si rares ; point du tout , il faut souffrir & devenir

*le second tome de Tantale.*

On voit une petite main tournée par les Graces ; on est tenté de lui dire quelques jolis mots , de la prendre , de la serrer doucement ,

M 2

pour

## 136 LE TRIOMPHE

pour lui témoigner qu'on la respecte , qu'on l'honore , & qu'on donneroit la moitié de sa vie , pour qu'elle daignât répondre avec bonté. Non , ce qui est reçu dans tout l'Univers , ne l'est pas pour vous , & l'on est contraint de voir cette main mutine prendre de jolies attitudes avec une grace infinie , sans qu'il soit permis de lui faire la moindre politesse. Oh ! cela ne sera point , s'écria-t-il en se jettant brusquement sur ma main qu'il baisa plusieurs fois , sans qu'il me fût possible de l'en empêcher.

En vérité , Monsieur le Duc ; m'écriai-je , ces façons me révoltent , & vous m'obligeriez de . . . En conscience , Madame , interrompit-il , je ne suis pas Duc pour vous ; lorsqu'il s'agira de grade & de supériorité entre vous  
&

& moi , c'est bien vous qui serez la Duchesse , & je me trouverai un foible sujet devant vous. En amour , c'est la beauté qui a le premier rang. Mais , Monsieur , lui dis-je , je ne veux pas qu'il soit question d'amour , & vous devez absolument . . . . Mais , Madame , interrompit-il encore , ordonnez donc à votre cœur d'avoir moins de noblesse & de générosité , à votre esprit de perdre sa finesse & ses graces , à vos traits de devenir irréguliers , à votre . . . oui , à votre tour de gorge d'être sans mouvement : enfin , ordonnez - vous de n'être plus vous-même , & l'on cessera de vous aimer. Croyez-vous que je m'épouvante , moi , d'un mois entier de services sans récompense ? Six semaines , Madame , oui , six semaines , s'il le faut .

M 3      on

## 138 LE TRIOMPHE

on les passera dans le supplice de l'attente.

Ah ! graces au ciel ! m'écriai-je. Et pourquoi cette ravissante exclamation ? demanda-t-il. Je vois du moins un terme , répondis-je , & je suis assurée que dans six semaines je n'entendrai plus une chose qui me déplaît. Je vous les accorde , Monsieur ; mais , ce temps expiré , si vous ne prenez le ton de la simple amitié , rien ne pourra me retenir , & je romps alors toute convention , puisque vous voulez que j'en aye fait une.

A ces mots , le Duc demeura interdit , pâlir , me regarda en soupirant , & repoussa dans ses yeux quelques petites larmes qui vouloient absolument s'échaper. Malgré tout son persiflage , il m'avoit été aisé de m'appercevoir qu'il y  
avoit

## DU SENTIMENT. 139

avoit du vrai dans ses discours , qu'il étoit sérieusement épris , & peut-être pour la première fois. La résistance alloit encore irriter sa passion. Cette réflexion me fit peine ; je me voulus du mal de lui avoir étourdiment permis six semaines de soins & de discours , que je savois bien qu'il seroient inutiles : j'aurois voulu me retracter ; mais comment m'y prendre ?

Il sortit enfin du silence où je l'avois jetté ; & tournant languissamment les yeux sur moi : Le terme que vous m'accordez , dit-il , suffiroit amplement , & je me flatterois même de parvenir à l'abrégé ; on ne résiste pas si longtemps à un amour véritable. Mais je voudrois qu'on eût la bonté de laisser à mes mots le sens qu'ils peuvent avoir , ou du moins qu'il  
n'y

n'y eût que vous seule qui en fîssiez l'explication : vous le dirai-je ? Mon interprète commence à m'allarmer. Je ne pus y tenir ; je souris malgré moi , mais non sans rougir un peu. Ah ! Dieu ! s'écria-t-il , que vois-je ? Mon malheur n'est que trop confirmé. Pendant qu'il prononçoit ces mots avec un vrai sentiment de douleur , on vint m'annoncer l'Abbé , qui entra & fut étonné de voir le Duc ; j'eus lieu de penser que le Président ne lui avoit pas fait cette confidence.

Me trompai-je ? s'écria le Duc ; l'Abbé d'Olimi ! Lui ici ! A quoi vous exposez - vous , Madame ? Vous voulez conserver votre liberté , & vous recevez chez vous le héros de notre siècle ? Savez-vous qu'il est ridicule de lui résister ? Et si vous ne m'en croyez point ,

## DU SENTIMENT. 141

point, demandez-lui, Madame ; il vous le dira comme moi , car il est paîtri de modestie.

L'Abbé s'assit sans s'émouvoir de cette attaque du Duc , que je trouvai un peu trop vive & assez déplacée ; mais il avoit de l'humour , & l'Abbé arriva à propos pour l'en soulager. Il lui répondit cependant avec esprit , même avec jugement ( ce qui me parut un phénomène en lui ) & sans sortir du respect qu'il devoit au Duc. La conversation s'anima entr'eux deux , & sur divers sujets ; je n'y prenois part que lorsque je m'y trouvois forcée par quelque question que l'on me faisoit. J'étois extrêmement inquiète de ne pas voir arriver le Chevalier ; l'heure du souper s'approchoit. Je désespérois enfin qu'il vînt , & je commençois déjà à  
l'excuser

l'excuser dans mon cœur, lorsqu'il entra. Une douce satisfaction paroissoit dans ses yeux, telle qu'on la ressent, lorsqu'on est assuré d'un heureux succès; je compris facilement que tout étoit terminé. Quiconque ignore ce que c'est que d'aimer, ou qui ne le fait que foiblement; ne pourra jamais se peindre le plaisir dont on est pénétré, lorsqu'on voit arriver quelque événement heureux à la personne que l'on aime; mais le desir d'en être instruit particulièrement, quand on n'en a encore qu'une idée vague, est aussi un vrai supplice. J'éprouvois ce mélange de plaisir & de peine en regardant le Chevalier.

Nous nous mîmes à table. Lorsque le souper fut avancé, l'Abbé, en s'écriant sur les mets exquis

## DU SENTIMENT. 143

quis & variés que l'on avoit servis , dit qu'il ne voyoit jamais cette diversité de mets , qu'il n'y trouvât le vrai simbole du goût que l'on doit suivre dans l'amour & ses plaisirs. Cette comparaison est encore plus juste que l'on ne pense , dit le Chevalier ; la variété des mets use le goût , en éteint la source & abrège la vie : peut-on un rapport plus parfait avec les effets du papillonnage ?

Quelle réponse prompte & nerveuse ! s'écria le Duc : j'ai cru le discours de l'Abbé *au plus convaincant* ; & au même instant , je le vois anéanti. Allons , Abbé , vous voilà *enferré* ; soutenez-vous , ne souffrez point que vos lauriers soient flétris.

Monsieur le Chevalier *visé au Sentiment* , dit l'Abbé d'un air ricanneur. Qu'entendez-vous par *viser* &

*vifer ?* reprit le Chevalier ; il est dans mon cœur , & je n'ai point de plaisir dont il ne soit la source. C'est précisément cela , repartit l'Abbé ; j'ai prétendu insinuer que vous rameniez tout à votre objet. Montrez-m'en un plus digne , répliqua le Chevalier , & je le reçois. En vous rapprochant de la nature , reprit l'Abbé , vous le trouverez. Je n'y vois qu'une confirmation de celui que j'ai adopté , repartit le Chevalier , puisque j'y trouve la pudeur , qui est la première source du Sentiment. Bon ! s'écria l'Abbé , quelle nature consultez-vous donc ? J'ignoreis qu'il y en eût plus d'une , dit le Chevalier.

Il en est deux , repartit l'Abbé : l'une niaise , engourdie , embarrassée , qui rougit & s'effarouche , qui ne goûte jamais que  
l'écorce

## DU SENTIMENT. 145

l'écorce du plaisir , ne sachant s'y livrer qu'imparfaitement , & ignorant l'art de le réveiller lorsqu'il est assoupi ; c'est de ce sot limon que sont formés le villageois & le roturier : l'autre patrie de la matière la plus déliée , vive , fine , folâtre , dégagée dans ses graces , assurée dans ses transports , & faisant naître le plaisir , même où on le croit éteint à jamais : enfin la nature du bon ton , & c'est par elle que l'on a appris à *quintessencier le plaisir*.

*Quintessencier le plaisir !* s'écria le Duc : oh ! le joli mot ! Il est inconcevable combien cela est frappant. Entendez - vous , Madame ? *Quintessencier le plaisir !*

Achievez , Monsieur , dit le Chevalier à l'Abbé ; expliquez-moi ce que vous voulez définir par ce mot admirable , & ensui-

re j'aurai l'honneur de vous répondre.

La définition est claire, &, j'ose le dire, *lumineuse*, répondit l'Abbé. Quintessencier, c'est rirer d'une chose l'extrait le plus subtil. Le fatras des languens étoit le *massif* de l'amour; on l'en a débarrassé pour conserver uniquement la flamme du désir; c'est donc en avoir tiré la quintessence, qui est ce qu'on appelle goût; & ce goût devient chaque jour plus piquant par la nouveauté des objets.

Ma foi, Chevalier, dit le Duc, ceci est net & précis; je n'aurois jamais cru l'Abbé un distillateur aussi habile. L'Abbé sourit d'un air de complaisance, & regarda le Chevalier d'un œil de pitié.

Je pourrois vous contester, dit le Chevalier à l'Abbé, votre distinction

inction de deux natures. Vous avez peint, & encore avec des couleurs trop chargées, les caractères de deux différens états; mais nullement ce qu'on appelle la nature, qui est le principe de vie dans tous les êtres, & dans nos cœurs la connoissance du bien & du mal. Cette connoissance nous inspire la pudeur; de la pudeur naît le Sentiment, que la bonne éducation développe & la mauvaise cherche à étouffer. Mais, en vous accordant votre système, puisque vous voulez absolument deux natures, je vous dirai que j'en connois une troisième.

Cela est plaisant, s'écria le Duc, j'aurois cru que c'étoit bien assez de deux; je ne me serois jamais attendu à en voir paroître encore une autre; & vous, Ma-

148 LE TRIOMPHE

dame? me demanda-t-il. Voyons, lui dis-je, de quel air celle-ci se présentera.

Oui, Monsieur, dit le Chevalier en parlant à l'Abbé, j'en connois une troisiéme formée par la plus tendre effusion du Sentiment, ennemie de tout art, noble dans ses expressions, pleine de graces naïves, réservée sans contrainte, libre dans le sérieux, sage dans l'enjouement, vraie dans ses transports; elle seule fixe le plaisir par les attraits de la modestie.

Ah! la charmante nature! s'écria le Duc en voulant me prendre la main, que j'éloignai sans affectation; je lui donne la pomme & mon cœur: en vérité, les deux autres ne pourroient être que ses soubrettes.

Vous prétendez quintessencier  
l'amour,

DU SENTIMENT. 149

l'amour , en le réduisant au desir ? reprit le Chevalier : votre extrait est trop grossier , c'est nous donner le nitre d'une liqueur , & non pas l'esprit ; car il n'est pas possible de nier que le Sentiment ne soit une portion de notre ame , & le desir un mouvement de nos sens.

Cela est clair , dit le Duc ; je suis un peu fâché de voir le desir métamorphosé en nitre : mais comment se refuser à la vérité ? Ne vous mêlez plus de distiller , dit-il à l'Abbé , votre alambic ne vaut rien.

L'Abbé ne trouvant point de réponse , rougissoit de dépit , & croyoit nous en imposer en affectant un air dédaigneux , comme si les discours du Chevalier n'eussent pas mérité qu'il se donnât la peine de les réfuter.

## 150 LE TRIOMPHE

Si vous connoissiez, lui dit le Chevalier, quel est le bonheur de toucher le cœur d'une femme tendre & modeste, de la voir pénétrée des soins qu'on lui a rendus, tremblante de ne pouvoir plus résister, timide sur ses desirs, vous conviendriez que son embarras seul fait goûter un plaisir plus délicieux que tout ce que vous avez éprouvé dans les bras de la coquetterie. Quelque chose qui prouve encore mieux la puissance du Sentiment, c'est lorsqu'on veut inspirer de la volupté à une femme à qui la nature l'a refusée. Vous le tenteriez vainement, si vous croyiez la séduire par des propos légers, ou en lui peignant l'ivresse du plaisir. Elle s'amusera de vos discours, rira de vos portraits; mais ses sens n'en resteront pas moins engourdis.

Attaquez

## DU SENTIMENT. 151

Attaquez son cœur , pénétrez - le du Sentiment par les preuves les plus délicates d'un attachement sincere ; ce feu divin , toujours trop resserré en quelques bornes qu'il puisse être , se répandra bientôt dans ses sens. Vous la verrez étonnée de se sentir livrée à l'ardeur la plus vive , elle qui à peine pouvoit croire que le desir existât ; & cette seule surprise vous comblera déjà d'un plaisir inexprimable. Elle voudra vous cacher son trouble , inutile feinte qui ne sera pas longue. Entraînée par le charme d'une volupté qui aura été votre ouvrage , vous la trouverez docile , soumise à vos transports ; vous la fixerez , & vous jouirez d'un bonheur qui surpassera vos desirs.

Je ne pus me contraindre , ce portrait peignoit trop naturellement

## 152 LE TRIOMPHE

ment ce qui se passoit dans mon cœur ; je donnai au Chevalier le regard le plus tendre. Le Duc s'en apperçut , il se fit violence pour déguiser le trouble qu'il en ressentoit ; il adressa même la parole au Chevalier , en l'applaudissant sur tout ce qu'il avoit dit , & il ajouta qu'il avoit dans le cœur , lui , une provision de Sentimens pour vaincre dix femmes froides.

Nous nous levâmes de table. L'Abbé gromeloit entre ses dents, & le Chevalier étant sorti pour donner quelque ordre à ses gens, il me dit qu'il ne se présenteroit plus chez moi que muni de quelque docte dissertation sur Cassandre. Je ne lui répondis qu'en le regardant avec une pitié méprisante. Le Chevalier rentra , il me vint de nouveau monde ; on se

## DU SENTIMENT. 133

se mit au jeu , l'Abbé ne fut d'aucune partie , & se retira.

Depuis ce tems-là , il n'est venu que rarement me rendre visite ; j'ai su qu'il avoit répandu dans le monde que j'étois devenue la plus auguste de toutes les bégueules : je lui pardonne volontiers , il est sans conséquence ; je ne serois pas même fâchée de le voir , car ses ridicules m'amusoient quelquefois.

Les parties de jeu finies , on se leva , & on se disposa à partir. J'aurois voulu pouvoir retenir le Chevalier ; l'envie que j'avois d'apprendre ce qui lui donnoit tant de satisfaction , n'avoit fait qu'augmenter ; mais , comment trouver un prétexte , & sur-tout devant le Duc ? Sans sa présence , peut-être me serois-je hasardée à feindre d'être obligée de communiquer

communiquer quelque affaire au Chevalier , ce qui n'auroit pas été dans l'exacte régularité à cette heure-là ; mais j'aurois soutenu ma feinte d'un air assez sérieux pour en imposer peut-être. Ce ne fut donc que le Duc qui m'en empêcha ; il me devint très-importun dans ce moment ; & pour me venger du tourment qu'il me causoit , je saisis un instant où il m'observoit le plus , & je fis au Chevalier le souris le plus tendre. Ma vengeance réussit , mais je ne m'en trouvai pas plus satisfaite ; tout le monde sortit , le Duc & le Chevalier partirent ensemble.

Je fus encore plus mécontente en songeant combien le Duc alloit désormais nous être incommode ; j'aurois voulu pouvoir abréger les six semaines. Je passai  
une

## DU SENTIMENT. 155

une nuit fort agitée ; je me faisois mille idées sur ce qui avoit pû arriver d'heureux au Chevalier. Je n'oserois assurer que quelque levain du bon ton ne se fît quelquefois sentir dans mon ame ; mais je l'étouffois en naissant , je m'irritois contre moi-même ; je voulois que toute ma joie fût uniquement pour le Chevalier.

Je sonnai mes femmes le lendemain de si bonne heure , que l'Anglade m'en témoigna sa surprise. J'aurois voulu que le Chevalier eût secondé mon impatience , & qu'il se fût trouvé à mon réveil. Je le condamnois de ne pas s'empresser davantage à venir me faire part du sujet de son air satisfait. Je me levai de mauvaise humeur contre lui ; je ne voulus point qu'il me trouvât dans la situation où j'étois , puis-  
qu'il

qu'il ne le méritoit pas. Cependant, en regardant ma montre, je vis que je lui faisois injustice; car il n'étoit point encore une heure convenable pour qu'il vînt me voir. Je fus fâchée de m'être levée, un moment après je ne le fus plus, & je me trouvai dans une agitation continuelle, jusqu'au moment que le Chevalier arriva. Je le grondai d'être venu si tard, pendant qu'il n'étoit pas encore l'heure où il faisoit ordinairement jour chez moi. Il y a apparence qu'il s'étoit flatté qu'il ne me trouveroit pas levée; on pouvoit du moins le présumer au feu qui brilloit dans ses yeux.

Il me remercia du reproche obligeant que je lui faisois, & il m'embrassa pour donner plus de force à ses discours. Je lui  
passai

## DU SENTIMENT. 157

passai cette distraction ; je m'attendois qu'il commençât à m'ouvrir son cœur sur ce que je desirois savoir. Loin d'y penser, il se jeta à mes genoux pour continuer à me remercier, & chercha dans mes yeux si j'étois disposée à lui permettre de porter plus loin sa reconnoissance. Il n'y vit point ce qu'il demandoit ; je me fis même beaucoup de violence pour qu'il ne pût y découvrir ma colere. Je trouvois qu'il manquoit beaucoup au Sentiment, lui qui m'en avoit donné des leçons : quoi ! m'avoir parlé la veille d'une affaire qui l'avoit forcé de me quitter, être revenu plein de joie, & négliger de me faire part du sujet de cette satisfaction, & présumer que je lui donnerois des preuves de ma tendresse, pendant qu'il m'en donnoit si peu.

II. Partie. O de

## 158 LE TRIOMPHE

de sa confiance ! Je me levai en feignant de vouloir donner quelque ordre à mes femmes , mais réellement pour cacher des larmes que je ne pouvois plus retenir. Je voulus éviter aussi de me trouver exposée à ses caresses ; quelque irritée que je fusse contre lui , je n'étois pas sûre qu'il ne m'eût apaisée , & je ne voulois pas l'être : enfin j'appellai l'Angladè ; je fis avec elle des arrangemens de pature ; après une occupation , je passois à une autre ; la familiarité avec laquelle je recevois le Chevalier , & qu'il venoit chez moi , me donnoit la liberté de me permettre avec lui ce qui auroit été une impolitesse avec d'autres.

Lorsqu'il me parloit , je lui répondois avec l'air le plus tranquille qu'il m'étoit possible de  
O prendre ;

## DU SENTIMENT. 159

prendre. Quoiqu'il ne pût pas démêler que j'eusse quelque ressentiment contre lui, il étoit toujours surpris de voir dans toutes mes actions une indifférence qui n'auroit pas dû être naturelle après les remerciemens qu'il avoit voulu me faire. Je voyois qu'il ne concevoit point cette froideur; & moi, je concevois encore moins qu'il n'en devinât pas le motif.

Il se leva, & s'approcha de moi pour me dire son sentiment sur les ajustemens que l'on me préparoit. Il apperçut sur ma toilette le billet du Baron que l'on y avoit mis; on l'avoit trouvé la veille sur mon lit. Il se rappella que ce Baron avoit dû venir me faire une confidence. Il feignit de vouloir examiner une tabatiere singuliere qui étoit

sur ma toilette ; pour la prendre , il écarta ce billet , mais d'une façon marquée & qui pût me donner l'idée de lui parler du motif qui avoit amené le Baron chez moi.

Je fus enchantée qu'il m'offrît lui-même l'occasion de me venger ; & , pour qu'il n'ignorât point que j'avois pris garde qu'il avoit touché ce billet , je le pris , je le mis à un autre coin de la toilette , mais sans dire un seul mot au sujet du Baron ; j'affectai même de lui parler avec empressement d'autre chose , comme si j'eusse eu envie de le détourner d'y penser , & mon petit manège eut tout le succès que je pouvois en attendre. Le Chevalier demeura étonné ; je renvoyai mes femmes , afin qu'il ne présûmât point que j'eusse gardé le silence

silence à cause d'elles ; il fut alors pleinement convaincu que je voulois lui faire un mystère de ce que le Baron m'avoit dit , & il m'en parut vivement touché. Il ne m'offensoit pas au point d'imaginer que j'eusse envie de former aucune liaison avec un homme aussi méprisable ; j'ai su depuis qu'il n'en avoit jamais eu l'idée : mais il pensoit que je lui devois la confidence de quelque chose que l'on pût me dire , ou qui pût m'arriver , & il étoit piqué de ma réserve : il avoit assurément grande raison ; mais je pensois l'avoir autant que lui , & beaucoup plus de droit d'être révoltée de son silence.

Il dîna avec moi , & en nous levant de table , nous rentrâmes dans mon appartement. Quel-

162 LE TRIOMPHE

dent & spectateur des politesses que nous nous faisons, qui ne finissoient point, en auroit beaucoup ri; &, à parler naturellement, cela alloit un peu jusques au ridicule. C'est être dupe de passer le tems d'une façon aussi maussade, lorsqu'on en peut faire un emploi plus agréable; car enfin, il ne tenoit qu'à lui ou à moi de dire un mot, & tout auroit été développé. Cependant il faut convenir aussi que la fierté ne me permettoit pas, à moi, de demander ce que l'on vouloit me cacher, & que la bienséance défendoit au Chevalier de me faire aucune question sur un sujet que je ne paroissais pas disposée à lui déclarer; ainsi, par fierté & par bienséance, nous souffrions un vrai supplice.

Le Duc arriva. Je me fis un  
nouveau

nouveau plaisir d'augmenter l'inquiétude du Chevalier. Je reçus le Duc avec un air bien différent de celui qu'il m'avoit vû la veille, lorsqu'il avoit pris congé de moi. Ceci étoit sérieux; le Chevalier en fut alarmé, & son chagrin lui étoit d'autant plus cruel, que par amour-propre pour lui, & par égard pour moi, il se voyoit forcé de le cacher sous un air libre.

Je ne rapporterai point tous les propos singuliers que le Duc me tint, & tous ceux qu'il adressa au Chevalier, qui, malgré sa douleur cachée, répondoit avec un esprit infini, & donnoit même quelquefois une tournure plaisante à ses discours. Je me suis restreinte à des bornes, & il n'y en auroit plus, si je voulois à chaque circonstance entrer en-  
core

core dans des détails ; car le Duc étoit intarissable , & le Chevalier nûllement fait pour rester muet lorsqu'on l'attaquoit.

Je ne pus continuer long-tems à tourmenter le Chevalier ; & dans la crainte aussi de donner des espérances au Duc , je repris , pendant toute la soirée , les façons que j'étois accoutumée d'avoir avec lui , à quelque petite chose près de moins sévère. En nous séparant , je fis au Duc quelques politesses plus animées qu'à l'ordinaire ; je ne donnai au Chevalier aucun regard qui pût entierement le rassurer.

Nous passâmes quatre à cinq jours , le Chevalier & moi , à nous boudier noblement , & à nous accabler à tout propos d'égarde & de politesses. Comme j'étois d'un caractère plus vif que  
**selui**

## DU SENTIMENT. 165

celui du Chevalier, il ne me fut pas possible d'y tenir plus longtemps, & je commençai à me relâcher la premiere. Je fus tentée plus d'une fois de lui avouer le sujet qui m'indisposoit contre lui; mais je ne voyois aucun moyen de lui parler d'une chose, où je présumoïs qu'il étoit question de fortune; il étoit de ma délicatesse & de mon devoir de me taire sur une pareille matiere. Le Chevalier faisoit quelquefois tomber la conversation sur le Baron, en parlant de la reconnaissance qu'il lui devoit comme au premier moteur du bonheur qu'il avoit de me connoître; je ne répondois rien à ce discours, je ne faisois qu'en sourire, & le Chevalier ne s'en trouvoit pas satisfait.

Le Duc continuoit à profiter  
des

des six semaines ; il mettoit tout en usage pour me plaire & me prouver son amour. C'étoient des déclarations plaisantes , & qui faisoient sentir cependant la vérité de sa passion ; c'étoient de petites galanteries de babioles jolies & singulières , qu'une femme peut recevoir sans conséquence , & qu'il seroit même ridicule qu'elle refusât. Le Chevalier remarquoit tout ; mais il me voyoit toujours si réservée , lorsque le Duc vouloit se hasarder au plus léger badinage , qu'il ne pouvoit raisonnablement concevoir une jalousie bien décidée ; mais il lui en restoit toujours quelque petite émotion.

J'avois repris mon ton accoutumé , & je ne lui déguisois plus toute la tendresse que je ressentois pour lui ; mais je me tenois  
bien

## DU SENTIMENT. 167

bien sur mes gardes, pour ne lui laisser aucun moment qu'il pût mettre à profit. J'avois un soin extrême d'éviter les têtes à têtes ; & enfin, pour parler clairement, j'étois décidée à ne pas lui accorder mes bontés, qu'il ne m'eût donné de lui-même la preuve de confiance que je pensois qu'il me devoit.

J'avouerais avec franchise que je ne soutenois pas mon projet sans peine, & , quoique naturellement peu susceptible de cette sensibilité qu'on appelle desir, je ne pouvois me trouver à la proximité du Chevalier, que je n'éprouvasse ce qu'il avoit si bien peint à l'occasion de la troisième nature. Ennuyée infiniment de la rigoureuse loi que je m'étois imposée, l'envie commençoit à me prendre de l'enfreindre, lorsqu

## 288 LE TRIOMPHE

que j'imaginai un moyen d'engager le Chevalier à me faire part de ce que je voulois qu'il me confiât, sans blesser ma délicatesse ni la sienne. Je pensai qu'il falloit me restreindre à un petit nombre de domestiques, me retrancher de même sur plusieurs fantaisies que j'aurois pu encore satisfaire pendant quelque tems, & dire au Chevalier que je me bornois à une dépense médiocre, autant par goût que pour me trouver de niveau avec lui, ne voulant point avoir plus d'éclat que lui-même. Il me sembloit qu'un aveu aussi tendre & aussi délicat l'engageroit à me déclarer l'état de sa fortune. Ce n'étoit point que je formasse aucune idée d'avantage pour moi, quelque brillante qu'elle pût être; mon cœur étoit enfin délivré de toute contagion

## DU SENTIMENT. 169

gion du bon ton. J'aurois bien désiré que le Chevalier me fît des offres, mais pour jouir du plaisir de les refuser constamment, & me rendre digne de lui.

A peine eus-je conçu mon idée, que je l'exécutai. Le Duc qui vint me voir le premier ce jour-là, s'appêrçut du changement qu'il y avoit dans ma maison. Il m'en parla avec une vraie douleur; je lui en témoignai ma reconnoissance, je m'en sentis réellement pénétrée. Il voulut me faire entendre, avec toute la délicatesse possible, de le rendre le plus heureux des hommes, en souffrant qu'il prît quelques permissions, qui, loin d'altérer en rien l'éclat de sa fortune, ne feroit que le soulager d'un superflu inutile, m'assurant qu'il n'auroit

*II. Partie.*

P pour

170. LE TRIOMPHE  
pour objet que le plaisir d'en faire un aussi digne emploi. Des offres aussi délicates méritoient encore un remerciement ; je le lui fis , mais en lui faisant sentir combien j'étois éloignée de les accepter ; je le menaçai même de faire cesser les six semaines au même instant , s'il me donnoit le chagrin de les réitérer. Il n'osa donc me repliquer ; je vis que non-seulement je le remplissois d'admiration pour moi , mais encore d'un amour plus violent , ce qui m'affligea , ne pouvant que le rendre malheureux. Il me quitta de bonne heure , se trouvant obligé d'aller à Versailles. Je fus charmée de me voir libre de pouvoir enfin avoir une conversation avec le Chevalier aussi longue que nous le jugerions à propos.

## DU SENTIMENT. 171

Il vint une demi - heure après le départ du Duc. Il s'aperçut également de la réforme que j'avois faite , & je lui en dis le motif , comme je l'avois imaginé , & dans tous les termes que ma tendresse pour lui pouvoit m'inspirer. Je ne pourrois exprimer l'étonnement , la joie , le plaisir qui éclaterent sur son visage ; il me combla de louanges ; il m'admira ; il se jeta à mes pieds , mais il ne s'ouvrit en aucune façon sur ce qui le regardoit. Dénégue de l'espérance que je m'étois faite , je me sentis frappée de la douleur la plus vive. Je me tourmentai jusques au point d'imaginer qu'il ne se tenoit dans cette réserve que dans la crainte de se voir obligé de me faire des offres.

Il étoit à mes genoux ; je me

## 172 LE TRIOMPHE

trouvois contrainte de souffrir ses caresses : il auroit paru ridicule que dans un moment où je venois de lui parler avec tant de passion , & dans l'occasion libre où nous nous trouvions , j'eusse voulu m'armer d'une réserve des plus déplacées ; mais indignée contre lui aussi fortement que je l'étois , comment me résoudre à accorder ce que je croyois qu'il méritoit si peu ? J'étois dans la gêne la plus cruelle & sur le point de me feindre malade ; j'aurois pu même le dire sans trop blesser la vérité. On vint heureusement m'annoncer la Marquise ; & cette femme , qui fort souvent m'étoit importune , me devint aimable dans ce moment-là. Je lui marquai les attentions les plus obligeantes , auxquelles elle répondit avec beaucoup de sensibilité ,

# DU SENTIMENT. 173

sensibilité , & je l'engageai dès le moment à rester à souper. Elle l'accepta avec plaisir , en nous priant , le Chevalier & moi , de lui pardonner sa physionomie tragique : elle ajouta qu'elle avoit du noir dans l'esprit , & qu'elle étoit ce soir-là d'une sottise rebu- tante. Nous apprîmes dans la conversation , qu'elle avoit rencontré la Comtesse d'Emery avec le Comte de Regnicour.

Le Chevalier me regardoit ; il ne pouvoit comprendre qu'une femme , qu'il pensoit être venue nous troubler si mal-à-propos , pût s'attirer de moi des politesses aussi marquées : j'évitois de rencontrer ses yeux , ce qui l'étonna beaucoup & l'inquiéta davantage.

La Marquise remarqua à table ; & dans d'autres circonstances ,

que j'avois beaucoup supprimé de l'aisance fastueuse dans laquelle j'étois acoutumée de vivre. Elle m'en parla lorsque nous fûmes rentrés dans mon appartement; je lui fis sentir qu'il n'en avoit rien coûté à mon cœur pour m'en priver, & que je m'y trouvois déjà habituée, sans en ressentir aucun regret. Elle nous fit entendre que notre liaison étoit mal conçue; & sous des mots couverts, elle fit comprendre au Chevalier qu'il auroit agi plus prudemment de s'attacher à elle, & moi plus sagement de faire un choix qui ne m'engageât à aucune réforme. Pour conclusion, elle tâcha d'insinuer au Chevalier qu'il étoit encore à tems de se conduire avec prudence.

Ce discours me déplut; le Chevalier en rougit, & regarda la Marquise

## DU SENTIMENT. 175

Marquise d'un air qui ne dut pas la satisfaire. Malgré l'obligation secrète que je lui avois d'être venue à mon secours si à propos, je ne pus lui cacher mon dépit, & m'empêcher de lui témoigner de la froideur. Cela mit entre nous deux la conversation sur un ion de politesse affectée, & quelquefois méchante. Il vint du monde; on se mit au jeu, & lorsqu'on parut, nous nous quitâmes, la Marquise & moi, en nous embrassant, mais intérieurement extrêmement brouillées. Notre rupture cachée a continué & continue encore à ma grande satisfaction: nous ne nous faisons que très-rarement des visites de bienveillance & fort inutiles. Cette soirée finit donc désagréablement pour moi de toute façon.

Je me livrai à ma douleur;  
lorsque

## 178 LE TRIOMPHE

Lorsque je fus seule. Comment  
 allois-je me conduire désormais ?  
 Je ne pouvois montrer du ressentiment ; sur quoi le fonder ? Il  
 falloit donc continuer à témoi-  
 gner au Chevalier ma tendresse,  
 & cependant , prendre des pré-  
 cautions contre lui ; car enfin ,  
 je ne voulois point me livrer à  
 ses transports , qu'il n'en fût di-  
 gne. Ah ! Dieu ! quel supplice !  
 Je me déterminai cependant à le  
 Toutenir.

Je fis le lendemain au Cheva-  
 lier l'accueil que j'avois coutume  
 de lui faire ; ce qui le rassura sur  
 le soin que j'avois pris la veille  
 d'éviter ses yeux ; mais j'eus gran-  
 de attention de garder l'Anglade  
 auprès de moi , sous divers pré-  
 textes plus frivoles les uns que les  
 autres , & que j'étois charmée  
 qu'il reconût pour tels. Le Duc  
 arriva ;

## DU SENTIMENT. 177

arriva , qui me délivra de toute gêne ; je les traitai l'un & l'autre comme j'étois dans l'habitude de le faire. Je continuai plusieurs jours de la sorte à faire des visites , à en recevoir , & enfin à ne me trouver jamais chez moi qu'en occupation , ou environnée de monde. Le Chevalier me regardoit ; je répondois à ce langage aussi tendrement qu'il me l'adressoit ; il souffroit beaucoup , & moi aussi ; je ne comprenois pas qu'il ne devinât point ce qui m'engageoit à différer son bonheur & le mien.

Je commençai à douter que le sujet de satisfaction qui avoit paru en lui ce jour si remarquable , en fût un qui regardât la fortune. Je ne voyois rien qui pût le dénoter , & j'étois bien informée de la façon dont le Chevalier

valier

valier vivoit chez lui. Mais enfin, il avoit eu une cause de joie, qui avoit même été accomplie; pourquoi ne me l'avoir pas révélée?

Le tems accordé au Duc approchoit de son terme; il n'y avoit plus que trois jours pour qu'il fût expiré. Le Duc étoit depuis six jours à la Cour, & devoit encore y en demeurer quatre. Il m'avoit écrit qu'il espéroit que ces jours d'absence ne seroient point mis en ligne de compte; j'avois répondu que je prétendois sérieusement qu'ils y fussent comme les autres.

Le Chevalier vint me voir le premier jour de ces trois derniers qui devoient accomplir les six semaines du Duc: il vint, dis-je, d'assez bonne heure pour espérer de me trouver seule. Mais j'avois encore pris des précautions

## DU SENTIMENT. 179

tions & des plus gênantes. Ces deux sublimes prudes, dont j'ai déjà parlé, étoient chez moi; c'étoit moi-même qui les avois fait inviter de me venir voir. Le Chevalier frémit en les appercevant, & me regarda de l'air le plus tendre & le plus douloureux. L'après-midi il me vint grande compagnie : pendant que l'on formoit les parties de jeu, le Chevalier vint auprès de moi; il me supplia de me délivrer de tout ce monde avant le souper, & de lui accorder un entretien particulier : il accompagna cette priere d'un profond soupir. J'en fus touchée; &, sur le point de lui accorder ce qu'il me demandoit, j'hésitai : ses yeux étoient pleins d'une langueur qui auroit attendri les plus insensibles. Je lui répondis ( mais en n'osant presque

presque le regarder , tant j'étois émue ) qu'il voyoit l'impossibilité où j'étois de le satisfaire. Cependant , si je l'avois bien voulu , il est sûr qu'en feignant une migraine , j'aurois dissipé tout ce monde. Il se sépara de moi en soupirant encore ; je voulus le rappeler , pour lui dire que je consentois à ce qu'il désiroit : il se trouva engagé dans une partie ; & lorsqu'elle fut finie , il s'éclipsa dans un moment que j'étois occupée à dire mon sentiment sur un coup de jeu particulier & douteux , qui étoit arrivé dans la partie où j'étois.

Lorsque je ne vis plus le Chevalier , il me prit un frissonnement si violent , que j'en pâlis ; on s'empressa à me demander si je me trouvois mal. Je revins un peu à moi ; mais , loin de pou-  
vois

## DU SENTIMENT. 181

vois me calmer , mon cœur pal-  
pitoit avec violence , & je mou-  
rois de ne pouvoir pas du moins  
me soulager par quelques lar-  
mes. Je me figurai que le Cheva-  
lier vouloit peut-être me déclarer  
ce que j'avois tant désiré savoir.  
Cette idée augmenta mon trou-  
ble : on me vit changer de cou-  
leur si souvent , que l'on se hâta  
d'achever les parties , & tout ce  
monde se retira. Comment pein-  
dre l'inquiétude que je souffris  
cette nuit ?

On peut croire que je sonnai le  
lendemain de bonne heure. Je me  
sentois assez accablée pour de-  
meurer au lit ; je me regardai  
dans un miroir , je me trouvai  
l'air un peu abattu ; mais , j'ose  
le dire , cette langueur ajoûtoit à  
mes charmes : je vis que je ne  
perdrois rien auprès du Chevalier.

*II. Persie.*

Q

Je

Je languissois d'impatience de le voir. L'heure, où il savoit que je me levois, étant passée, je ne pus plus souffrir d'être couchée; je me levai avec dépit: à peine l'Anglade m'eut-elle habillée (c'étoit la seule femme que j'avois gardée) que je me sentis assez foible pour me repentir de m'être levée. Malgré tout cet abattement, je sentoís que l'arrivée du Chevalier, un de ses regards alloit me redonner mes forces, & quelque chose encore de plus intéressant. Ne pouvant plus soutenir mon supplice, j'allois ordonner qu'on allât chez lui, pour lui dire que je voulois lui parler, lorsqu'on vint m'annoncer un de ses gens. J'aurois sans doute été plus charmée de sa personne; mais je fus un peu calmée, en songeant que c'étoit infailliblement

## DU SENTIMENT. 183

ment un de ces tendres tributs qu'il me rendoit quelquefois, un billet enfin, qu'il me faisoit apporter. Le laquais se présenta, me remit un billet, comme je l'avois prévu, & rentra dans l'antichambre : j'ouvris ce cher gage de sa tendresse, & j'y lus ces mots :

*Je suis parti hier au soir, deux heures après que je fus retiré de chez vous, Madame.*

A ces premiers mots, un tremblement universel s'empara de moi.

*Une affaire indispensable & précipitée, m'a forcé à un départ aussi brusque. Je ne puis vous dire le tems que je serai absent.*

Chaque mot me faisoit mourir. Mais je pars plein de la tendresse la plus vive & entièrement à vous, comme je le serai toute ma vie. A

Q 2

mon

## 184 LE TRIOMPHE

mon retour , attendez - vous à me voir à vos pieds aussi tendre , aussi empressé , aussi passionné que je l'étois hier ; & alors , plus d'importun , si ma vie , dans ce tems-là , peut encore vous être chère.

Je pris la main de l'Anglade en lisant ces mots , comme par une espèce de soulagement : un poignard plongé dans le sein , je ne le crois pas plus cruel ; la mort étoit dans mon cœur.

Pardonnez , si je vous laisse ignorer le lieu où je vais & le sujet de mon départ ; tout vous sera développé dans le tems convenable. Vous aurez chaque semaine de mes nouvelles par un Express , à qui vous daignerez remettre vos réponses. Adieu ; après un peu de reflexion , je ne fus point fâché hier au soir que vous m'eussiez privé de vous dire ce mot ; il nous auroit trop attendris ,  
Et

# DU SENTIMENT. 185

Et je me flatte encore assez, pour me persuader que, sans le savoir, vous vous êtes épargné beaucoup de douleur. Adieu, je vous écris de sept lieues de Paris, mais le terme de mon voyage est extrêmement plus éloigné. Adieu, ne vous livrez pas à autant de douleur que j'en ressens; c'est pour moi que je vous demande cette grâce: vous sentez que ma vie y est attachée, & vous devez me l'accorder, si vous m'aimez.

Comment peut-il espérer de l'obtenir? m'écriai-je en fondant en larmes. L'Anglade se mit à mes genoux, pour me supplier de ne point me rendre malade! cette femme m'étoit extrêmement attachée; & me l'est encore. Tiens, lui dis je, lis; vois, s'il est possible que j'y résiste. Il est inutile que je fasse remarquer qu'elle avoit pénétré ma passion il y avoit

long-tems, on doit l'avoit prévu. Elle lut, & en achevant elle chercha à écarter la lettre, que je repris avec précipitation : il n'y a point de sujet de consolation qu'elle ne me mît devant les yeux avec un zèle & des expressions au-dessus de son état. Elle ne put rien obtenir sur moi pendant deux jours qu'elle ne me quitta pas un seul moment. Ah ! que je trouvois alors l'amour de Sentiment une passion cruelle ! Je consentis enfin, le troisième jour, à me prêter à quelque soulagement. L'Anglade gagna sur moi de recevoir du monde.

La première visite que j'eus, fut celle de Madame de Lormes ; c'étoit le nom d'une de ces deux prudes. Après quelques discours sur des matieres qui m'ennuyoient, elle me demanda si je voyois souvent le Chevalier de Vermeuil :

quoil

29

cette

## DU SENTIMENT. 187

cette question m'étonna & me troubla extrêmement. Je lui répondis qu'il m'honoroit souvent de ses visites, & qu'on ne pouvoit ni le trop voir, ni trop admirer sa façon de penser. Elle me repartit qu'elle étoit beaucoup de mon sentiment, & qu'elle savoit un trait de sa part des plus nobles & des plus grands qu'on pût imaginer. A ces mots, mon cœur s'ouvrit pour recevoir ce qu'elle alloit me raconter.

Je connois, dit-elle, une femme de la première qualité, plongée dans l'indigence la plus affreuse; & pour comble de peine, elle est encore fort âgée & malade. Un homme d'une probité connue, même réverée, & que je vois souvent, va quelquefois chez cette Dame, & la soulage par des discours consolans;

ne pouvant lui donner autre chose ; sa fortune est trop bornée. Le Chevalier de Vermeuil connoît cet homme, & l'estime beaucoup : il y a plus d'un mois que celui-ci parla au Chevalier de la Dame en question, & qu'il lui peignit sa misère. Le Chevalier fit éclater une joie généreuse & sincère, en assurant cet homme, qu'il lui avoit une obligation infinie de lui avoir découvert une occasion de faire une action la plus satisfaisante pour soi-même, particulièrement lorsqu'on étoit assuré de la bien adresser. Il lui donna un rendez-vous pour le lendemain, se trouva exactement à l'heure annoncée, & lui remit une somme considérable pour la donner à cette Dame, en lui recommandant, sur toute chose, de ne le jamais nommer, ni à elle, ni à  
qui

## DU SENTIMENT. 189

qui que ce fût, voulant absolument être ignoré pour l'auteur de ce don. Cet homme, qui sait quelles sont les facultés du Chevalier, fut interdit d'une si grande générosité, & il hésita à se charger de ce message. Le Chevalier l'en pria avec la plus vive instance, comme s'il eût été question de lui accorder une grâce, l'y engagea enfin, lui recommanda encore le secret, & se sépara de lui avec la même satisfaction que s'il eût obtenu la faveur la plus signalée. Cet homme s'est acquitté de son message avec tout le scrupule imaginable ; & la Dame ignore encore son bienfaiteur. J'ai appris cette belle action du Chevalier, dans une circonstance que je ne rougirai point de vous découvrir. Le première fois que je l'ai vû chez vous, il m'a plu.

plu. Dès le lendemain, je pris des informations : on me parla de lui comme d'un homme plein de mérite ; & à l'égard de sa fortune, on me dit qu'elle n'étoit point assez éclatante pour son rang, & encore moins digne de la noblesse de son cœur. Je jouis d'un bien considérable : l'en rendre maître en lui offrant ma main, me parut l'état le plus heureux auquel je pouvois aspirer. J'en parlai à cet homme, qui m'approuva infiniment. Dans cette occasion, il se crut dispensé du secret ; il me confia tout ce que je viens de vous raconter. Je pris encore plus d'inclination pour le Chevalier, & je chargeai cet homme de pressentir s'il avoit quelque penchant pour le mariage ; mais chaque fois qu'il lui en a parlé, il lui a toujours trouvé  
une

## DU SENTIMENT. 191

une répugnance invincible pour ce lien. En cela , je ne puis ni l'approuver , ni le blâmer. Il me reste pour lui une estime & une admiration qui ne cesseront qu'avec moi ; & quant au secret , sur sa rare générosité , je ne m'y crois point obligée. Après que Madame de Lormes eut encore fait quelques réflexions sur le mérite du Chevalier , auxquelles on peut juger comme j'applaudis , elle me quitta , & je me livrai à toutes les idées que pouvoit me suggérer le récit que l'on m'avoit fait.

Il n'y avoit point à en douter ; je venois de découvrir le sujet de la satisfaction que j'avois vûe au Chevalier ; cette joie étoit bien digne de lui ; & à l'égard du secret qu'il m'en avoit gardé , loin de lui en faire un crime , n'étoit-

ce point un nouveau motif pour l'adorer ? Que je me sentis déchirer de regrets ! Cependant je me rappelai que lorsqu'il m'avoit quittée ce jour si mémorable , il m'avoit dit que non seulement il auroit été impoli , mais imprudent à lui de se faire attendre. Comment accorder ce mot d'*imprudent* avec un rendez-vous qu'il avoit donné lui-même , & pour une chose qui ne dépendoit que de lui ? A l'égard de l'époque , elle se trouvoit juste. Mais ne pouvoit - on pas interpréter ce terme d'une façon délicate ? Lorsqu'on fait une belle action , pour n'en pas ternir le mérite , même le plus légèrement , il y auroit de l'imprudence de manquer à la plus petite attention. Cette pensée me parut juste : où il s'agissoit de délicatesse , il étoit impossible de

## DU SENTIMENT. 193

de ne pas reconnoître le Chevalier. Mon sort n'étoit que trop décidé : j'avois donc tenu le Chevalier dans le supplice , moi , qui aurois dû le combler de plaisir ! Cette idée étoit trop douloureuse , pour la soutenir sans aucun secours. J'appellai l'Anglade ; & en l'embrassant & la baignant de mes larmes , je lui fis part de ce que l'on m'avoit raconté. Elle convint qu'il n'y avoit point d'homme qui méritât d'être aimé aussi tendrement que le Chevalier en étoit digne : mais je ne puis approuver , Madame , me dit-elle , la douleur trop vive à laquelle vous vous livrez : c'est peu répondre à la prière qu'il vous a faite dans sa lettre ; vous lui devez même l'attention de ne point altérer des charmes qui doivent faire la récompense d'un

II. Partie.                      R                      mérite

## 194 LE TRIOMPHE

mérite aussi rare.

Il me vint dans l'esprit qu'il avoit eu peut-être une affaire d'honneur qui l'avoit obligé de s'éloigner si précipitamment ; cette idée me livra à de nouvelles alarmes. Si ses largesses , me dis-je , & sur-tout ce qu'il a fait pour cette Dame , l'avoient mis dans le cas de partir sans les secours nécessaires pour soutenir son nom , à quoi ne se trouveroit-il point exposé dans un pays éloigné de sa patrie ? Je ne m'arrêtois point à ce qu'il m'avoit marqué ; je pensois qu'il n'avoit pas voulu m'effrayer. Je fis retirer l'Anglade , sous le prétexte de vouloir prendre du repos. Je mis à part une somme que je me trouvois chez moi , qui n'étoit pas considérable , mais desirant qu'elle le fût ; je ne m'en réservai qu'une

## DU SENTIMENT. 195

qu'une partie très-modique , résolue , en cas de quelques circonstances fâcheuses , d'avoir recours à des effets précieux que j'avois , & je me proposai de remettre cette somme à l'Exprès qui m'étoit annoncé dans la lettre , pour qu'il la fît tenir au Chevalier.

J'écrivis à cet adorable Chevalier ; mon cœur me dicta les termes , je ne crois pas qu'il soit possible d'en imaginer de plus tendres. Je lui fis l'aveu de ce qui m'avoit engagée à me dérober à ses empressements ; & en lui déclarant ce que Madame de Lormes m'avoit appris , je lui peignis , avec les couleurs les plus vives , le repentir dont j'étois pénétrée de l'avoir tourmenté aussi injustement. Je lui parlai du Baron , de l'insolence qu'il avoit eue de me faire une déclaration , de ce

que je lui avois répondu, de la  
 dont je m'étois délivrée de  
 lui, & je convins encore que je  
 ne lui en avois fait un mystère que  
 pour l'inquiéter, en lui protes-  
 tant que je succomberois à ma  
 douleur, s'il ne m'assuroit dans  
 peu qu'il me pardonnoit mes in-  
 justices. Je finis en lui communi-  
 quant l'inquiétude où j'étois sur  
 la cause de son départ, ce que je  
 me figurois, & en le suppliant  
 d'accepter la petite somme que  
 son Commissionnaire lui feroit  
 tenir. *Ne craignez point*, lui di-  
 fois-je, *que j'en sois dérangée en*  
*aucune façon ; je serai même prête*  
*à vous en fournir d'autres, ne m'en*  
*trouvant nullement incommodée,*  
*vous m'offenseriez de me refuser.*  
*Pressez, le plutôt que vous pour-*  
*rez, un retour d'où dépend le re-*  
*pos de ma vie ; souvenez-vous*  
 combien

## DU SENTIMENT. 19

combien je vous dois de réparation ;  
je languirai jusqu'au moment  
je pourrai vous les faire.

J'avois été si remplie de mon  
objet en écrivant cette lettre, que  
je l'avois écrite comme si je n'eus-  
se eu qu'à la remettre à l'Express ;  
me se figurant presque présent ;  
mais, revenue à moi-même, que  
je soupirai avec douleur de me  
voir détrompée de mon illusion !  
Quand viendra-t-il, cet homme ?  
Que j'allois encore souffrir de  
cette attente ! Je rappelai l'An-  
glade, sans me souvenir que je  
lui avois dit que je voulois me  
seposer ; je lui fis lecture de la  
lettre, en supprimant l'article  
où il étoit question de la som-  
me que je voulois envoyer. A  
cette lecture, l'Anglade versa  
des larmes : je m'en sentis con-  
solée, présumant par-là combien

## 58 LE TRIOMPHE

Chevalier en seroit attendri.  
Le tems que j'avois accordé au  
Duc, étoit enfin expiré de la veil-  
le. J'étois bien décidée à ne pas  
me rendre à sa façon de compter,  
& à le forcer ou de changer de  
ton, ou de cesser de me voir. Il  
devoit revenir de Versailles ce  
jour même; je l'attendois: j'é-  
tois, comme je l'ai dit, soula-  
gée de voir que ma lettre étoit  
touchante, lorsqu'il entra; l'An-  
glade se retira.

Il demeura étonné de me voir  
un air abattu; il s'assit auprès de  
moi, & m'ayant entendu soupi-  
rer: Qu'avez-vous, Madame?  
me dit-il; je gagerois presque que  
vous êtes un peu fâchée que nous  
soyions à notre terme; mais,  
consolez-vous, je suis homme à  
recommencer. Je vous dirai plus;  
vous m'avez accordé six semai-  
nes;

## DU SENTIMENT. 199

nes, vous m'avez laissé la liberté de tenter à toucher votre cœur, je n'y ai pas réussi : eh ! bien, moi, je vous accorde six années pour essayer si vous pouvez étouffer dans mon âme l'amour que vous m'avez inspiré ; je vous préviens que vous aurez le même sort que moi, vous n'y réussirez pas. Ne soyez donc pas plus affligée de mon malheur que je le ferois du vôtre.

Il falloit être pénétrée de tristesse, autant que je l'étois, pour ne pas rire d'un discours aussi singulier ; je n'en ris point, mais j'en eus presque envie ; cependant je ne laissai pas de prier le Duc de s'en tenir exactement à ce dont nous étions convenus.

Je vous jure, répondit-il, que je ne veux nullement y manquer, je vous adore, je ne dois plus  
vous

100 LE TRIOMPHE

vous le dire : mais enfin , est-ce  
un accident si funeste de vous  
avoir pour amie ? Il m'est défen-  
du de prétendre à vos charmes ,  
du moins de vous en instruire ;  
mais il ne me l'est pas de mériter  
votre estime ; & l'amitié d'un  
bon petit cœur comme le vôtre ,  
qui , en vérité , vaut celui du  
plus parfait honnête homme ,  
n'est-elle point extrêmement flat-  
teuse ? Je vous avertis que j'ai  
droit d'y aspirer ; que j'y pré-  
tens ; le desir m'est interdit , c'est-  
à-dire , de le laisser éclater ; je le  
sais ; mais il m'est permis , & bien  
authentiquement , de vous vouer  
tous mes sentimens d'estime & de  
respect. Au reste , afin qu'il n'y  
ait point de confusion , voyons ,  
Madame ! sur quel pied me gar-  
dez-vous ?  
Qu'il voit que , tout en badin-  
nant ;

## DU SENTIMENT. 201

pant, le Duc me disoit les choses les plus obligeantes : ce ton pourroit faire présumer qu'il ne les pensoit pas ; il faisoit même plus, il les sentoît. Je lui répondis que je ne voulois nullement le captiver, que je n'étois ni assez présomptueuse, ni si peu éclairée sur son mérite, pour que je voulusse le retenir, ne pouvant absolument répondre à ses sentimens que par une parfaite considération. Il se trouva déconcerté à ces mots, & il me parut réellement affligé, quoiqu'il voulût affecter un air libre. Je vous devine plus que vous ne pensez ; lui dis-je, & j'avoue que vous me touchez, mais inutilement : ne seroit-il pas plus prudent, Non, interrompit-il, il ne seroit pas plus prudent de me livrer au désespoir, & cela arriveroit si je  
ne

## 302 LE TRIOMPHE

ne vous voyois plus. Pourquoi , repris - je , vouloir nourrir un amour qui ne peut faire que votre tourment ? Car enfin , vous devez avoir pénétré dans mon cœur : ne cherchez point vainement à douter ; mais , je le vois , il faut vous délivrer de toute illusion. Je vais vous faire un aveu qui coûte toujours beaucoup à une femme ; mais je vous le dois , Monsieur , en reconnoissance de vos sentimens ; l'estime que j'ai pour vous , m'engage à tout tenter pour vous guérir d'une fantaisie . . . . Et moi , interrompit-il , plus généreux encore que vous , je vais vous épargner la peine de cet aveu : vous aimez le Chevalier ; mais croyez-vous que j'en sois prodigieusement effrayé ? que j'aye perdu toute espérance ? Vous l'aimez , il vous aime ; mais  
vous

## DU SENTIMENT. 203

vous aimerez - vous éternellement ? Je vous l'ai déjà dit , j'ai une constance de six années à vous opposer. Croyez- vous que dans un aussi long intervalle de tems , il ne se trouvera point un moment de grace pour moi ? Jouissez des plaisirs les plus doux ; ne vous les épargnez pas , je vous en supplie , les momens de mon bonheur en viendront plutôt ; que mon tourment ne vous trouble point , je saurai m'en soulager par l'espoir ; & en attendant , je m'amuserai à vous estimer. Je crois , Monsieur , lui dis-je , sans présomption de ma part , que vous pourrez bien vous en tenir toujours à vous amuser. La passion que j'ai dans mon cœur , s'y est établie par des motifs trop puissans , par des conjonctures trop intéressantes , pour présumer

m'ér qu'elle puisse y être altérée;  
 elle ne s'y bécottera qu'avec ma  
 vie. Voyons, reprit-il, ces mo-  
 aissés tenaces. Je vais vous satis-  
 faire, lui repartis-je.  
 Je lui racontai comment j'a-  
 vois connu le Chevalier; notre  
 première conversation; l'enchaî-  
 nement de discours qui m'avoit  
 amenée à le découvrir pour l'au-  
 teur d'une générosité des plus  
 délicates; & je lui fis le récit de  
 l'aventure du flacon; sa constan-  
 ce à ne vouloir jamais en conve-  
 nir; sa discrétion inébranlable  
 à l'égard de la Comtesse; ce que  
 je lui avois fait souffrir à cette  
 occasion; ce que j'avois vû de  
 lui, & entendu au rendez-vous  
 du Baron & ses discours à l'occa-  
 sion de mes honteux regrets sur la  
 perte du Président; l'impression  
 qu'ils avoient faite dans mon  
 cœur.

## DU SENTIMENT. 203

ame , & l'heureux changement qu'ils y avoient opéré ; les contre-tems fâcheux qui nous avoient toujours gênés , & interrompu l'épanchement de nos cœurs ; l'idée que je m'étois faite qu'il manquât de confiance pour moi , & sur quoi fondée ; le tourment que je lui avois causé & que je m'étois fait à moi-même ; son départ précipité ; le billet que j'en avois reçu , & mon injustice que je venois de découvrir par le récit de Madame de Lorines , que je lui rapportai fidèlement ; je lui parlai aussi de la lettre que je venois d'écrire au Chevalier , mais sans la lui montrer , & à plus forte raison sans lui dire un mot de ce que je desirois que le Chevalier acceptât ; & enfin , je lui peignis toute ma douleur & mon inquiétude.

*II. Partie.*

S

Le

Le récit avoit été fort long ; je n'avois pas omis la plus légère circonstance , je me sentis épuisée. Le Duc , malgré sa vivacité , m'avoit écoutée sans m'interrompre , & avec une attention infinie. Je m'étois apperçue d'un petit mouvement de joie en lui annonçant le départ du Chevalier ; mais il l'avoit caché avec soin. Lorsque j'eus cessé de parler , il m'avoua , avec une franchise généreuse , dont je fus touchée , que tout ce que je venois de lui raconter étoit glorieux au Chevalier , & qu'il méritoit mon amitié & mon amour. Mais il y a bien du tems dans six années , reprit-il ; il peut se présenter des occasions où il me soit permis aussi de vous prouver ce que c'est que mon cœur , & Dieu fait si je les échapperai. Je vous ai déjà dit qu'il

y

y a dans ce cœur assez de sentimens pour faire étouffer de volupté dix femmes froides , tous sera pour vous ; je ne vois pas comment vous ferez pour vous en défendre ; au pis aller , je m'en tiendrai à un partage , & je vous suis caution que vous ne pourrez me le refuser. Mais , laissons des discours que je ne dois vous tenir que dans deux ou trois ans : me voici votre ami ; permettez qu'en cette qualité je vous baise respectueusement la main. Y pensez-vous ? s'écria-t-il en me la voyant retirer. Je vous ai pardonné de me la refuser comme amant , quoiqu'il vous plût de manquer à un usage le plus solidement établi ; mais la retirer pour l'ami , ce seroit une vraie impolitesse. Etes-vous née pour en faire ? Je combattis son sentiment ; il me

## 208 LE TRIOMPHE

donna de nouvelles raisons , & nous étions à discuter vivement cet article , lorsqu'il me vint du monde.

Je pensai que cette nouvelle compagnie pourroit me distraire ; mais je m'ennuyai de tout & même du Duc, quelque chose qu'il imaginât pour m'amuser ; l'Exprès du Chevalier m'occupoit entierement , & au moindre mouvement de mes gens , je croyois qu'on venoit me l'annoncer. On finit les parties de bonne heure ; le Duc fut obligé de me quitter pour retourner à la Cour : je fus charmée de me voir libre , & de m'entretenir avec l'Anglade , en qui seule je trouvois quelque consolation. Huit jours s'écoulerent , huit jours que je passai dans le plus grand chagrin du monde , avant que j'eusse aucune nouvelle. On m'annonça  
enfin

enfin cet Exprès si attendu. Quel trouble dans mes sens ! Je m'en rapporte au jugement de ceux qui ont éprouvé une passion véritable ; je sai que je ne parle qu'à un petit nombre. Il entra donc , cet éternel Exprès ; j'ordonnai qu'on me laissât seule ; il me remit une lettre du Chevalier. Que d'amour ! quelles expressions vives & tendres ! Mais je n'y trouvai rien qui pût me faire conjecturer ni l'endroit où il étoit , ni le sujet de son départ. Je n'avois pas encore remarqué le Commissionnaire ; je vis un homme sans livrée , mais décemment , & qui avoit une physionomie pleine de probité. Je voulus l'engager à me dire ce que le Chevalier me cachoit ; je le tentai vainement. Je pris la somme que j'avois préparée pour la lui remettre ;

remettre ; il refusa constamment de s'en charger , en m'opposant toujours que cela n'étoit pas dans ses ordres. A sa façon laconique de me répondre , & à son air froid , je l'ai toujours jugé un Suisse. J'étois dans la plus vive colere où je me sois jamais trouvée , nul signe d'émotion de sa part. Enfin il fallut me résoudre à mettre par apostille , dans la lettre que j'avois écrite au Chevalier , que j'étois outrée contre son Exprès , qu'il n'avoit point voulu prendre la somme dont je lui parlois. Je le priois instamment de le lui ordonner dans la réponse qu'il me feroit , s'il vouloit me prouver toute la tendresse qui étoit exprimée dans sa lettre.

Autres huit jours s'écoulerent encore , que je passai dans une affreuse inquiétude. Le tranquille

Commissionnaire

## DU SENTIMENT. 211

Commissionnaire reparut, & me remit une lettre ; c'étoit la réponse à la mienne. Le Chevalier me remercioit de mon attention, m'assuroit de n'être pas dans des circonstances à en avoir besoin, & me promettoit d'y avoir recours en cas qu'il s'y trouvât. Il me certifioit aussi que nulle affaire disgracieuse ne le retenoit dans l'endroit où il étoit. Comme je lus cet article haut, le Commissionnaire, qui apparemment avoit eu ordre de parler sur cela, me le confirma avec un air de sincérité qui me persuada. Je trouvais encore plus d'amour dans cette lettre ; elle portoit un caractère de candeur & de vérité qui ne pouvoit laisser aucun doute sur la fidélité du Chevalier. Je fis une réponse comme mes sentimens & l'émotion où j'étois pou-  
voient

voient me la suggérer : je la montrai à l'Anglade ; j'eus le plaisir de me voir approuvée de la même façon que je l'avois été la première fois. Ah ! Madame , s'écria - t - elle , vous faites essai sur mon cœur , je vous le livre volontiers. Quand le Chevalier ne seroit pas le plus tendre des hommes , il le deviendrait à la lecture d'une lettre aussi touchante. Que ces paroles me pénétrèrent de plaisir ! Je m'en sentis si émue , que je l'embrassai. Elle reçut ce transport & cette marque de bonté avec un respect qui me charma. Il est heureux , lorsqu'on a ouvert son cœur à quelque personne de cet état , d'en avoir rencontré une qui n'abuse point de notre confiance , ou par l'indiscrétion , ou en se rendant trop familière. J'ai eu ce bon-

heur ,

heur , mais je ne conseillerois qui que ce soit de s'en flatter , rassuré par mon exemple ; les prodiges n'arrivent pas tous les jours.

Le Duc étoit obligé à de fréquentes absences ; ce n'étoient que des momens dérobés qu'il pouvoit me donner ; ce qui le désespéroit, l'éloignement du Chevalier lui ayant fait concevoir quelques idées flatteuses , & desirant en profiter. J'étois attentive à mettre tout en usage pour ne pas lui laisser douter qu'il n'auroit pas fait plus de progrès , quand même il auroit pû employer davantage de son tems à tenter de me persuader. Sous le prétexte d'amitié , il me parloit d'amour ; & quand je voulois lui montrer sa méprise , il me répondoit que chacun avoit sa façon de traiter l'amitié. Je  
le

le laissois dire enfin ; après l'aveu que je lui avois fait , je n'avois plus rien à me reprocher ; & d'ailleurs , je n'étois point fâchée qu'il éprouvât que , de quelque façon qu'il s'y prît , tout lui seroit inutile. Ses discours me dissipoient quelquefois , dans d'autres tems ils m'ennuyoient ; il ne voyoit une vraie sérénité sur mon visage , que lorsque nous parlions du Chevalier.

Chaque huit jours je recevois de ses lettres par le Commissionnaire , & je lui faisois réponse. Il seroit superflu de répéter qu'elles étoient remplies de toute la tendresse que nous ressentions réciproquement. Je lui parlois souvent du Duc , des discours qu'il me tenoit , & de ce que je faisois pour le guérir de sa passion. Je recevois dans ses réponses des  
louanges

louanges sur ma conduite ; nul mot qui fût présumer le moindre soupçon. Qu'il est doux de se voir estimer jusques au point d'inspirer une confiance aussi flatteuse ! Mais, que les jours sont longs & cruels, lorsqu'il faut les passer éloignée d'un amant tendre, délicat & plein de candeur ! J'en employois quelquefois une partie à m'occuper à la lecture. Je l'aimois naturellement ; mais le Chevalier m'avoit montré une façon raisonnée de me la rendre instructive & plus amusante ; ce qui avoit encore augmenté mon goût. Je faisois partager ce plaisir à l'Anglade, qui s'y livroit avec passion ; & j'étois étonnée du ton agréable qu'elle donnoit aux expressions, lorsque c'étoit elle qui lisoit.

Je voyois souvent une compa-  
gnie

gnie nombreuse chez moi ; je ne m'appercevois point que la réforme que j'avois faite dans ma maison , & l'air décent que j'avois pris dans mes manieres , eussent écarté personne. Je faisois au contraire de nouvelles connoissances en femmes qui avoient paru me fuir autrefois , & qui alors s'empressoient de former liaison avec moi. Peut-être aurois-je trouvé leur société ennuyeuse dans le tems qu'elles m'évitoient. C'étoient de vrais modèles de cette troisième nature décrite par le Chevalier , réservées sans les grimaces de la pruderie ; sensibles , mais avec décence ; se prêtant au ton enjoué , mais avec sagesse ; naturelles dans leurs discours ; de ces femmes enfin , que celles du bon ton appellent *bégueules* , & que les gens de bon sens nomment

*des*

## DU SENTIMENT. 217

*des femmes respectables.* Je conserve chèrement leur précieuse connoissance ; & chaque jour je mets mon attention à les imiter.

Quelque soin que l'Anglade prît pour dissiper mon ennui , quelque effort que je me fisse moi-même pour me prêter à la société , je ne pouvois que m'occuper du Chevalier ; & à tout prendre , les journées se passoient toujours douloureusement pour moi. Le Chevalier m'assuroit dans ses lettres , qu'il presseroit son départ ; mais il ne m'annonçoit jamais le jour : je lui écrivis que je n'y résistois plus , & que s'il prolongoit encore , il me trouveroit mourante. Je reçus enfin une lettre , & toujours par le même Exprès , où il me promettoit dans quinze jours son arrivée à Paris ; il s'étoit écoulé trois mois d'ab-

II. Partie.

T      sence ,

sence, & par conséquent, trois  
mois de supplice.

Qui pourroit exprimer la joie  
qui passa dans mon cœur à cette  
lecture ! Nous confondîmes, l'An-  
glade & moi, nos larmes de plai-  
sir. Je parlai au Duc du retour  
du Chevalier : il feignit d'en re-  
cevoir la nouvelle d'un air satis-  
fait ; & pour me le prouver, il  
me dit que le jour de l'arrivée  
du Chevalier, il vouloit nous  
amener l'un & l'autre à Mon-  
gennes, & m'y donner une fête.  
En vain voulus-je m'en défendre  
& lui apportai-je cent obstacles,  
il ne voulut rien écouter : il me  
répondis, sans cesse, qu'il ne  
concevoit point que je ne fusse  
pas la première à approuver que  
l'on solennisât l'arrivée du Che-  
valier ! J'écrivis à celui-ci l'inten-  
tion du Duc, & l'embarras où  
j'étois

## DU SENTIMENT. 219

j'étois pour m'en défendre, ayant appris par un de ses gens, qu'il faisoit faire des préparatifs. Le Chevalier me répondit que je devois au Duc cette condescendance : il me marqua le jour fixe de son arrivée; sa lettre finissoit, en m'assurant qu'il revenoit tel qu'il me l'avoit annoncé par son premier billet; & dans la certitude de ne jamais se séparer de moi. Il n'y a que certains transports (encore faut-il qu'ils soient amenés par le Sentiment) qui puissent être plus sensibles que le plaisir que je goûtai en lisant ces derniers mots. Je me jetai dans les bras de l'Anglade, qui, enchantée de ma joie & de l'honneur que je lui faisois, me dit mille choses tendres & respectueuses. Elle me supplia de me modérer aussi sur ma joie : Tout sentiment

excessif reprit-elle, peut nuire à la santé ; & pour recevoir le Chevalier , voudriez-vous , Madame , que l'éclat de votre beauté fût altéré ? Je me rendis à un avis aussi prudent , & je cherchai à me calmer par des occupations amusantes : je trouvois le Chevalier par - tout , & à tout moment , je me livrois à ma joie & à mon impatience.

Ce jour si désiré arriva ; & quoiqu'il n'eût pas été en mon pouvoir de pratiquer le conseil de l'Anglade , je ne me vis pas moins , lorsque je fus levée , tout l'éclat que je pouvois désirer. Il falloit que cela fût comme je le voyois ; car je ne me trouvois jamais assez de charmes pour le Chevalier. Ah ! Madame , s'écria l'Anglade , que je plains le Chevalier ! Vous êtes trop belle : il mourra

## DU SENTIMENT. 221

mourra à vos genoux. Je souris de son compliment ; j'aurois bien voulu que l'augure fût accompli ; mais il falloit aller à Mongennes y recevoir une fête. Quels momens prenoit - on pour la donner ! Y avoit - il des gens plus importunés que le Chevalier & moi ?

Le Duc vint de bonne heure. Loin de lui cacher ma joie , je la laissai éclater autant que je la ressentais , quand ce n'auroit été que pour me venger de sa fête. Je m'amusai cependant de ses discours ; je le laissai parler tant qu'il voulut de ses six années ; & il m'en entretenoit , lorsqu'on m'annonça le Chevalier. J'étois prévenue de son arrivée : mon intention n'étoit pas non plus d'accabler le Duc ; mais à peine entendis-je ce nom si cher , qu'ou-

bliant le Duc, m'oubliant moi-même, je courus au-devant du Chevalier : je me sentis si transportée en me trouvant dans ses bras, que je crus qu'il m'arriveroit à moi-même ce que l'Anglade avoit prédit pour lui. Revenue un peu de mon trouble, je me trouvai confuse devant le Duc. Il soutint cette scène si accablante pour lui avec assez de présence d'esprit : il fit au Chevalier un accueil gracieux ; & à travers sa politique d'amour, qui lui faisoit prendre un parti si généreux, dans l'espérance de me vaincre par la délicatesse, il étoit aisé de voir aussi qu'il avoit une estime particulière pour le Chevalier.

Nous partîmes pour Mongennes ; & en y arrivant, nous trouvâmes que rien n'étoit échappé à l'imagination du Duc, pour nous rendre

rendre cet endroit, qui est déjà charmant par les beautés de la nature, un lieu enchanteur par celles de l'art que l'on y avoit ajoutées. Il nous annonça qu'il nous tiendrait deux jours complets ; il falloit s'y soumettre. Ce qu'il y avoit de plus flatteur pour le Chevalier & pour moi, c'est que le Duc nous avoit voulu prouver évidemment que tout ce qu'il avoit imaginé, n'avoit été que pour nous, puisque nous étions les seuls à qui l'on donnoit la fête. Les autres personnes, qui étoient en grand nombre, n'étoient que des Musiciens, des Artificiers, & autres gens destinés à notre amusement.

Pour comble de galanterie, en arrivant il feignit d'avoir quelques ordres à donner, & nous laissa seuls dans les jardins, c'est-à-dire ;

à-dire , environnés , d'un côté , d'instrumens & de voix , cachés dans un bosquet ; & de l'autre , d'une troupe de jeunes & jolies Païsannes , galamment vêtues , qui formoient des danses à leur maniere. Ce spectacle agréable , ne nous empêchoit point de nous entretenir , & ne pouvoit qu'ajouter au plaisir que nous avions de nous parler.

Le Chevalier profita des momens qu'on nous laissoit , & me développa son cœur avec une ardeur & une impétuosité , qui prouvoient combien la présence du Duc l'avoit gêné. Il me peignit ce qu'il avoit souffert de notre absence ; je lui fis aussi un portrait de mon tourment : chacun de nous deux vouloit l'emporter en amour. Nous nous opposions circonstance à circonstance ; mais le Chevalier s'étoit

# DU SENTIMENT. 225

s'étoit condamné à une si grande solitude, il avoit porté la fidélité jusqu'à une scrupuleuse délicatesse (qu'il ne m'est pas possible de faire entendre) & si inouïe dans un homme, que je m'avouai vaincue. Il continuoît à me raconter tous les discours, tous les soupirs qu'il m'avoit adressés, & à m'attendrir si fortement, que ne pouvant plus y tenir : Cessez-vous ? lui dis-je ; voulez-vous me voir succomber à vos discours devant tout ce monde ? Oui, je vous cède ; vous avez l'avantage d'aimer encore plus tendrement que moi : je suis à vous entièrement ; c'est à vous, Chevalier, de me rendre digne de vous-même.

Une de ces jeunes Païsannes, qui étoit la première de la troupe, vint nous présenter des fleurs ;  
elle

elle étoit extrêmement jolie , & paroissoit n'avoir que vingt ans. Le Chevalier prit un bouquet pour moi , j'en pris un pour lui ; elle se retira : je lui attachai son bouquet ; il me plaça le mien : mais dépeindre comment il s'y prit , c'est ce qui est inutile ; on sait qu'un amant ne se pique point d'adresse dans ces occasions , & moins encore lorsqu'il est aimé.

Je lui demandai s'il avoit remarqué la jeune Païsanne qui nous avoit donné ces fleurs. Il me répondit qu'elle lui avoit paru jolie. Quel âge lui croyez-vous ? lui demandai-je. Je lui donne vingt ans , reprit-il , à peu près votre âge, Madame. Je rougis à ces mots. Ce n'étoit point un fade compliment que le Chevalier prétendit me faire ; il ne me croyoit réellement que l'âge qu'il pouvoit donner

## DU SENTIMENT. 127

donner à cette Païfanne ; & en cela , il étoit trompé , comme tout le monde qui me connoiffoit. Mais le Sentiment me permettoit-il de le lui laiffer croire ? Je l'avoué avec confufion , j'héfitaï ; j'eus de la peine à me déterminer à lui faire cet aveu. Je le regardai avec des yeux qui annonçoient l'émotion où j'étois. Surpris de mon embarras , & ne pouvant en deviner la caufe , il me regarda lui-même d'un air interdit , & me demanda , avec une inquiétude extrême , d'où venoit le trouble qui m'agitoit. Je lui tendis ma main ; & en laiffant échapper un foupir que je ne pus étouffer : Pardonnez ma fotte répugnance , lui dis-je , je vous en dois le facrifce ; je vous le fais : j'ai trente ans , Chevalier. J'avois vû , dans plus d'une oc-  
cafion ,

casion, le feu de l'amour & les transports de la joie peints dans ses yeux, mais point encore avec l'ardeur qu'ils y éclatèrent dans ce moment. Quoi ! s'écria-t-il, vous me faites cet aveu, & je ne puis tomber à vos genoux pour vous adorer ! Dès que vous avez pû vous résoudre à le faire, puis-je avoir de preuve plus assurée, qu'il ne reste plus dans votre cœur aucun germe du bon ton ? Je me flatte comme vous, lui dis-je, qu'il n'y en a plus ; mais, à l'égard de cet aveu, je ne mérite point d'éloge : songez, Chevalier, qu'il m'en a coûté pour vous le faire. C'est, précisément, reprit-il, ce qui en relève le prix : plus vous y avez eu de répugnance, plus il vous est glorieux de l'avoir vaincue ; vous sur-tout, Madame, qui n'auriez eu qu'à  
garder

## DU SENTIMENT. 229

garder le silence , pour en imposer. Vous m'en devenez encore plus respectable : vous m'êtes encore plus chère. Je vous adore avec tant d'ardeur , qu'il me semble que la franchise de votre ame s'est, pour ainsi dire, répandue sur vos charmes ; je ne vois en vous que des graces naïves , & je vous trouve tout ce que la jeunesse peut répandre de fraîcheur & d'éclat.

Qu'il m'accabloit , cet adorable Chevalier ! Je ne pouvois plus suffire à tant de tendresse ; je me trouvai contrainte de prendre son bras pour me soutenir. Où sont les hommes qui seroient flattés d'un pareil aveu , & qui en prendroient plus d'amour ?

Le Chevalier me demanda si je n'avois point quelque idée que je lui dusse des réparations , & même que je lui en eusse promis.

*II. Partie.*

*V. Je*

Je souris en rougissant , & je lui répondis que je n'oubliois jamais ce que je promettois de vive voix , à plus forte raison , les engagements que je prenois par écrit. Seriez-vous de mon sentiment , Madame ? me dit-il. Pensez-vous que la campagne fût un lieu plus convenable pour y dégager votre parole ? Je le regardai avec étonnement. Non , Madame , reprit-il , ce n'est point de cette campagne-ci dont je veux vous parler. J'en dispose d'une qui est à un ami . . . N'est - ce point celle du Chevalier d'Obville ? interrompis-je. Non , Madame , reprit le Chevalier , elle appartient à un ami qui m'est encore plus cher : mais , y viendrez - vous ? Nous pourrions nous y transporter après demain , en sortant de Mongennes. C'est moi qui vous dois une  
satisfaction ,

DU SENTIMENT. 235

satisfaction , lui répondis-je ; c'est vous qui l'attendez : il est naturel que l'endroit où je dois vous la faire , soit à votre choix. Il me baïsa la main , & cela se trouva conclu.

Le Duc vint nous rejoindre ; il nous conduisit dans le salon destiné à nous recevoir , & où tous les plaisirs étoient rassemblés ; repas , musique , artifices , danses , tout se trouva d'un goût admirable & digne de la galanterie & de la magnificence du Duc ; mais je ne m'en amusois que très-médiocrement ; j'avois une satisfaction à donner , & j'aurois été plus charmée de m'acquitter de mes devoirs. Le Duc fit les honneurs de cette fête avec toutes les graces qui lui étoient naturelles ; il agaça souvent le Chevalier , qui se défendit encore mieux

qu'on ne l'attaquoit : je lui trouvai même une liberté d'esprit & un enjouement que je ne lui avois jamais vûs. Après un souper fort long & fort délicat , & qui nous conduisit trop avant dans la nuit pour lui faire succéder d'autres plaisirs , nous nous retirâmes ; & l'Anglade , dont je m'étois fait suivre , me mena dans l'appartement qu'on lui avoit désigné pour moi.

Pendant que l'on me déshabillait , je remarquai plusieurs livres sur une table de nuit à côté du lit. J'ouvris le premier qui se trouva sous ma main , & je lus : *Lettres d'une Péruvienne*. J'avois entendu faire beaucoup d'éloge de cet Ouvrage , dans le tems qu'il avoit paru ; j'avois même ordonné à quelqu'un de mes gens de me l'apporter , on l'avoit oublié.

## DU SENTIMENT. 233

oublié. Livrée alors aux erreurs du grand air, j'écoutai les discours de l'Abbé d'Olimi, qui me dit que cet Ouvrage n'étoit autre chose qu'un tissu élégant & fleuri de sentimens du *bégueulisme*. Enfin, j'avois compris qu'il n'y avoit aucun de ces fragmens galamment obscènes, qui font les lectures chéries des gens du bon ton, & je n'y avois plus pensé. Me trouvant dans des dispositions bien différentes, je fus enchantée de rencontrer ce livre sous ma main, On peut suspendre aisément une lecture de Lettres, chacune faisant communément, pour ainsi dire, une espèce de petite histoire détachée. Je me proposai donc de n'en lire que deux ou trois; mais à peine eus-je fait la lecture de la première, que je me sentis entraî-

née par un intérêt de cœur, qu'il est impossible de comprendre à ceux qui manquent de délicatesse, & qu'il est inutile de dépeindre à ceux qui en ont. Je me couchai ; j'ordonnai à l'Anglade de se retirer, & de mettre les bougies à côté de mon lit.

Je me livrai donc toute entière à la lecture de ce charmant Ouvrage ; plus je lisois, plus je me sentois intéressée à continuer, & je l'achevai avec une ardeur inconcevable, & trop de rapidité. Je sentis qu'il falloit plusieurs lectures pour le goûter comme il le méritoit, les beautés de sentimens, de délicatesse & de style y étant sans nombre ; chaque page, que dis-je ? chaque ligne & chaque mot auroient été susceptibles d'une réflexion. Mais, fatiguée de la longueur du souper, de l'é-

motion que le Chevalier m'avoit  
 fait éprouver par ses discours , &  
 de celle que cette intéressante lec-  
 ture avoit répandue dans mes  
 sens , je remis à mon réveil le  
 plaisir de la réitérer , sans comp-  
 ter celles que je me proposois en-  
 core de faire en d'autres tems ;  
 car je voulois avoir à moi cet ad-  
 mirable Ouvrage. Je fus sur le  
 point d'éteindre les bougies , ne  
 pouvant pas soutenir la lumière ,  
 lorsque j'eus envie de me livrer  
 au sommeil. Un endroit qui m'a-  
 voit beaucoup frappée par une  
 censure sur les mœurs du siècle ,  
 juste & précise , où il est question  
 de l'indiscrétion des petits-mai-  
 tres , & de leur lâcheté à flétrir  
 la réputation d'une femme , par-  
 ce qu'ils sont assurés qu'ils peuvent  
 le faire avec impunité ; cet en-  
 droit, dis-je, me revint à l'esprit ,  
 je

## 236 LE TRIOMPHE

je le relus avec un plaisir infini , par les nouvelles beautés que j'y découvris ; je passai encore à d'autres qui m'avoient touchée jusques aux larmes , par la délicatesse du Sentiment ; j'en relus deux ou trois, mais le sommeil m'ayant faisie tout-à-coup , je m'endormis le livre à la main.

J'ignore le tems que je restai endormie ; je me sentis éveillée par quelque chose qui me suffoquoit : en ouvrant les yeux , je vis le rideau de mon lit en feu. Je me jettai en bas avec la précipitation que peut faire naître un pareil danger. Le meuble de cette chambre étoit une Perse d'une finesse & d'un travail surprenant. Je courus à la porte ; mais , troublée par la frayeur , je ne pus l'ouvrir , & je me crus bientôt ensevelie dans les flammes , car

le feu s'étoit communiqué aux meubles dans un instant. Mes cris éveillèrent tout le monde ; j'entendis la voix du Duc & celle du Chevalier : il y avoit deux balcons dans cette chambre ; l'un qui donnoit dans une cour du Château, l'autre dans les jardins. Le feu avoit gagné celui qui étoit sur la cour, & avoit percé les vitrages ; je me tenois près de celui qui étoit sur les jardins, résolue de me jeter en bas si la flamme s'en approchoit. La voix du Duc & celle du Chevalier me rendirent l'espérance, & me donnèrent du courage ; on enfonça la porte, la clef étant de mon côté. J'entendis que c'étoit le Duc & le Chevalier ; mais la flamme ayant gagné de ce côté-là, elle se fit jour par ce passage. Le Duc épouvanté n'osa percer ; il cria qu'on

## 238 LE TRIOMPHE

qu'on apportât des échelles du côté du jardin , & y courut lui-même ; le Chevalier se précipita dans les flammes , vint à ma voix , me prit dans ses bras , & me descendit par le balcon du jardin , où l'on avoit dressé des échelles , & qui n'étoit pas haut. Me voyant hors de danger , je ne me sentis point abattue dans l'instant , & j'aurois pû rentrer dans les appartemens sans que l'on me portât ; mais j'étois dans les bras du Chevalier , un manteau de lit & un jupon étoient tout mon habillement ; le désordre de ce négligé étoit si touchant pour lui , qu'il ne s'appercevoit pas que le feu avoit pris à sa robe de chambre , qu'on éteignit dans le moment ; il en avoit été préservé lui-même par la rapidité avec laquelle il avoit traversé la flamme.

## DU SENTIMENT. 239

me. Il voulut donc me porter dans les appartemens, ne souffrant qu'avec peine que l'Anglade me soutînt aussi d'un côté; elle avoit été réveillée plus tard que les autres; & de la façon dont je la voyois pénétrée du danger que j'avois couru, pâle, égarée, mourante, je pouvois présumer qu'elle auroit tout entrepris pour me secourir. Le Duc nous suivit d'un air confus.

Ce fut dans ce moment, & dans ce danger, que je compris d'une façon encore plus sensible & plus persuasive, la différence d'un amour de desir à celui du Sentiment. Le Duc ne manquoit point de courage, il avoit donné plus d'une fois, dans les Armées, des preuves de sa bravoure; mais il n'avoit point assez d'amour pour surmonter un tel danger. Le desir

sur se couvrir quelquefois des dehors du Sentiment ; c'est dans les occasions que celui-ci paroît dans toute sa force, & qu'on découvre l'imposture de l'autre. Il ne se présente pas toujours des conjonctures aussi éclatantes ; mais, toute femme raisonnable peut aisément, lorsqu'elle le veut ; mettre son amant à des épreuves qui lui fassent connoître si elle doit lui livrer son cœur, ou le mépriser. Cette réflexion est inutile à celles du bon ton ; elles ne peuvent point exiger ce qu'elles ne veulent pas donner.

On présume aisément, qu'avec tout le monde qui étoit dans ce Château, on n'eut pas de peine à éteindre le feu. On me transporta dans un autre appartement, & on me mit au lit, malgré moi, pour me saigner ; je me trouvais  
entièrement

## DU SENTIMENT. 241

entièrement calmée. Le Duc & le Chevalier étoient auprès de mon lit ; le Duc ne disoit que quelques mots interrompus , & soupiroit ; le Chevalier ne parloit pas beaucoup , pour ne pas se donner un air de vanité sur ce qu'il avoit fait. Je n'osois moi-même trop adresser la parole au Duc , dans la crainte qu'il n'imaginât que j'eusse envie de me faire gloire de ce qu'on avoit entrepris pour moi. Enfin le Duc rompit entièrement le silence , & me regardant avec des yeux aussi remplis d'amour que de confusion : Ma présence doit vous fatiguer , me dit-il. Je lui répondis que je m'en sentois trop honorée , & même charmée , pour que cela fût. Pardonnez-moi , reprit-il , cela doit être ; en cas que cela ne fût point , vous seriez donc la plus  
**II. Partie. X adorable**

adorable de toutes les femmes ,  
& par conséquent encore plus di-  
gne de toute la tendresse du Che-  
valier. Vous pensez , sans doute ,  
que je n'espère plus rien pour  
moi ; je sens , & le Chevalier me  
l'a prouvé , que ce n'est point en  
*accablant une femme d'un déluge*  
*de politesse* , qu'on peut la tou-  
cher , mais par des faits émanés  
du Sentiment. Quand je parle de  
femmes , qui sont dignes de ce  
que je dis-là , j'entens celles qui  
vous ressembtent ; car il y en a  
un assez bon nombre à qui il se-  
roit ridicule de rendre un pareil  
hommage ; elles ne méritent , tout  
au plus , qu'on s'expose pour elles,  
qu'à l'égratignure d'une épingle.  
Le Chevalier vous a convaincue  
de ce que vous méritez ; j'aurois  
dû le faire comme lui : mais je  
vous avoue que je tiens encore

trop

## DU SENTIMENT. 243

trop au bon ton pour en être capable ; vous m'avez appris à m'en éloigner un peu : la conversion n'a pas été parfaite en amour , souffrez qu'elle le devienne en amitié. Daignez donc me garder pour ami ; je veux être le vôtre & celui du Chevalier ; & , ce qui me sera encore plus flatteur , vous en donner des preuves dans l'occasion. Je vous jure que le ton d'amitié ne sera plus un prétexte ; vous sentez que je ne me donnerai pas le *furieux* ridicule de vouloir vous persuader que vous devez m'aimer , vis-à-vis d'un homme aimable , qui s'est exposé évidemment à se faire brûler pour vous sauver des flammes. Comme votre ami , vous comprenez l'obligation que je lui ai : soyons donc unis à jamais ; & , pour vous ôter tout scrupule , dès de-

## 244 LE TRIOMPHE

main je forme une intrigue.

- A ce dernier trait de la vivacité du Duc , j'éclatai de rire ; le Chevalier ne put y tenir non plus , & le Duc lui-même rit avec nous.

Je ris , dit le Duc , pendant que je devois avoir de la confusion ; mais enfin , je vous vois sortie du plus grand péril du monde , cela mérite bien de la joie. Croyez-moi , mes chers enfans , embrassez-vous , reprit-il en se levant pour sortir. Je le retins , & je lui dis d'un air sérieux que je ne voulois pas qu'il nous privât du plaisir de sa présence. Nous passâmes tous les trois cette journée à nous divertir de cent discours différens , que l'esprit fertile du Duc & le génie heureux du Chevalier fournirent en abondance ; nous nous amusâmes beaucoup sans avoir besoin d'autre secours

## DU SENTIMENT. 245

jours que de nous-mêmes.

Nous demeurâmes un jour de plus à la campagne du Duc, qui nous ramena chez moi, & partit pour Versailles. Il est donc resté mon ami ; je le vois souvent, & avec beaucoup de plaisir ; il a tenu sa parole : depuis six mois il en est à sa quatrième aventure, & les récits qu'il m'en fait, sont toujours pleins d'une plaisanterie la plus amusante.

A peine le Duc nous eut-il quittés, que le Chevalier me rappella la campagne de son ami, & ma promesse. Je m'en souvenois parfaitement, & je le lui prouvai par mon silence. Il me demanda la permission de me quitter pour un quart d'heure. Comme j'étois disposée à lui en accorder bien d'autres, je ne lui refusai point celle-là. Une demi-

## 246 LE TRIOMPHE

heure après, j'entendis un carrosse à six chevaux entrer dans ma cour, ce qui me déplut, ne voulant point recevoir de visites, puisque je devois partir; mais je fus fort surprise de voir le Chevalier rentrer. Il me dit que son ami lui avoit prêté son équipage; nous descendîmes; je trouvai le carrosse de cet ami décoré avec beaucoup de goût, & sans nuls ornemens frivoles; j'emmenai l'Anglade.

La joie la plus vive étoit peinte sur le visage du Chevalier, ses yeux m'annonçoient mille choses inexprimables. Je cherchois à modérer l'expression des miens; je n'avois pas peu d'occupation, ils pétissoient d'envie de parler; mais les forçant à être retenus, le peu que je leur laissois dire, n'en valoit que mieux. L'Anglade me regardoit

DU SENTIMENT. 247

regardoit quelquefois d'un air fin  
& un peu méchant.

Nous arrivâmes à cette maison de campagne; elle n'avoit point un extérieur aussi brillant que celle du Duc, elle étoit cependant mieux entendue. Les ornemens d'Architecture n'y étoient point prodigués, mais placés naturellement, & avec un certain caractère de noblesse, qui annonçoit la maison d'un homme de rang & de goût. Nous traversâmes des jardins dessinés avec le même jugement; la vue en étoit aussi agréablement récréée que noblement touchée. Je demandai au Chevalier s'il connoissoit l'Architecte qui avoit donné à son ami des plans si bien conçus & si rares de nos jours. Il me répondit que son ami avoit donné lui-même les idées, à quelque chose près.

## 248 LE TRIOMPHE

près , qui avoient été rectifiées par un Architecte. Je repartis que par tout ce qui s'offroit à mes yeux , je le jugeois un homme plein de goût & de mérite ; mais , ne devois - je pas le présumer , ajoutai - je , puisque c'est votre ami le plus intime ? Le Chevalier me remercia , & rougit ; une modestie aussi aimable me toucha , & me détermina plus vivement à ne point lui refuser toutes les réparations qu'il pourroit désirer.

L'Anglade me dit qu'elle trouvoit ces jardins les plus charmans du monde , & me demanda la permission de s'y promener ? je la lui accordai ; je pensai que ces jardins pouvoient bien lui plaire , mais je compris encore mieux ce qui lui donnoit tant de goût pour la promenade ; on n'a jamais

aucune

aucune gêne à essayer avec une confidente spirituelle, elle prévoit tout.

Nous entrâmes, le Chevalier & moi, dans les appartemens ; je les trouvai meublés avec goût, & plus de magnificence que la simplicité de la campagne n'en demande. Une particularité étonnante, & incroyable aux gens du bon ton, c'est que je ne vis pas dans cette maison un seul magot de la Chine.

Le Chevalier me demanda comment je trouvois ces meubles ; je lui fis la même observation que je m'étois faite à moi-même ; tout est superbe & plein de goût, lui dis-je ; mais il y a trop de faste pour la campagne. Il est cependant agréable, repartit-il, de promener ses yeux sur des objets qui représentent l'éclat de la fortune.

## 250 LE TRIOMPHE

rière. Vous vous écartez de votre façon de penser , repliquai-je : j'ignore quelle intention vous pouvez en avoir. Quant à moi , je pense , & vous le croyez comme moi , sans doute , que l'objet le plus agréable qui puisse s'offrir à des gens sensés , est celui qui dépeint un état de droiture & de candeur. Je ne crois pas que le faste puisse rappeler à cette idée. Je me trouve extrêmement contente aujourd'hui de la médiocrité où je vis ; les modes , les fantaisies , le luxe ne me donnent pas un seul desir : mon unique soin en ce genre , est celui d'un goût noble & simple dans mes ajustemens , comme dans mes meubles. A l'égard de bonheur & de plaisir , vous sentez bien que je n'en attache aucun à ces sortes de choses. Vous  
seul

## DU SENTIMENT. 251

seul remplissez mon cœur : vous voir, vous aimer, vous le dire, vous le prouver par les attentions les plus délicates, font mon unique bonheur, & le feront toujours : oui, toujours, Chevalier, ajoutai-je en lui donnant la main. Convenez, repris-je, que notre état borné est charmant. En nous aimant bien tendrement, y aura-t-il de gens plus heureux que nous dans l'Univers ? Je vis les yeux du Chevalier se mouiller de larmes ; il me regarda fixement & avec une tendresse qui se répandit dans tous mes sens, il me baïsa la main avec ardeur & m'embrassa, mais vivement & d'une façon à me rappeler le motif qui nous avoit conduits dans cette maison. Il n'étoit pas naturel de m'opposer à ses transports ; une personne engagée à tenir une parole, doit être soumise.

Je

Je ne vous ai point encore fait voir, me dit-il d'une voix émue, un cabinet où mon ami a employé toute son imagination pour en faire un véritable asyle de l'amour; & en àchevant ces mots, il me transporta, je ne vous dirai pas comment, il est aisé de le sentir: il me transporta, dis-je, avec une précipitation ardente, dans cette retraite, consacrée à des réparations. Une étoffe rose & argent, des mignatures exquises & représentant les sujets les plus folâtres de la Fable, un lit de repos placé dans le fond & couvert de rideaux d'une gaze argentée, des glaces qui répétoient les objets, & des pots du Japon qui répandoient une odeur douce & suave, composoient les meubles de ce cabinet délicieux: le Chevalier me plaça dans celui du fond. Vous rappelez-

## DU SENTIMENT. 155

rappelez-vous les maux que j'ai soufferts ? me demanda-t-il , en m'embrassant encore. Je le regardai tendrement ; je baissai les yeux , & une rougeur la plus vive me couvrit le visage. Je fus étonnée en moi-même de ce mouvement de honte. J'étois déterminée depuis long-tems à faire le bonheur du Chevalier ; je ne concevois point qu'une chose aussi prévue dût m'inspirer un sentiment de pudeur aussi vif , & pour tout dire en un mot, je ne me rappelai que trop ce que j'avois été auprès du Président. Mes idées se débrouillèrent enfin ; je compris que mon cœur s'étant ouvert au Sentiment , étoit devenu naturellement susceptible de toutes les délicatesses de la pudeur. Je n'éprouvai point que ce doux sentiment de honte rendît le desir moins in-

H. Partie. Y téressant ;

## 254 LE TRIOMPHE

téressant ; je sentis , au contraire , qu'en voulant le contraindre , j'en augmentois l'impétuosité qui en fait la douceur. Je conçus dans ce moment , par quelle source divine le Sentiment développe les sens de la femme la plus froide , & la pénètre du ravissement de la volupté. Je goûtai d'avance plus de plaisir , que je n'en avois ressenti autrefois dans ces momens derniers & décisifs , que l'on vouloit me vanter comme une yvresse de plaisir , & que je trouvois fort insipide. Puisque je me sentoie si enchantée , qu'allois-je devenir dans un instant qui alloit être un vrai moment décisif ? Le Chevalier , encore plus animé par la rougeur qui étoit répandue sur mon visage ( autre effet délicieux de la pudeur ) me serra dans ses bras. Je vous tiens enfin , me dit-il , comme je

## DU SENTIMENT. 255

le desirois , noble & délicate dans vos sentimens , embellie d'une rougeur divine , ennemie des grâces du bon ton.... Ah ! Chevalier , interrompis-je , c'est votre ouvrage que vous tenez dans vos bras. Qu'aurois-je pû faire , reprit-il , en s'emparant encore plus vivement de son ouvrage , si votre cœur & votre esprit n'avoient pas été naturellement portés , l'un , à développer la frivolité du persiflage ; l'autre , à sentir la vérité du Sentiment ? Tout est en vous l'ouvrage de la nature & de vous-même. Quelle foule de charmes ! s'écria-t-il. Apparemment qu'il en développoit. Je soupirois , mais déjà moins par pudeur , que par un trouble ravissant qui s'emparoit de mes sens ; car le Chevalier , par les gradations les plus tendres , me conduisoit insensiblement au

## 256 LE TRIOMPHE

terme le plus vif des réparations que je lui devois. Mais enfin , daignez me prouver , reprit-il , que c'est de tout votre cœur que vous vous livrez à remplir votre engagement : vous l'avez signé. Je vous le confirme , lui dis - je d'une voix étouffée. Ce mot fut un trait de flamme pour le Chevalier , & ma parole se trouva bientôt accomplie. Je m'étois attendue au plus grand des bonheurs , puisque les approches me l'annonçoient ; mais je ne m'étois pas figuré que j'expirerois. Il n'y a point de femmes du bon ton , qui ne voulussent être ce qu'elles appellent bégueules , s'il étoit possible de leur peindre , avec des expressions assez heureuses , ce que c'est que la douceur d'un moment tendre , amené par le Sentiment.

Lorsque je me trouvai rendue

enfin

à Y

à

à moi-même, je dis au Chevalier : que de livrer ses sens, quand on s'y étoit engagé, cela pouvoit être juste : mais que de laisser échapper la moitié de son ame, cela pouvoit devenir mortel. Vous avez sûrement, repris-je, la meilleure partie de la mienne. Le Chevalier me répondit qu'il étoit naturel de me la rendre ; & en homme plein de probité, il voulut me la restituer dans le moment. Je le priaï très-sérieusement de n'en rien faire, sentant parfaitement qu'au lieu de pouvoir, dans ce moment, reprendre la bonne portion qu'il en avoit, je lui donneroïs encore le peu qui m'en restoit. Gardez, lui dis-je, soigneusement cette précieuse partie de moi-même ; je vous la redemanderai dans un tems convenable.

## 258. LE TRIOMPHE

Le Chevalier enchanté de la nouvelle promesse que je lui faisois, m'embrassa avec l'ardeur la plus vive ; & en redoublant encore, il me dit du ton le plus animé & de l'air le plus tendre, qu'il vouloit me faire connoître son ami, le maître de cette maison. Je ne trouvai point cet air, ce ton & ce qu'il faisoit, nullement à propos pour me parler de son ami, qui me parut là fort déplacé. Je le regardai en souriant & d'un air qui lui montrait assez bien ce que je pensois. Oui, reprit-il, en faisant toujours d'aimables pauses, je veux que vous le connoissiez & dans le moment même. Mais, Chevalier, lui dis-je, le plaisir vous égareroit - il jusqu'au point de ne plus savoir ce que vous dites ? C'est trop honorer mes charmes ; daignez vous calmer, & ensuite . . .

## DU SENTIMENT. 259

ensuite . . . Je ne me calme point sur cet article , interrompit-il ; il faut que mon ami vous soit connu dans cet instant ; je vais vous le montrer. C'est donc son portrait , lui dis-je : son portrait , si vous voulez , reprit-il ; le voilà , ajouta-t-il en me montrant la glace qui étoit vis-à-vis de moi , & se jettant à mes genoux.

J'étois sur le lit de repos , dans la situation d'une personne à qui l'on a dérobé la plus forte partie d'elle-même. A ces mots , au geste & à l'attitude du Chevalier , je me levai à demi , & je restai immobile à le regarder. Il tenoit mes genoux embrassés. Oui , me dit-il en les serrant tendrement , vous êtes mon ami le plus intime ; votre cœur est aussi parfait que peut l'être celui du plus honnête homme du monde. Cette maison ,

&c

& ce qu'elle renferme , vous appartient ; les achats en sont faits à votre nom , & vous daignerez les signer. Ce n'est point ici un prix honteux des faveurs , c'est un amant tendre & délicat , qui a éprouvé votre cœur , qui est à vos pieds , qui vous adore , qui rend un hommage à sa Souveraine , & qui le peut aisément : car enfin , vos conjectures ont toujours été justes ; & puisqu'on vous a parlé de cette Dame , c'est dans ce tems-là & ce jour même que vous avez si bien deviné : oui , ce jour même , où , d'une fortune trop bornée , je me suis vu dans un état d'opulence assez considérable , pour que le tribut que je vous consacre , ne soit qu'une fort légère portion des biens que je possède. Pour satisfaire votre délicatesse & la mienne , ne falloit-il

point

## DU SENTIMENT. 261

point que le précieux don de vos bontés précédât l'aveu de ce que je viens de vous déclarer ? J'ai caché avec soin aux yeux de tout le monde, le changement de ma fortune. J'avois quelquefois des doutes que vous n'eussiez pénétré dans mon cœur : dans d'autres, j'attribuois votre réserve au caprice ; pardonnez l'injure que je vous faisois : mon tourment vous en a bien vengé. Vous évitiez avec raison de me rendre heureux : avec raison aussi, je voulois l'être avant de vous rien découvrir ; & par notre délicatesse réciproque, nous avons essuyé un martyre. Mais, par ces peines, à quel comble de plaisir ne sommes-nous pas parvenus ? Assurés l'un de l'autre, nul doute ne troublera jamais nos plaisirs : le Sentiment a serré nos cœurs par un lien indissoluble :

dissoluble : le Sentiment , par notre ame , a fait passer dans nos sens le feu divin qui nous ravit ; mais mon bonheur a surpassé mon attente ; je ne me figurois point trouver dans le nœud que nous avons formé, des beautés aussi parfaites.

Quelque égarée que je fusse par l'étonnement & le plaisir , à ces mots je rougis , & je baissai les yeux ; cela me fit aussi appercevoir que je laissois le Chevalier à mes genoux : on se fait aisément à la douce habitude de voir à ses pieds un amant que l'on adore. Ne pouvant prononcer un seul mot , je le pris par la main , je le forçai de se lever , de s'asseoir auprès de moi , pour ne pas perdre le souffle même de ses discours. Je l'obligeai à s'approcher de moi ; j'aurois voulu pouvoir le cacher dans  
mon

## DU SENTIMENT. 265

mon sein , dans mon cœur : où placer dignement un homme divin !

Il me raconta qu'une branche de sa famille s'étoit établie en Angleterre par le départ d'un de ses ancêtres , qu'une affaire d'honneur avoit contraint de quitter sa Patrie & de se réfugier à Londres ; que c'étoit donc d'un Comte de Vermeuil que la Maison de Chelston s'étoit formée , devenue puissante par les services qu'elle avoit rendus à l'Etat , & d'une richesse immense par les bienfaits des Souverains. Il y a un an , reprit-il , qu'il ne restoit plus de cette Famille que Milord Chelston , homme d'un grand courage & d'une foible santé. Nous n'avons jamais entretenu une grande correspondance avec cette branche d'Angleterre , & cela , à cause d'une dissention chimérique sur le droit d'aînesse

## 264 LE TRIOMPHE

d'aïnesse que celle-là prétendoit ; que nous voulions de même. Milord Kelney , qui est mon ami , comme vous le savez , avoit parlé de moi à Milord Chelston , & dans les termes qu'un ami véritable peut employer ; il lui avoit inspiré l'envie de me connoître. Nous nous sommes vûs dans les dernières Campagnes de Flandres ; notre connoissance nous a d'abord été intéressante , & les soins empressés de Milord Kelney me rendoient toujours mon Parent plus favorable. Une action un peu distinguée qui se passa à ses yeux , & où j'eus même l'honneur de le faire mon prisonnier , acheva de me gagner son amitié. Il m'ouvrit alors son cœur ; les Anglois ne le font pas aisément ; il me déclara qu'il vouloit me faire son héritier. Je reçus , avec la reconnaissance

connoissance que je lui devois ,  
 ses offres généreuses ; chaque jour  
 je me captivois son estime plus for-  
 tement par quelque rencontre où  
 je remplissois , comme il convient,  
 les devoirs de mon métier. Mi-  
 lord Chelston se consulta avec  
 Milord Kelney , sur la maniere  
 dont il construeroit le testament ,  
 les Loix ne permettant point aux  
 Etrangers de recueillir aucun hé-  
 ritage : Milord n'étoit point Etran-  
 ger , il pouvoit telter ; mais moi ,  
 je ne pouvois point hériter. En-  
 fin , Milord leva toutes les diffi-  
 cultés , & dit qu'il vendroit tout  
 le bien qu'il lui seroit possible d'a-  
 liéner , sur-tout les habitations  
 dans la Jamaïque , & qu'avant  
 sa mort il confieroit , entre les  
 mains de Milord Kelney , les  
 sommes des biens vendus , pour  
 me les remettre. Il commença

*II. Partie.*

**Z** bientôt

## 266 LE TRIOMPHE

bientôt à exécuter son projet ; & , quelques mois avant la mort , qui est arrivée l'année passée , il avoit vendu tout ce qu'il pouvoit vendre. Huit jours avant de mourir , il remit à Milord Kelney des sommes très - considérables ; & , malgré les Loix , il fit encore un testament en ma faveur à l'égard des meubles. Ce testament occasionna d'abord un procès avec des parens très-éloignés du côté des femmes ; ils prirent des soupçons sur Milord Kelney , & voulurent le faire venir au serment , ce qui arrêta d'abord toutes mes espérances. Mais Milord Kelney ayant évité , par son crédit , de se trouver contraint à cette extrémité , & en ayant même été dégagé en Justice , m'écrivit de Londres , & m'indiqua un Banquier qui devoit me remet-

Je les sommes qu'on lui avoit  
 consignées. Ce fut ce jour même  
 que je vous quittai si rapidement,  
 & où vous prîtes de justes soup-  
 çons, que l'on me délivra une  
 somme assez considérable pour  
 en avoir acheté trois Terres &  
 cette maison qui vous appartient.  
 Milord Kelney, par son crédit,  
 a soutenu & prolongé le procès à  
 l'égard du testament; les parens  
 fatigués, ont demandé un ac-  
 commodement: Milord m'en-  
 voya un Exprès, avec instance  
 pressante de partir à l'instant, sans  
 m'en écrire le sujet; gêné par  
 cet Exprès, je fus contraint de  
 partir le même jour que je vins  
 pour vous faire mes adieux, ce  
 que vous ne pouviez pas deviner.  
 Nous nous sommes accommodés  
 par un partage égal; les ventes,  
 les actes, les formalités m'ont

268 LE TRIOMPHE

retenu tout le tems que j'ai été  
 forcé de rester. Qu'il a été long  
 & douloureux ! Je ne voyois un  
 jour écoulé que pour être assuré  
 que celui qui alloit succéder, me  
 seroit encore plus cruel. Sans  
 cesse occupé de vous, je fuyois  
 tout le monde pour ne pas être  
 distrait de ma rêverie, & pour  
 vous rendre hommage en liber-  
 té de tous les sentimens de mon  
 cœur, de tous mes soupirs. Saisi  
 de la plus vive émotion, lors-  
 qu'on m'apportoit vos Lettres,  
 je les ouvris en frémissant de  
 plaisir & de crainte ; les expres-  
 sions de votre amour me char-  
 moient, celles de votre douleur  
 m'en faisoient mourir moi-même.  
 Dans ces momens votre image  
 se peignoit encore plus vivement  
 à mon imagination ; je voyois,  
 je touchois, j'adorois ces mêmes  
 charmes

## DU SENTIMENT. 26

charmes que je tiens aujourd'hui dans mes bras ; & en prononçant ces mots , il me faisoit sentir qu'il les tenoit. Les soins de la fortune , reprit-il , sont une foible consolation pour adoucir les regrets de l'absence ; mais lorsqu'on pense qu'on aura le bonheur de la partager avec la personne qui est l'unique objet de nos vœux & de nos inquiétudes , c'est avec plaisir qu'on se livre à cette occupation , & que l'on cherche à en accélérer la fin. Ne croyez point que je veuille me borner au foible hommage que je viens de vous rendre ; finis par le plus doux de tous les liens , pourquoi ne le faisons-nous pas de même par ceux d'un bien-être commun ? Je veux ne respirer , ne penser , n'agir que pour vous plaire . . . . Mais , finis donc , m'écriai-je , en laissant

## 176 LE TRIOMPHE

exhale un soupir, qui m'ouvre  
 enfin un passage à la parole. Ne  
 vois-tu pas que je meurs ? Je veux  
 aussi t'adorer, être pénétrée de  
 toute l'ardeur du Sentiment ; mais  
 en périr de plaisir, c'est trop.  
 Chevalier. Gardes-toi, de penser  
 que j'accepte jamais tes dons :  
 Moi, signer ! . . . . Ah ! Dieu !  
 ni même souffrir le moindre par-  
 tage. Non, tu ne m'y détermi-  
 neras jamais ; ton cœur est ma for-  
 tune, mon bien-être & ma vie.  
 Mais le plaisir de te voir dans un  
 état fait pour ta naissance, ton  
 rang & ton mérite, est un plaisir  
 trop ravissant pour moi, j'y suc-  
 combe. Ah ! cruel ! tu veux en-  
 core m'arracher cette foible por-  
 tion qui me reste de mon ame !  
 Tu le veux, prends-la, elle est à  
 toi . . . . Ne cherchons point à  
 dépendre de ce qui n'est pas à la por-

tée du génie humain ; il faut que le pinceau tombe lorsqu'on ne trouve plus de couleurs dans le sein de la nature.

Il y a donc six mois que nous sommes étroitement unis : on rira peut-être de cette espèce de temps trop court , pour juger de la durée de notre union ; mais, n'en déplaise aux gens du bon ton , elle n'aura de terme que celui de notre vie , trop de preuves nous l'assurent & nous le confirment chaque jour. La probité , la vérité , la candeur , la délicatesse , les attentions , le goût des talens , le plaisir , resserrent tous les jours nos liens avec plus de force & d'agrément. Je me rends chaque jour plus digne du Chevalier en refusant constamment tous les dons qu'il me présente : il m'en fait de tendres reproches ; mais je ne m'apperçois  
pas

## 272 LE TRIOMPHE

pas moins que je lui en deviens plus chère : on peut croire combien je serai toujours jalouse de me conserver précieusement cet avantage que j'ai sur lui. Sa fortune l'a délivré de toute contrainte : il jouit de l'agrément de n'être plus obligé, par politique, d'applaudir quelquefois à la fatuité du bon ton ; il vit éloigné de la Cour : cette maison est souvent notre demeure, l'agréable retraite pour nos lectures, l'asyle délicieux de nos plaisirs.

LUMIERE DIVINE, GUIDE SUR ET ECLAIRE, DOUX LIEN DES COEURS, SENTIMENT, QUE N'AI-JE PLUTÔT CONNU TES CHARMES ? Mais que je me dedommageai du tems perdu ! Je l'éprouve chaque jour : plus on suit avec scrupule la délicatesse de ses leçons, plus on goûte une vraie volupté.

Es

## DU SENTIMENT. 273

Et toi , mon adorable Chevalier , reçois ce foible hommage de ma plume ; il est à toi par tous les droits imaginables. Tu m'as appris à jouir noblement de mon essence ; tu m'as développé la vraie source du plaisir ; tu m'as enseigné à tracer mes idées , à peindre les sentimens de mon cœur avec quelque sorte d'agrémens. Exacte dans la vérité des faits & des discours , j'ai été contrainte de parler de mes charmes : mais , tu fais si un sot orgueil m'y a entraînée ; tu le fais , toi , unique objet de ma tendresse ; me vois-je jamais assez belle pour toi ! Cependant , tu m'assures toujours que mes charmes t'accablent de ravissemens. Je suis un peu cruelle ; je te plains , Chevalier , je quitte la plume pour voler dans tes bras.

*Fin de la seconde & dernière Partie.*